

# VIE OBLATE LIFE

TOME SOIXANTE-TROIS / 1  
VOLUME SIXTY-THREE / 1

2004

OTTAWA, CANADA

# Le noviciat et la formation des recrues chez les Missionnaires de Provence (1816-1823)

ÉMILIE N LAMIRANDE

**SUMMARY** – This article deals with the novitiate and the formation of candidates joining the Missionaries of Provence between 1816 and 1823. At the beginning, in principle at least, the novitiate was not so much a fixed period of probation for the candidates as a somewhat extended period of preparation for the apostolate. For those who were priests, it involved a gradual participation in the preaching of missions and other ministries. For the others, it was an initiation into the spiritual life with the exercise of those virtues deemed necessary for a zealous missionary, namely, a spirit of oblation to God and to the poor. As well, they acquired the theological knowledge necessary for ordination. Through his letters and his personal contact, Saint Eugene inspired those in formation with the spirit in keeping with the religious family he had in mind. The candidates were also in contact with the senior members of the Society. In many ways, formation was improvised depending on the circumstances, yet in general it followed the formation model of the Sulpicians familiar to the older missionaries who had been trained by them, and the one followed by other religious societies suppressed by the Revolution. In the beginning, the novitiate was located at Aix, except for the period from 1820 to 1822, when it was moved to Notre-Dame-du-Laus.

Le passage d'une unique maison à une pluralité d'établissements, d'une famille réunie autour du Fondateur à une congrégation religieuse qui entend élargir les visées apostoliques des origines, suppose un accroissement des effectifs. Ce passage en est donc un entre le groupe initial des prêtres de la Société et une nouvelle génération dont il faudra généralement assurer pendant quelques années la formation. Avant de nous arrêter au discernement des aspirants, à la stabilité des engagements et à quelques figures marquantes de l'époque, nous nous bornons ici à examiner ce que fut, au cours des premières années, le noviciat et la formation des recrues<sup>1</sup>.

## I- L'adhésion à la Société au tout début

### Les perspectives du moment

Dès le début, sans se préoccuper des origines familiales, du statut social ou même de la science acquise, le Fondateur entend s'adjoindre des prêtres qui apparaissent comme la fleur du clergé. Déjà en 1816, il reprochait à son ami Forbin-Janson du laxisme dans le recrutement des membres de la Mission de France: «À votre place, je viserais à un peu moins d'éclat et je tiendrais davantage au solide.» On ressent un air de compétition dans le tableau qu'il présente de ses propres effectifs: «Ici nous n'entendons pas les affaires. Nous étions six. De ces six, un n'avait pas l'esprit ecclésiastique, il faisait de la mauvaise besogne. Nous l'avons prié de se retirer. Aussi notre communauté est bien fervente; il n'y a pas de meilleurs prêtres dans le diocèse<sup>2</sup>.»

Mazenod, qui avait eu de la peine à former le noyau initial de sa Société, semble s'être vite rendu compte qu'étant donné la pénurie de prêtres dans la région et, peut-être, la formation inadéquate d'un grand nombre, il ne devait pas trop compter sur l'apport du clergé en poste. Dès la première année, il chercha du renfort du côté des membres de sa Congrégation ou d'autres jeunes susceptibles d'entreprendre bientôt les études de philosophie et de théologie<sup>3</sup>.

La majorité des nouveaux candidats semblent avoir été attirés dans la Société à la suite de contacts personnels avec le Fondateur, à Aix, en mission ou en d'autres circonstances. Fortuné de Mazenod attribue à son neveu une force d'attraction susceptible d'effrayer les autorités en place: «Partout où il passe, il est reçu avec une vénération mêlée cependant de beaucoup d'inquiétudes dans la crainte qu'il ne dépouille les paroisses des meilleurs sujets pour en faire des missionnaires, car il porte à cet égard le prosélytisme au suprême degré<sup>4</sup>.» Mazenod lui-même pointera le grand séminaire d'Aix où les

étudiants de la Mission n'étaient pas bien vus de tous: «Si certain supérieur de certaine communauté pouvait se faire une idée de ce que le Seigneur opère ainsi [comme au Laus] parmi nous, peut-être se mettrait-il moins en peine d'éloigner ses élèves d'une Société dont le plus grand nombre donne de pareils exemples<sup>5</sup>.»

Le Fondateur avoue que ses forces sont limitées, celles de ses confrères aussi. Il souhaiterait voir accourir une relève plus abondante: «Mais Dieu connaît ce qu'il faut à son peuple. Il faut s'en rapporter à lui, sans pourtant se lasser de demander avec ferveur: *ut in messam suam mittat operarios secundum cor suum*<sup>6</sup>.» Au cours des premières années, rien n'annonce cependant les méthodes de recrutement auxquelles on recourra plus tard, exemplifiées par la tournée du P. Léonard Baveux en Europe (1846-1848) ou par la fondation de juniorats, «pépinières de vocations».

### **Le noviciat**

Le Règlement de 1816 demeurait vague sur la durée du noviciat, qui devait se prolonger tant que les candidats n'auraient pas terminé leurs études ou n'auraient pas été jugés propres aux missions. L'agrégation définitive ne devait en principe s'effectuer qu'après au moins deux ans<sup>7</sup>. Dans des déclarations d'adhésion à la Mission, consignées en 1820 et 1821, il n'est question de noviciat ni pour Mazenod, ni pour Tempier, ni pour Deblieu, ni pour Mye, ni d'ailleurs pour Icard (déclaration suppléée par le Fondateur). Par ailleurs Maunier, toujours considéré comme de la première équipe, affirme qu'il s'était rendu à Aix le 18 mars 1816 et avait commencé dès ce jour son noviciat. À partir de cette date, c'est-à-dire plus de deux ans avant la rédaction des Règles, tous passeront par une période de probation. Les prêtres étaient immédiatement employés au ministère. Ceux qui n'étaient pas encore clercs prenaient la soutane. Certains n'avaient pas terminé leurs humanités (belles-lettres ou rhétorique) et devaient s'attendre à demeurer novices d'autant plus longtemps. Ce fut le cas de J.-B. Honorat. D'autres devaient entreprendre ou compléter leurs études de philosophie et de théologie.

Cosentino, en transcrivant trois lettres de Maunier (deux à Mazenod et l'autre à un étudiant), permet de se faire une idée du petit monde des aspirants confiés à ses soins. Il est un peu ironique de le voir affirmer que Bourrelier et Dalmas, sur qui on reviendra, lui donnent lieu de bénir le Seigneur «sur leur régularité et leur parfaite docilité<sup>8</sup>». Plus tard on trouve un bulletin plus nuancé: «Nous continuons d'être satisfaits d'eux en général, et nous espérons qu'avec l'aide du bon Dieu certains d'entre eux se corrigeront de certains défauts... qui seraient nuisibles au bon ordre et à l'esprit de ferveur qui doivent régner dans une communauté<sup>9</sup>...» Un aspirant qui n'était encore qu'un enfant, Gabriel Caron, né le 26 avril 1804, était entré à la Mission le 1<sup>er</sup> mars 1818 et désirait revêtir l'habit. Il était malade chez ses parents quand Maunier lui écrit: «mon cher enfant», «mon pauvre petit Gabriel», «mon bon petit Caron<sup>10</sup>». Admis au noviciat à quinze ans, il se retrouva bientôt au Laus et commença à éprouver des difficultés. Malgré les encouragements de Maunier<sup>11</sup>, il quitte en 1822<sup>12</sup>.

Sans renoncer à recruter «des prêtres disposés à tout sacrifier pour Dieu», Mazenod avait songé à former autour de lui «comme une école apostolique, qui continuerait la généreuse entreprise et serait l'élément par lequel elle se développerait<sup>13</sup>». Ce qui était pour Jeancard «comme une école apostolique» devient pour Rey une «école apostolique... préparation à l'œuvre bien plus féconde des juniorats ou alumnats». Pour ce dernier, le P. Courtès serait le premier fruit du juniorat, du noviciat, du scolasticat institué dans la congrégation naissante<sup>14</sup>. Ce vocabulaire est non seulement anachronique, il ne correspond guère à la situation observée à Aix ou au Laus de 1816 à 1823<sup>15</sup>.

Contrairement à ce que le droit va préciser, les novices sont alors considérés comme membres de la Société. Il restait en marge, à Aix, des aspirants qui poursuivaient leurs études dans diverses institutions et de jeunes pensionnaires de bonne famille qui fréquentaient l'Université. Au Laus, certains ont fait leurs classes comme résidents ou externes, sous la direction d'un novice<sup>16</sup>. Sans doute entretenait-on un vague espoir d'en voir quelques-uns se rapprocher de la Société, mais il faut avant tout voir là une extension du ministère relié à la Congrégation de la jeunesse.

## **II- La Règle de 1818**

### **Les conditions d'acceptation**

La rédaction précipitée de la Règle, dans la perspective d'une nouvelle fondation, oblige la jeune Société à préciser ses objectifs et, surtout, à établir des structures qui tiennent compte de l'avenir. Les prescriptions introduites à ce moment ne correspondent pas toujours à une évolution immédiate des pratiques courantes. D'après ce nouveau code, il appartient au supérieur général, sans l'avis de personne, de recevoir ceux des candidats qui sont dans les ordres sacrés» (au moins sous-diacres). Pour les autres, il fallait l'assentiment majoritaire des «assesseurs<sup>17</sup>».

Le paragraphe sur les qualités requises n'est qu'en petite partie emprunté aux Rédemptoristes. Cosentino, supposant que le reste ne venait pas du Fondateur, ignorait d'où il l'avait tiré<sup>18</sup>. On détecte pourtant dans cette section des rappels très appuyés du thème mazenodien du service de l'Église qui permet de s'assurer «de la vocation» des candidats. Cette préoccupation se révèle dès les premières lignes: «Il est important, pour le bien de l'Église et pour procurer à notre Société le moyen d'arriver à sa fin, de n'admettre dans son sein que des sujets capables, avec la grâce de Dieu, de la servir et de l'édifier.» On énumère des empêchements qui, en principe, interdisent l'admission, à moins que l'on juge «qu'il est évidemment utile au plus grand bien de la Société et de l'Église et pour la plus grande gloire de Dieu d'en dispenser.» Pour d'autres, moins sérieux, on demande quand même au supérieur général, avant de passer outre, de considérer «moins l'utilité particulière de l'individu qui se présente que le bien général de la Société et de l'Église». En bref, pour être admis, «il faut y être appelé de Dieu et avoir les qualités propres d'un bon missionnaire et capables de former un saint prêtre». Enfin, l'avant-dernier article rappelle les élans de l'avant-propos et du fameux *Note bene*:

Il faut avoir un grand désir de sa propre perfection, un grand amour de Jésus-Christ et son Église, un grand zèle pour le salut des âmes. Il faut avoir le cœur libre de toute affection déréglée aux choses de la terre, un grand détachement des parents et du lieu de sa naissance, un désintéressement tel qu'il aille jusqu'au mépris des richesses. Il faut avoir la volonté de servir Dieu et l'Église, soit dans les missions, soit dans les autres ministères que la Société embrasse, et vouloir persévérer toute la vie dans la fidélité et l'obéissance aux saintes Règles de l'Institut<sup>19</sup>.

Après les «premières perquisitions» qui permettent de vérifier si le sujet n'est pas à première vue indésirable, on l'admet, à titre d'hôte ou de postulant, à passer dans une partie retirée de la maison quinze ou vingt jours. On observera ses dispositions et son comportement et on lui fera connaître les obligations et les difficultés de l'état qu'il désire adopter. Il s'agit d'une «première probation» ou d'une «espèce de retraite», au terme de laquelle il doit être admis au noviciat<sup>20</sup>. Dans de nombreux cas, cette période s'est beaucoup prolongée. Aspirants, novices et jeunes oblats devaient apprendre de leurs aînés à s'imprégner de l'esprit de la Société et à s'en approprier les usages. Le témoignage de Jeancard sacrifie les nuances à la volonté d'édifier, mais atteste d'une réalité:

On vivait ainsi dans une atmosphère entièrement apostolique, qu'entretenaient encore, il faut le dire, tous les prêtres de la communauté, même ceux qui plus tard n'ont pas fait partie de la Société définitivement constituée par le saint-siège. Le zèle et l'abnégation étaient, avec des différences inévitables, le propre de ces prêtres, tous, sans exception, hommes d'élite sous le rapport des vertus sacerdotales<sup>21</sup>.

### **Les données sur le noviciat**

Du paragraphe très développé sur le noviciat, seul le premier article s'inspire des Rédemptoristes. Cosentino ignore encore d'où vient le reste<sup>22</sup>. Il est peu vraisemblable que la courte expérience du Fondateur ait pu inspirer une telle prolixité. En principe, le noviciat devait durer six mois pour les prêtres, un an pour les sous-diacres ou les diacres, deux ans pour les autres. Pour ces derniers, il pouvait être prolongé jusqu'à leur accession aux ordres majeurs.

À travers des prescriptions entendues ou traditionnelles, certaines se rattachent aux grandes intentions du Fondateur. Par exemple, s'il est prescrit aux novices de s'adonner à l'étude de la philosophie et de théologie, ils ne le feront pas «avec une ardeur démesurée, qui nuirait à leur avancement dans les voies de la spiritualité, à l'acquisition de cet esprit intérieur qui est si nécessaire aux ouvriers évangéliques pour travailler avec fruit au salut des âmes les plus abandonnées». Des novices peuvent faire des vœux, «du consentement exprès du supérieur et *privatim*». L'insistance est donc mise

sur la spiritualité. Les études passent au second rang, même si certains s'en passionnent. Pour l'initiation pastorale, on comptera sur l'exemple des aînés.

Le noviciat, marqué par le retrait du monde, est une période de formation plutôt que de probation, au moins du point de vue de l'aspirant dont les intentions, au terme de quelques jours de retraite, devraient être fixées: «il ne faudrait jamais souffrir, est-il stipulé, que personne ne s'introduisît parmi nous comme par essai, sans avoir pris au préalable la résolution bien déterminée d'y demeurer jusqu'à la mort<sup>23</sup>». On ignore si le Fondateur a été influencé par les Règles d'un autre institut sur ce point<sup>24</sup>.

### L'introduction des vœux et l'oblation

Jeancard, qui n'avait pas eu autant que Suzanne «des aspirations à l'état religieux», n'en rappelle pas moins les orientations données dès le commencement aux missionnaires: «L'esprit de la Société était de marcher sur les traces des Apôtres, et par conséquent de suivre les conseils évangéliques autant que la situation le permettait sans les vœux. On ne comprenait pas autrement la vocation du missionnaire, même séculier, comme on était encore à cette époque<sup>25</sup>.» Il laisse entendre que la plupart, malgré leur volonté de devenir missionnaires, n'avaient pas spontanément penché vers la vie religieuse: «Ces jeunes gens n'étaient pourtant encore que des séminaristes zélés pour leur perfection. Ils n'aspiraient qu'à devenir d'excellents missionnaires, sans songer à faire un jour profession de la vie religieuse, ce qui ne les empêchait pas de faire sans cesse des progrès dans le sens des conseils évangéliques<sup>26</sup>.» L'introduction des vœux représente l'étape décisive dans l'évolution de la Société des Missionnaires de Provence en Congrégation religieuse. Nous n'y reviendrons pas<sup>27</sup>. Le Fondateur écrivait en 1819: «Ce que nous avons trouvé pour nous aider à y arriver [à la sainteté désirable chez l'apôtre], c'est de nous rapprocher le plus que nous pourrions des conseils évangéliques, observés fidèlement par tous ceux qui ont été employés par Jésus-Christ au grand œuvre de la rédemption des âmes<sup>28</sup>.»

La Règle de 1818 avait introduit les vœux de chasteté, d'obéissance et de persévérance. Celui de pauvreté fut imposé en 1821 à ceux qui entraient dans la Société: «Il fut résolu que le vœu de pauvreté serait obligatoire pour être reçu dans la Société», selon la Minute du P. Suzanne. On lit selon le texte élaboré par Jeancard: «D'après ce qui fut dit, notre T.R.P. Général, usant du pouvoir que lui donnait sa qualité de Fondateur, décida séance tenante et inséra dans les Règles que le vœu de pauvreté serait d'obligation pour être reçu dans la Société<sup>29</sup>.» C'est ainsi que le P. Dupuy, qui quitte la Congrégation en 1826, après l'approbation pontificale, n'avait pas voulu prononcer ce vœu<sup>30</sup>.

À Aix, le premier novembre 1818 (fête de la Toussaint), après avoir fait accepter la Règle qu'il venait de rédiger, Mazenod, avec ses compagnons de la première heure, Tempier, Deblieu, Mye et Maunier, avaient fait leur oblation. En même temps qu'eux, étaient admis à poser ce geste les novices arrivés en 1816 et 1817, sauf deux, renvoyés à l'année suivante<sup>31</sup>. À partir de ce moment, l'oblation, sans exclure la nécessité pour quelqu'un de poursuivre sa formation, devient l'étape décisive dans l'intégration à la Société des Missionnaires. Le terme se trouvait dans la Règle des Rédemptoristes (*l'oblazione*) et entrera plus tard dans le titre de la Congrégation (Oblats de Saint-Charles, Oblats de Marie-Immaculée<sup>32</sup>). Dès 1818, l'oblation revêt le caractère d'une véritable profession religieuse, avec la formule usitée jusqu'à nos jours, à laquelle on aura seulement ajouté le vœu de pauvreté<sup>33</sup>. Le mot oblat, dans le christianisme, relève d'une histoire qui remonte à saint Benoît, mais qui a peu à voir avec le sens qu'il prend pour Mazenod. Il désigne depuis longtemps, un laïc lié plus ou moins étroitement à un monastère, sans avoir fait profession<sup>34</sup>. Il faut chercher d'un autre côté. L'offrande ou l'oblation (*offerre, oblatio*) tient une grande place dans nombre de religions, notamment sous la forme rituelle de sacrifices. Saint Paul applique ce langage au Christ. L'offrande de soi, souvent liée à la liturgie eucharistique, fait partie de la spiritualité à travers les siècles, jusqu'à saint Ignace de Loyola, saint François de Sales ou Bérulle: «Tout ce qui fait la vie du chrétien est à offrir. L'oblation est un élément de la vie spirituelle fervente<sup>35</sup>.» Il resterait à savoir comment le mot en est venu à désigner spécifiquement la profession religieuse et à se demander si le Fondateur n'a fait que reprendre l'usage des Rédemptoristes ou s'il se rattache en même temps là-dessus à l'École française.

La nature des vœux prononcés par les Missionnaires de Provence tenait au statut de la Société et constituera un élément crucial lors de la crise de 1823. Le Fondateur dans sa volonté d'assimiler la Mission à une congrégation religieuse, avait devancé la reconnaissance canonique et les aspirations de certains de ses premiers confrères, mais s'était assuré l'adhésion de la plupart des jeunes recrues. Il

aurait supposé trop vite un assentiment général qui dépendait des dispositions et des convictions personnelles plutôt que d'un vote obtenu à l'arraché. D'ailleurs, savait-on bien de part et d'autre ce qu'était au concret la vie religieuse? Mazenod sera déçu par certaines réactions, mais il ne sera jamais question de revenir en arrière.

### III- Le noviciat au Laus (1820-1822)

Pendant deux ans et demi, la direction immédiate des jeunes en formation va échapper au Fondateur, même s'il maintient avec eux d'étroites relations épistolaires et leur fait de longues visites. On ne s'est pas expliqué sur les raisons de transférer le noviciat d'Aix au Laus. D'après Rey, la cohabitation d'autres jeunes gens avec ceux qui se destinaient aux missions n'allait pas sans inconvénients. On invoquait aussi des raisons de santé: «La maison de N.-D. du Laus, écrit-il, n'offrait que des avantages et pour l'âme et pour le corps<sup>36</sup>.» L'idée d'établir les maisons de formation dans des lieux isolés persistera longtemps.

Le premier groupe à quitter Aix, le 19 juin 1820, était composé d'un oblat (J.-B. Honorat), de quatre novices et d'un laïc. Le Fondateur qui les avait accompagnés demeura près de deux mois auprès d'eux<sup>37</sup>. La communauté devait croître rapidement et compter vingt-quatre membres à la fin de 1821, dont dix-huit aspirants ou novices et trois oblates. Ceux-ci étudiaient la théologie. Les autres complétaient leurs humanités, certains en étaient encore au latin. Ils recevaient leur enseignement de confrères plus avancés, comme Honorat et Coulin<sup>38</sup>. Ce dernier, bien qu'il eût tendance à exagérer, permet un coup d'œil sur les pratiques de la communauté. Il écrivait à Mazenod le 8 décembre 1820:

Ce matin, il fallait voir notre sanctuaire à six heures, après l'oraison, toute la communauté à genoux, l'un se confessant, les autres se préparant. Après, nous avons psalmodié l'office, qui a été suivi de la messe de communauté, où nous avons tous reçu la sainte communion.

Oh! quel plaisir chacun de nous éprouvait! aussi la récréation d'après le déjeuner a-t-elle été employée à nous communiquer les bons sentiments qui nous remplissent. Vous n'avez pas l'idée de l'aisance, ou mieux, de l'ardeur avec laquelle chacun communique ses pensées; rien ne nous ennuie comme d'avoir quelque étranger; car la douceur que nous trouvons à parler entre nous est incroyable.

Plus loin, Coulin passe à l'éloge de la pauvreté:

Ah! si les mondains lisaient dans notre cœur, ils enrageraient d'être si éloignés du bonheur. La pauvreté à laquelle nous sommes réduits cause cette joie; imaginez que nos chambres sont toutes vides; le lit, une chaise, une cruche, un plat, quelques livres sur la table: voilà tout. Qui veut une chemise, un mouchoir, va le demander, et on lui en fait la charité. Tout est en commun, rien ne nous appartient, partant, plus de souci; le frère ministre a soin de tout. Tous les samedis, chacun va chercher sa chemise, son mouchoir et sa paire de bas; et cela, depuis le P. Tempier jusqu'au dernier novice.

À en croire le même témoin, le Laus était un havre de vertu et de bonheur:

Quel paradis le Laus! Je sens tout le bonheur que l'on peut goûter, et j'en fais l'expérience. J'aime mes frères, tous mes frères, comme moi-même... On parle du bonheur, ah! si on connaissait le nôtre! [...] Ah! si vous voyiez la communauté du Laus, quelle ferveur! quelle émulation pour la vertu! C'est à qui parlera avec plus de zèle et d'ardeur sur les vertus religieuses; une harmonie parfaite règne parmi nous, point de mien ni de moi; un cœur, une âme<sup>39</sup>....

Le caractère marial du Sanctuaire du Laus a dû avoir un effet sur la formation des novices, mais on n'y insiste pas. On trouve cette affirmation chez Coulin, aux jours de son premier enthousiasme: «Quelquefois nous parlons de la *rage* qu'aura le diable quand nous sortirons d'ici formés au ministère par Marie, notre bonne mère. Nous en sommes réjouis d'avance, et alors notre amour pour la retraite, notre amour pour le Laus, augmente à chaque instant. Nous voudrions prolonger l'heureux temps que nous devons y passer<sup>40</sup>...» Un poème ampoulé de Jeancard, daté de 1824, commençait par cette strophe:

Vallon religieux, solitude chérie,  
Lieu saint, tout consacré de pieux souvenirs,  
O séjour d'une Mère, ô temple de Marie,  
Ah! puissent jusqu'à vous arriver mes soupirs<sup>41</sup>!

En raison sans doute de l'attachement qu'avait Coulin pour Mazenod, son jugement sur Tempier se ressent de la comparaison: «Le gouvernement du P. Tempier était doux et ferme. Il n'y avait aucun reproche à faire à ce digne supérieur, mais Dieu lui avait refusé le don de la parole. L'absence du P. de Mazenod se faisait donc sentir vivement; avec lui, au contraire, tout le noviciat était électrisé<sup>42</sup>.» Une lettre au Fondateur témoignait du vide ressenti:

Vous êtes souvent avec nous, mon bien cher père; qui sait combien de fois nous avons répété ces paroles: Ah! si notre bien-aimé supérieur était ici! Nous attendons prochainement ce bonheur; au nom de Dieu, que ce ne soit pas en vain; que le printemps soit pour nous une époque mémorable. Nous reviendrons tous sur cet article, et plus d'une fois, préparez-vous à être tourmenté, par des lettres il est vrai, mais des lettres dictées par le cœur. Et que ne peut pas le cœur de vos enfants sur le vôtre<sup>43</sup>!

Il arriva que Tempier, de son côté, se sentit débordé. Il préférerait parfois partir en mission, laissant les jeunes sous la direction de Moureau et de Suzanne. Moureau les estimait bons, mais faibles dans leurs études. Plus grave, il ajoutait: «je crois que le P. Tempier juge un peu trop favorablement cette jeunesse.» Ce jugement peut surprendre au sujet d'un homme qualifié par d'autres de *Père rigide*. Entretemps, un novice avait carrément pris la clef des champs et le pauvre supérieur se sentait responsable: «Vous m'avez jugé trop favorablement, écrit-il au Fondateur, en me mettant à la tête d'une communauté comme celle-ci<sup>44</sup>.»

Les beaux jours du noviciat au Laus étaient comptés. Il s'était produit, au début de 1822, d'autres incidents qui avaient troublé la paix d'une communauté décrite avec trop de complaisance. On parle d'un hypocrite qui s'était glissé dans les rangs, de l'intransigeance de Coulin renvoyé momentanément à Aix, de malades exigeants, certains désireux d'aller se faire soigner dans leur famille. Une visite du Fondateur avait calmé l'agitation. Simonin cite à ce propos un mot de lui: «Le noviciat n'est pas destiné à convertir les pécheurs; on doit y travailler résolument à sa perfection religieuse<sup>45</sup>.»

On se rendait compte que la qualité comptait plus que le nombre. À propos d'un aspirant doué ni pour la parole ni pour les études, Coulin écrivait: «Il a d'ailleurs une volonté excellente; il aime la maison. Mais cela suffit-il? Nous avons déjà tant de médiocrité<sup>46</sup>!» Par ailleurs lui-même, par ses exigences, provoquait du mécontentement. On le qualifiera de «caractère indépendant et [de] tyran de ses élèves<sup>47</sup>.» D'après Simonin, Mazenod avait compris à propos de Tempier qu'il lui «était physiquement et moralement impossible de mener de front, avec succès, les charges multiples qui pesaient sur ses épaules». Il cite une lettre en ce sens à Suzanne:

Les novices, au Laus, n'ont pas une direction suffisante; le P. Tempier est trop surmené et absorbé, pour leur donner tous les soins voulus. Un grand inconvénient aussi est qu'ils sont trop occupés de belles-lettres, alors qu'ils ne devraient s'appliquer qu'aux choses de la perfection. D'ailleurs, l'hiver est bien long et bien rude au Laus et nos jeunes gens seront mieux à Aix<sup>48</sup>.

On peut lire entre les lignes. Les difficultés n'étaient pas toutes de la même nature et ce n'est pas un changement de supérieur qui seul pouvait y remédier. Le Fondateur se résolut donc de réunir de nouveau à Aix tous les jeunes en formation. Moureau accompagnait le premier groupe parti du Laus le 4 octobre 1822. Bientôt Tempier descendait lui aussi des montagnes avec une cargaison de linge et de livres. Il ne devait jamais reprendre ses fonctions au Laus. Dans la région, on s'interrogea naturellement sur la signification de cet exode<sup>49</sup>.

Le Fondateur aurait un moment envisagé d'acquérir une des îles de Lérins, au large de Marseille, afin d'y installer le noviciat. Tempier, un peu sarcastique, ne rejetait pas l'idée:

Je savais depuis un an que l'Île de Lérins était en vente et qu'elle était très susceptible d'amélioration, mais quelque désir que j'eusse d'aller habiter cette terre qui a produit tant de saints, je n'avais jamais osé vous parler d'en faire l'acquisition. Si ce que m'en dit le p. Dupuy devient une affaire sérieuse, peut-être pourrions-nous plus mal faire. Nous ne serons pas inquiétés des voisins et je ne crois pas que nous eussions des procès pour les limites<sup>50</sup>.

On ne devait donner aucune suite à ce projet.

#### IV- Éléments de formation

##### Principes généraux

Un an avant la rédaction de la Règle, une lettre du Fondateur à Tempier, datée de Paris le 12 août 1817, évoque l'horizon qui commande la formation des nouveaux venus: «consoler l'Église de tout de plaies qui la dévorent», et «retracer la ferveur des Ordres religieux ou des Congrégations régulières», «faire preuve d'un zèle désintéressé pour la gloire de Dieu et le salut des âmes» et de «la plus tendre charité, bien affectueuse» entre soi. Le reste suit: humilité, abnégation, désintéressement, mépris de l'estime, discipline, persévérance, attachement à la maison et, par cela, «sanctification de la manière la plus consolante et la plus heureuse<sup>51</sup>». Former les novices, c'était d'abord leur faire partager les hautes orientations déjà données à la Société naissante<sup>52</sup>.

C'est peu dire que Mazonod ait été convaincu de l'importance du noviciat. Il va jusqu'à affirmer des aspirants: «S'ils n'acquièrent pas les vertus religieuses, étant au noviciat, tout est dit pour la suite.» Il aurait souhaité voir cette période toute employée à la formation spirituelle: «Je suis fâché que tout le temps du noviciat ou du moins un an entier ne soit pas exclusivement consacré à l'étude de la perfection. C'est un inconvénient que nous soyons obligés de tolérer dans ce temps les études profanes ou même la théologie.» À propos d'un prêtre qui venait de se présenter, il réitère ce qu'il entend par vertus religieuses: «Faites-lui faire un bon noviciat, ne vous en tenez pas à la superficie, faites-lui pratiquer toutes sortes de vertus, dressez-le à l'amour de la pauvreté, l'obéissance, à l'entière abnégation de lui-même, à l'esprit de la mortification, à l'humilité. Ce que je vous dis pour lui, je vous le recommande également pour tous les autres<sup>53</sup>.» À l'acquisition des vertus, le Fondateur joint une initiation de type catéchétique à la doctrine chrétienne, dont on soupçonne qu'elle pourrait ensuite suppléer à une théologie déficiente, ainsi qu'une certaine familiarisation avec le Nouveau Testament:

Il faut aussi leur apprendre les éléments de la doctrine chrétienne, leur faire ce que l'on appelle un catéchisme raisonné, continuer de leur faire apprendre par cœur quelques versets du Nouveau Testament tous les jours, les obliger de répondre à ce catéchisme qu'il faut leur faire deux fois la semaine, ou au moins une, mais deux ce n'est pas trop<sup>54</sup>.

Il restait à inculquer les usages associés à la vie religieuse. Cosentino supposait l'existence d'un règlement propre aux étudiants. En tout cas, le Fondateur prescrit à ceux qui fréquentaient le grand séminaire d'Aix un véritable directoire, hérité peut-être de la tradition sulpicienne<sup>55</sup>. Plus important, la Règle de 1818 insiste sur l'idée que les novices doivent honorer «la vie cachée de Jésus-Christ», qu'ils doivent s'estimer heureux «d'avoir ce trait de ressemblance avec notre Seigneur, qui, depuis l'âge de douze ans jusqu'à celui de trente, a demeuré inconnu presque à tout le monde», qu'ils se doivent, en suivant ses traces, «de l'imiter dans la conduite qu'il a tenue durant sa vie privée». Il est aussi prescrit aux novices, selon une conception datée du ministère, d'honorer chez les prêtres «la personne même du Fils de Dieu qu'ils représentent sur terre».

À travers un fatras de recommandations, celles qui portent sur la charité émergent à peine: «Ils se supporteront les uns les autres avec beaucoup de douceur et de patience, et ils se feront un plaisir et un devoir de se servir et de s'obliger réciproquement»; «Ils éviteront avec soin tout ce qui pourrait contrister leurs frères, et ils condescendront volontiers à leur désir, pour entretenir parmi eux l'esprit d'union et de charité»; «Ils s'aimeront et se respecteront même, en se donnant habituellement des marques de déférence mutuelle.» Ces exhortations supposent effort, devoir, obligation, abstention, condescendance et ne reflètent pas une expérience très positive de la vie commune. La touche finale du paragraphe trahit les



préventions à l'égard des «petites coteries» et de «la moindre marque de prédilection» chez les novices, «ce qui serait contraire à l'esprit de charité qui doit les unir tous ensemble en Jésus-Christ<sup>56</sup>». On y reconnaît difficilement la main du Fondateur.

Ce dernier, s'il place haut les objectifs et se montre exigeant pour les autres comme pour lui, paraîtrait, dans le concret, plus tolérant que Tempier. Celui-ci, depuis peu au Laus, se permet de lui conseiller d'être plus vigilant à propos des sorties du novice Suzanne: «Si j'étais à votre place, je ne permettrais jamais à cet enfant d'aller à Marseille et rarement chez lui, quelque instance que puissent faire les parents. Vous pouvez faire sentir au père les motifs qui vous obligent d'agir ainsi, le père est capable de le sentir<sup>57</sup>.» Le Fondateur revient pourtant sur les thèmes traditionnels du retrait du monde ou de la modestie extérieure, ainsi dans cette lettre à Courtès:

Bien loin d'être peiné de ce que tu me dis de la sauvagerie de nos novices, j'en suis très aise. Tiens la main à ce qu'on ne les dissipe pas par des discours qui les transportent au milieu du monde ou qui rapprochent le monde d'eux. [...] Il faut chez nous de la gaieté, mais que ce soit une gaieté douce, sans bruit, sans brouhaha du moins; il est essentiel que nos novices prennent de bonne heure l'habitude de se conserver toujours dans une certaine réserve et modestie extérieures qui édifient beaucoup et contribuent à conserver la présence de Dieu et l'empire sur ses actions<sup>58</sup>.

Mazenod n'avait pas de connaissance directe de la vie religieuse. Ses souvenirs d'enfance et d'exil lui renvoyaient des images fugitives ou stéréotypées. Les Sulpiciens, s'ils n'étaient pas des religieux, lui avaient inculqué un idéal de prêtres d'élite, vivant en communauté, zélés et désintéressés, parfois pointilleux. On ne saura jamais dans quelle mesure des hommes comme M. Emery, ou comme M. Duclaux, l'auront marqué. Pour le reste, ses lectures, où une hagiographie médiocre occupe une grande place, auront contribué à lui présenter un portrait de religieux adonné à l'ascèse, modèle de régularité et de toutes les vertus, de surcroît apôtre efficace.

Le Fondateur est par ailleurs soucieux de la santé des jeunes. Même s'il juge la mortification nécessaire, il voudrait concilier les besoins du corps avec ceux de l'esprit. De Paris, en 1817, ses recommandations à Tempier, alors responsable à Aix des recrues, sont empreintes d'une grande sollicitude:

Je vous recommande votre santé et celle de toute notre chère famille, soyez attentif au commencement des incommodités. Veillez sur les poitrines de notre jeunesse; donnez-moi des nouvelles de chacun en particulier. Qu'ils se reposent bien; soyez facile à leur permettre de rester une heure de plus au lit. Pendant les vacances, quand ils ne feront plus l'exercice journalier d'aller et de venir au séminaire, faites-les aller en promenade deux et même trois fois la semaine s'il le faut, mais ne souffrez pas qu'ils y aillent avant que le soleil ne soit sur son déclin; la grosse chaleur leur serait plus nuisible qu'utile. Mais après avoir pris soin de leur corps, prenez garde qu'ils ne négligent leurs âmes. Que la ferveur se soutienne, l'esprit intérieur, l'amour de l'abnégation, de la mortification, de la solitude, l'application à l'étude. Tout cela est nécessaire<sup>59</sup>.

Un peu plus tard, nous trouvons de lui d'autres avis relatifs aux étudiants en vacances:

Il faudrait que nos bons novices fussent se divertir trois jours de la semaine à l'Enclos. Je ne voudrais pas qu'ils allassent courir dans les champs ou sur les grands chemins, mais qu'ils allassent respirer l'excellent air de l'Enclos, quand il ne fait plus chaud. On pourra différer le souper d'une heure pour qu'ils eussent le temps de profiter de la fraîcheur. Il ne faudrait pas se coucher plus tard, mais on prendrait ainsi la récréation avant le souper, on ferait l'adoration avant de partir, la lecture dans un salon ou sur un banc de l'Enclos. En arrivant on [n'] aurait plus qu'à se mettre à table, souper et faire la prière du soir de façon à ce que l'on fût toujours couché à 9h<sup>1</sup>/<sub>2</sub>. Ce régime serait important pour la santé de nos jeunes gens. Au reste, il faudrait se régler sur le jour, parce qu'il ne conviendrait pas que la communauté rentrât de nuit close. Je donne la préférence à l'Enclos parce qu'il est plus près et l'air y est meilleur<sup>60</sup>.

L'Enclos était la maison de campagne de Mme de Mazenod, aux portes de la ville. De plus longues excursions n'étaient pas exclues, même réparties sur plus d'une journée. En 1818 Tempier s'était rendu avec les novices en pèlerinage à la Sainte-Beaume, entre Marseille et Toulon, reliée par la légende

au séjour pénitentiel de Marie-Madeleine<sup>61</sup>.

Avec le recul et malgré tous ses éloges de la communauté d'Aix, Jeancard semblait refuser de reconnaître à la période de probation qu'il avait connue le caractère d'un véritable noviciat:

Les jeunes gens imitaient les prêtres, et les uns et les autres se préparaient dans cette maison d'Aix à recevoir de nouvelles communications de l'Esprit de Dieu pour s'élever ensuite *ad majora*. Je viens de décrire en partie l'essai préparatoire de la Congrégation. Ce n'était encore qu'une ébauche du vrai noviciat de la vie religieuse, mais cette initiation aux fortes vertus qui sont nécessaires à l'homme apostolique, disposait admirablement les vocations pour la grande œuvre dont la nouvelle communauté renfermait le germe<sup>62</sup>.

Pourtant, après divers tournants dans la vie de l'Église et des Congrégations religieuses, cet énoncé renvoie peut-être du noviciat et de la formation religieuse une image que l'on aimerait s'approprier.

### Les études

Dès 1816, avec l'adhésion des premiers jeunes, s'est posée la question des études. Si sa famille et la fréquentation de milieux distingués en Italie avaient contribué à lui façonner un langage et des manières susceptibles de pallier aux déficiences de sa première formation, Mazenod ne pouvait se poser en maître à ce chapitre. Pourtant, ses trois ans d'études à Saint-Sulpice et ses lectures le situaient en tête des pionniers de 1816. On ne pensait pas à former des théologiens, mais des prêtres munis des compétences essentielles à leurs fonctions. Certains, cependant, ne tarderont pas à faire preuve d'une curiosité intellectuelle et d'aptitudes au-delà de la moyenne.

Rey assure qu'on tenait à s'appuyer sur des «doctrines sûres et irréprochables<sup>63</sup>». Cela dépendait de beaucoup de circonstances. L'Église de France sous la Restauration demeurerait sur la défensive, même si un certain réveil se manifestait. Beudoin évoque le climat intellectuel où étaient plongés les aspirants de la Mission de Provence et leurs maîtres improvisés:

On récoltait, dans cette première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, les fruits amers des déviations du gallicanisme, du jansénisme et surtout du rationalisme de Voltaire et des philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle. Pour d'humbles missionnaires, jetés dans l'enseignement sans préparation, surchargés de cours et souvent de ministère, la juste mesure n'était pas facile à trouver entre le gallicanisme et l'ultramontanisme, le traditionalisme et le semi-rationalisme, la morale janséniste et celle de saint Alphonse que beaucoup taxaient encore de laxisme<sup>64</sup>.

On trouvait également des périls dans les lectures profanes. Elles n'étaient pas interdites, mais Tempier nourrissait à ce sujet des inquiétudes. La mesure qu'il recommande, en s'adressant à Mazenod, est le *pas trop*, qui revient deux fois en quelques lignes: «Prenez toutes les précautions pour préserver Dalmas, il faut que cet enfant soit toujours occupé. Veillez pour qu'il ne s'adonne pas trop à la littérature, rarement ces grands littérateurs sont pieux, c'est l'écueil des jeunes gens. Recommandez à Suzanne d'être sobre là-dessus et de ne pas trop lui en inspirer le goût<sup>65</sup>.»

À Aix, les étudiants de philosophie ou de théologie suivaient les cours du grand séminaire, dirigé par les Sulpiciens, et on semble s'en être complètement remis à eux. Au Laus, Tempier avait enseigné la philosophie, qui demeura longtemps le parent pauvre des études ecclésiastiques. Elle visait, non à apprendre à penser, mais à inculquer les concepts qui serviraient à la théologie. Elle pouvait paraître «comme une sorte de grammaire de notions disparates». Tempier, en s'appuyant sur les manuels courants, avait aussi donné des leçons de théologie dogmatique et morale<sup>66</sup>. Alors qu'il demandait un collaborateur, il se vit répondre assez sèchement par le Fondateur: «L'idée d'avoir deux professeurs pour deux élèves n'est pas de mon goût dans une Société surtout où chacun devrait faire pour quatre<sup>67</sup>.» Peut-être celui-ci avait-il commencé à se rendre compte que l'idée de maintenir des étudiants au Laus n'était pas si bonne après tout.

Jeancard, reçu au noviciat à la fin de 1821, mais qui avait fréquenté la *Mission* depuis quelques années, fournit des détails d'autant plus appréciables qu'ils sont presque les seuls qu'on possède sur les

lectures et les préoccupations intellectuelles des étudiants de l'époque. Ils se trouvent dans un chapitre sur la communauté d'Aix, mais on présume qu'ils reflètent aussi l'état d'esprit des novices et autres étudiants du Laus où lui-même a d'ailleurs séjourné. L'énumération des catégories d'ouvrages accessibles n'offre guère de surprise: livres de piété, de philosophie, de théologie, auteurs du grand siècle, auteurs ecclésiastiques. L'allusion au mouvement intellectuel qui se dessine dans les milieux catholiques, s'il peut en partie n'être qu'une projection, suggère au moins que l'on ne demeurerait pas étranger à l'air du temps. Jeancard retient les noms de Courtès et de Suzanne, comme des condisciples qui ont à Aix partagé sa soif de savoir et qu'il désigne, avant l'arrivée de Guibert, comme les plus distingués:

Des discussions ou entretiens purement littéraires avaient lieu quelquefois, et chacun apportait le tribut de ses connaissances et le fruit de ses lectures. Car, livres de piété, de théologie, de philosophie et de saine littérature, on en lisait beaucoup dans ce temps-là. On ne lisait pas par simple amusement, mais avec la ferme intention de s'instruire, et on ne voulait s'instruire que pour se rendre utile à l'Église. C'était là une intention générale. Le mouvement imprimé par les célèbres écrivains qui ont illustré le premier quart du XIX<sup>e</sup> siècle, produisait alors dans les esprits une excitation qui devait d'autant plus être partagée par nos jeunes gens, que les plus renommés de ces écrivains tenaient la plume dans l'intérêt de la religion. On les lisait sans cesse parmi nous. On les discutait en les commentant, et on se plaçait à la hauteur des grandes pensées dont ils étaient les interprètes. Rien n'était plus propre à stimuler et à orner l'intelligence, comme former le jugement. Il va sans dire que les grands auteurs français du XVII<sup>e</sup> siècle étaient aussi étudiés, quoique à des degrés divers selon l'aptitude et le goût de chacun. On ne se contentait pas de les connaître de réputation et par quelques morceaux de choix appris par cœur dans les classes d'humanités; on les lisait avec suite, du moins les auteurs ecclésiastiques et les prosateurs<sup>68</sup>.

Félicité de La Mennais va soulever plus tard de l'enthousiasme comme des remous, tant à l'évêché de Marseille que chez les Oblats<sup>69</sup>. Il est vraisemblable qu'on ait appris à le connaître dès la parution, en 1817, du premier volume de *l'Essai sur l'indifférence en matière de Religion*.

Certains trouveront quelque chose de familier dans le comportement des étudiants d'Aix:

De leur côté les jeunes gens se livraient à l'étude. Ils suivaient les cours de philosophie et de théologie du grand séminaire. Matin et soir, à l'heure voulue, on les voyait parcourir les rues de la ville, leur livre sous bras et souvent le chapelet à la main (car, bien qu'on récitât tous les jours le chapelet en communauté, plusieurs, par dévotion, avaient à cœur de réciter les quinze dizaines du Rosaire); ils s'en allaient et revenaient cheminant en silence. Au retour, ils conféraient ensemble sur la leçon du professeur qu'ils avaient entendu. Puis ils entraient dans leur cellule pour étudier en particulier. Les récréations et les promenades se passaient très souvent en entretiens sur l'objet des études ou sur des questions de spiritualité. Les nouvelles missions données par les Pères, comme les nouvelles qui intéressaient l'Église en général, n'étaient pas omises, non plus que ce qui touchait au bien et au progrès de la Congrégation<sup>70</sup>.

On recevait à la Mission, des journaux ou des périodiques comme la *Quotidienne*, *l'Ami de la Religion*, le *Conservateur*, «qui avaient pour but la défense des principes religieux et monarchiques». Ils n'étaient lus ordinairement que dans les moments de détente et mis sous les yeux des jeunes «que par circonstance, et quand ils renfermaient certains articles de fond assez instructifs<sup>71</sup>». Suzanne s'était signalé dès ses jeunes années comme un esprit curieux, avide lecteur, la plume à la main, éclectique dans ses choix: «Suzanne, au contraire [de Courtès], était un esprit imitateur; il suivait les routes battues et ne s'en ouvrait pas de nouvelles; il puisait dans les livres ses principales idées et les fécondait laborieusement par la réflexion et par l'étude; il les prenait çà et là, sans trop se préoccuper de la diversité de leur origine.» S'il ignorait les «livres frivoles» ou «la littérature légère», son répertoire reste étendu. En spiritualité, on signale *l'Imitation de Jésus-Christ*, Rodriguez, Louis de Grenade, Saint-Jure et Berthier<sup>72</sup>. Il a fréquenté les grands prédicateurs français, surtout Bourdaloue pour les idées, et Massillon pour la forme. Parmi les apologistes, on mentionne Bergier<sup>73</sup>. Suzanne avait encore lu du Jean-Jacques Rousseau et s'appliquera plus tard à composer une contre-partie de la profession de foi du vicaire savoyard. Parmi les auteurs contemporains, on cite Chateaubriand, de Bonald, Joseph de Maistre et La Mennais. En théologie, ses préférés avaient été Billuart et Alphonse de Liguori<sup>74</sup>. On ne décèle encore aucun intérêt

pour l'histoire, ni celle de l'Église, ni celle de la nation qui, pourtant, se construisait sur les nouvelles bases de la laïcité, mais qui, pour les adversaires de la Révolution, prenait le goût funèbre des ruines<sup>75</sup>.

Mazenod a cherché, dès les débuts de la Mission de Provence, à s'inspirer du Bienheureux Alphonse de Liguori. On sait comment il en a propagé la dévotion en France, mais on ignore comment lui-même et ses premiers compagnons se sont appropriés ses principes. Leflon suggère que Mazenod fut rallié à cette doctrine par le sulpicien J.-M. Bony, du grand séminaire d'Aix<sup>76</sup>. Plus tard, le P. Albini se fera disciple du bienheureux et propagateur de sa théologie. Un ouvrage récent qui ne pèche pas par excès de nuances, oppose «liguorisme» à «rigorisme jansénisant» et attribue le succès en France du premier courant à «une campagne, orchestrée entre autres par les Oblats de Marie du Marseillais de Mazenod» et par l'abbé Gousset de Besançon, le futur évêque de Reims<sup>77</sup>. On avait effectivement adopté, dès le début de la Société, la théologie d'Alphonse de Liguori comme en témoigne, au chapitre de 1837, la proposition de le reconnaître comme théologien moraliste de la Congrégation: «Nous avons toujours, en effet, suivi les principes de ce théologien, au grand avantage des âmes qui nous ont été confiées; mais conviendrait-il pour le moment de faire un décret obligatoire à ce sujet?» Le Fondateur exhortera les supérieurs à continuer d'enseigner sa doctrine, mais s'en est tenu à cela<sup>78</sup>.

### **Le rôle personnel de Mazenod**

Mazenod, qui avait traité de frères ses premiers collègues prêtres, va considérer comme des fils les jeunes qui s'agrègent ensuite à la Société. Certains ont appartenu à la Congrégation de la Jeunesse, deux au moins ont été rencontrés alors qu'il prêchait des missions. Tous, plus que leurs aînés, étaient susceptibles de répondre à son influence et de l'affectionner. De Paris, en 1817, il mande à Tempier, qui les a pris en charge: «Dites leur que je ne les perds pas de vue, que je pense à eux, que je les aime. Presque tous les soirs je suis avec vous devant le Saint-Sacrement quand vous faites la prière du soir<sup>79</sup>.» Le Fondateur était demeuré plusieurs semaines au Laus lorsqu'on y installa le noviciat et y fit d'autres séjours prolongés en juillet-août 1821 et en avril-mai 1822<sup>80</sup>. Le transfert du noviciat avait impliqué non seulement un partage des responsabilités, mais un douloureux sevrage. Le supérieur renonçait pour le moment à suivre de près le cheminement de ceux qu'il connaissait pour plusieurs depuis des années. Il continuera à se comporter envers eux comme un père et une correspondance assidue pallie à la distance. Il commence ainsi une lettre aux étudiants du Laus: «Il m'a été impossible, mes chers amis et bien-aimés fils en Jésus-Christ, de ne pas verser des larmes de consolation, en lisant et relisant vos touchantes et très édifiantes lettres». Il suppose qu'il les a aimés le premier, mais apprécie ce qu'il reçoit en retour et, à la fin, reprend les termes du début: «continuez à me regarder comme votre meilleur ami, comme votre véritable père.» Après les souhaits d'usage, il signe à la manière de saint Paul: «Ego Eugenius, scripsi mea manu<sup>81</sup>.» Il faisait en même temps passer aux étudiants demeurés à Aix les lettres reçues du Laus pour qu'ils en soient édifiés à leur tour:

Ce mot ne rend pas l'effet qu'a produit sur vous et particulièrement sur moi les sentiments héroïques qui sont si bien, si chrétiennement exprimés dans ces lettres. Que nous sommes heureux d'avoir de tels frères! Je n'ai qu'un regret c'est que nous ne puissions pas être réunis à eux pour jouir de leurs vertus et nous exciter par leur exemple à devenir meilleurs et plus parfaits nous-mêmes<sup>82</sup>.

Ce n'était donc pas sans aller à l'encontre de ses sentiments que Mazenod avait transféré le noviciat au Laus. Le regret de quitter ses disciples se renouvellera avec les occasions. Il leur écrit le 15 août 1821:

Mes chers enfants, jamais je ne me suis séparé de vous avec plus de peine; c'est au point que j'ai craint de vous laisser apercevoir combien il m'en coûtait, car je comprenais que c'était une grande imperfection en moi. Il me semble que je devrais vouloir que vous m'aimassiez moins, quoique dans le vrai je n'en serais pas plus avancé parce que je vous aimerais toujours autant, puisque mon extrême affection pour vous est principalement fondée sur vos vertus et sur les heureuses qualités dont le bon Dieu vous a favorisés.

Mes chers amis, croyez que je ne suis absent que de corps, mon esprit et mon cœur sont avec vous. Vous le dirai-je? La maison m'a semblé un désert, je vous y ai

cherché tout le jour sans pouvoir vous trouver et cependant je n'ai encore parlé que de vous. Adieu, chers et bons, adieu, aimable famille! Je vous presse tous contre mon cœur et vous embrasse aussi tendrement que je vous aime<sup>83</sup>.

Mazenod ne devait guère savourer le retour à Aix, à la fin de 1822, des jeunes en formation. Il partait bientôt en mission, puis pour Paris, avec son oncle, enfin confirmé dans son titre d'évêque de Marseille. Il s'adresse dès son arrivée dans la capitale au P. Courtès et à la communauté d'Aix:

Que nos novices sont heureux de vivre dans leur paisible retraite. J'envie leur sort et c'est avec bien de la peine que je me résigne à celui qui m'est réservé. [...] Dans l'éloignement où je suis de vous tous, considérez-moi comme un exilé qui soupire sans cesse vers le centre de ses affections et qui ne peut chasser pendant quelques instants son ennui qu'en se transportant au milieu de vous.

Le Fondateur continue à utiliser le présent: «Tout mon bonheur après le travail de nos missions est de venir goûter un peu de repos dans le sein de la famille, où tout m'édifie, tout me charme<sup>84</sup>...» Il n'est pas sans se rendre compte que ce temps est pourtant révolu.

\* \* \*

Au début de la Mission de Provence, le noviciat, en principe du moins, aura été moins une période définie de probation qu'une préparation plus ou moins prolongée à l'apostolat. Chez ceux qui sont prêtres, elle implique une participation aux missions ou à d'autres ministères. Pour les autres, elle suppose, en plus de l'initiation à la vie spirituelle ou à la pratique de vertus estimées essentielles, l'acquisition des connaissances préalables à l'ordination. Mazenod n'a pas ménagé les directives et, par ses contacts personnels, il a insufflé un esprit. Les aspirants sont en rapport plus direct avec leurs aînés qu'ils ne le seront plus tard, mais il ne semble pas que l'on ait plus qu'ailleurs songé à une véritable initiation à la pastorale, sinon en leur donnant l'occasion de remplir certains offices à l'église d'Aix. Si, de bien des façons on improvisait, on n'en restait pas moins attaché au seul modèle que l'on connaissait et qui remontait au concile de Trente.

## Notes :

<sup>1</sup> Sigles utilisés: EF: P.-E. DUVAL, éd., *Écrits du Fondateur*, Rome; EO: Y. BEAUDOIN, éd., *Écrits Oblats*, Rome; Ét. Obl.: *Études Oblates*, Ottawa; FB: Fonds Boissgelin, Archives de la Maison générale, Rome; MOMI: *Missions des Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée*, Rome; VO: *Vie Oblate Life*, Ottawa.

<sup>2</sup> E. de Mazenod à Ch. de Forbin-Janson, Aix, 9 oct. 1816: EO 6, p. 26.

<sup>3</sup> Cf. T. RAMBERT, *Vie de Mgr Ch.-J.-E. de Mazenod*, Tours, 1883, t. I, p. 253; F. Lepage, «Aux origines de nos Juniorats», dans *Ét. Obl.*, 12 (1953), pp. 148-150.

<sup>4</sup> F. de Mazenod à Ch.-A. de Mazenod, Aix, 23 sept. 1818: FB. Le mot *prosélytisme* n'avait pas encore pris sa connotation péjorative.

<sup>5</sup> E. de Mazenod aux étudiants d'Aix, Château-Gombert, 29 nov. 1820: EO 6, p. 75, avec la note de Y. Beaudoin.

<sup>6</sup> E. de Mazenod à H. Tempier, St. Chamas, 13 mars 1821: EO 5, p. 80.

<sup>7</sup> Texte dans J. PIERLORZ, *Nouvelles recherches sur la fondation de notre Congrégation*, dans *MOMI*, 84 (1957), p. 142.

<sup>8</sup> E.-F. Maunier à E. de Mazenod, Aix, 4 sept. 1817: d'après G. Consentino, *Un formateur: le P. Maunier*, dans *Ét. Obl.*, 17 (1958), p. 236.

<sup>9</sup> Le même au même, 1<sup>er</sup> oct. 1817: *ibid.*, p. 239.

<sup>10</sup> E.-F. Maunier à G. Caron, 16 sept. 181: d'après G. Consentino, *Un formateur*, pp. 239-241; cf. p. 235, note 35.

<sup>11</sup> Le même au même, 8 oct. 1820 et 20 mai 1822, *ibid.*, pp. 242-243.

<sup>12</sup> Cf. Formules d'admission au noviciat, EF 3, p. 19.

<sup>13</sup> J. JEANCARD, *Mélanges historiques sur la Congrégation des O.M.I.*, Tours, 1872, pp. 26-27.

<sup>14</sup> A. REY, *Histoire de Mgr Ch.-J.-E. de Mazenod*, Rome, t. I, 1928, pp. 200, 256.

<sup>15</sup> Cf. F. LEPAGE, *loc. cit.*, pp. 146-150.

<sup>16</sup> Cf. A. REY, *op. cit.*, t. I, p. 251; G. SIMONIN, *loc. cit.*, p. 183; F. Lepage, *loc. cit.*, pp. 146-150.

<sup>17</sup> Règle de 1818: EF 1, pp. 74-75.

- 
- <sup>18</sup> G. COSENTINO, *Histoire de nos Règles*, Ottawa, t. I, 1955, t. I, p. 123.
- <sup>19</sup> Règle de 1818: EF 1, pp. 82-85.
- <sup>20</sup> *Ibid.*, pp. 83-84.
- <sup>21</sup> J. JEANCARD, *op. cit.*, p. 27.
- <sup>22</sup> G. COSENTINO, *Histoire de nos Règles*, t. I, p. 124.
- <sup>23</sup> Règle de 1818: EF 1, p. 84.
- <sup>24</sup> Cf. G. COSENTINO, *Histoire de nos Règles*, t. I, pp. 123 et 127.
- <sup>25</sup> J. JEANCARD, *op. cit.*, p. 60.
- <sup>26</sup> *Ibid.*, p. 28.
- <sup>27</sup> Cf. É. LAMIRANDE, *Les grandes orientations données par le Fondateur des Missionnaires de Provence*, dans VO 59 (2000), pp. 370-377.
- <sup>28</sup> E. de Mazenod à M. Viguier, Aix, 6 janv. 1819: EO 6, p. 57. Faut-il observer que pour être exacte, l'assertion supposerait une interprétation large des «conseils évangéliques», ce qui ne semble pourtant pas être le cas ici?
- <sup>29</sup> J. PIELORZ, *Les chapitres généraux*, t. I, pp. 23 et 27.
- <sup>30</sup> Cf. *Ibid.*, p. 24.
- <sup>31</sup> Formules d'admission au noviciat, EF 3, pp. 7-18.
- <sup>32</sup> Cf. H. CHARBONNEAU, art. *Oblation*, dans F. CIARDI, Dir., *Dictionnaire des Valeurs oblates*, Rome, 1996, pp. 629-637.
- <sup>33</sup> Règle de 1818: EF 1, pp. 90-93.
- <sup>34</sup> Cf. G.-M. OURY, art. *Oblature*, dans *Dictionnaire de Spiritualité*, t. 11, col. 566-571.
- <sup>35</sup> A. de BOVIS et W. Chr. van DICK, art. *Offrande*, *Ibid.*, col. 720-733.
- <sup>36</sup> A. REY, *op. cit.*, t. I, p. 251.
- <sup>37</sup> Cf. Y. BEAUDOIN, EO II-1, pp. 36-37.
- <sup>38</sup> G. SIMONIN, *loc. cit.*, p. 183. Tempier avait dû s'improviser professeur de philosophie et de théologie.
- <sup>39</sup> A. Coulin à E. de Mazenod, Le Laus, 8 déc. 1820: d'après T. Rambert, *op. cit.*, t. I, pp. 301-302.
- <sup>40</sup> Le même au même, Le Laus, 20 déc. 1820: *ibid.*
- <sup>41</sup> J. Jeancard, d'après G. SIMONIN, *La chronique de la Maison du Laus (1818-1841)*, dans MOMI, 35 (1897), p. 62.
- <sup>42</sup> Mémoire de Coulin: d'après T. RAMBERT, *op. cit.*, t. I, p. 303.
- <sup>43</sup> A. Coulin à E. de Mazenod, Le Laus, 20 déc. 1820: d'après T. RAMBERT, *op. cit.*, t. I, P. 303.
- <sup>44</sup> G. SIMONIN, *loc. cit.*, pp. 194-195.
- <sup>45</sup> *Ibid.*, p. 193.
- <sup>46</sup> A. Coulin à E. de Mazenod, Le Laus, 12 juillet 1822: d'après J. Pielorz, *Les chapitres généraux*, t. I, p. 32, note 14.
- <sup>47</sup> G. SIMONIN, *loc. cit.*, p. 193.
- <sup>48</sup> *Ibid.*, p. 195; cf. Y. BEAUDOIN, EO II-1, pp. 36-41.
- <sup>49</sup> Cf. G. SIMONIN, *loc. cit.*, pp. 195-196.
- <sup>50</sup> H. Tempier à E. de Mazenod, N.-D. du Laus, 29 déc. 1822: EO II-2, pp. 40-41; cf. A. REY, *op. cit.*, t. I, p. 284.
- <sup>51</sup> E. de Mazenod à H. Tempier, Paris, 12 août 1817: EO 6, pp. 33-36.
- <sup>52</sup> Cf. É. LAMIRANDE, *Les grandes orientations*, pp. 341-385.
- <sup>53</sup> E. de Mazenod à H. Tempier, Aix, 18 juin 1821: EO 6, p. 84.
- <sup>54</sup> Le même au même, Aix, 18 juin 1821: EO 6, p. 84.
- <sup>55</sup> Cf. G. COSENTINO, *Les origines de nos saintes Règles (1816-1818)*, dans Ét. Obl., 7 (1948), pp. 56-58; cf. Y. BEAUDOIN, EO II-1, pp. 23-24.
- <sup>56</sup> Règle de 1818: EF 1, pp. 88-90.
- <sup>57</sup> H. Tempier à E. de Mazenod, N.-D. du Laus, 25 juillet 1819: EO II-2, p. 46.
- <sup>58</sup> E. de Mazenod à H. Courtès, Paris, 2 avril 1823: EO 6, p. 117.
- <sup>59</sup> Le même au même, Paris, 26 juillet 1817: EO 6, p. 31.
- <sup>60</sup> Le même au même, Paris, 12 août 1817: EO 6, pp. 35-36.
- <sup>61</sup> F. de Mazenod à Ch.-A. de Mazenod, Aix, 11 août 1818: FB.
- <sup>62</sup> J. Jeancard, *op. cit.*, p. 32.
- <sup>63</sup> A. REY, *op. cit.*, t. I, p. 281.

- 
- <sup>64</sup> Y. BEAUDOIN, EO II-1, p. 134.
- <sup>65</sup> H. Tempier à E. de Mazenod, Le Laus, 25 juillet 1819: EO II-2, p. 46.
- <sup>66</sup> Y. BEAUDOIN, EO II-1, pp. 133-136.
- <sup>67</sup> E. de Mazenod à H. Tempier, Brignoles, 4 fév. 1821: EO 6, p. 79.
- <sup>68</sup> J. JEANCARD, *op. cit.*, pp. 33-34.
- <sup>69</sup> Cf. J. LEFLON, *Eugène de Mazenod*, t. II, Paris, 1960, pp. 414-445; R. Boudens, *Mgr Ch.-J.-E. de Mazenod et la politique*, Lyon, 1951, pp. 173-213.
- <sup>70</sup> J. JEANCARD, *op. cit.*, pp. 32-33.
- <sup>71</sup> *Ibid.*, p. 51: pour les années 1818-1820, on trouve dans la correspondance de Fortuné de Mazenod avec le Président de nombreux détails sur les journaux ou périodiques lus à la Mission.
- <sup>72</sup> J. JEANCARD, *op. cit.*, p. 63. Le jésuite G.-M. Berthier (1704-1782), qui a achevé l'*Histoire de l'Église gallicane* de Longueval, est reconnu comme l'un des meilleurs auteurs spirituels de son siècle: cf. M. MILLER, art. *Berthier (Guillaume François)*, dans *Dictionnaire de Spiritualité*, t. I, col 1528-1530.
- <sup>73</sup> Nicolas BERGIER (1718-1790) était l'auteur du *Traité historique et dogmatique de la vraie religion avec la réputation des erreurs qui lui ont été opposées dans les différents siècles*, Paris, 1780, 12 vol. On a prétendu qu'il avait utilisé des travaux inédits du jésuite J.-N. GROU (1731-1803): cf. A. DERVILLE, art. *Grou (Jean-Nicolas)*, dans *Dictionnaire de Spiritualité*, t. 5, col. 1062.
- <sup>74</sup> J. JEANCARD, *op. cit.*, pp. 49-56.
- <sup>75</sup> Cf. Fr. MELONIO, *Naissance et affirmation d'une culture nationale. La France de 1815 à 1880*, Paris, 2001, pp. 119-120.
- <sup>76</sup> J. LEFLON, *op. cit.*, t. II, p. 141, se référant à J. Paguelle de Follenay, *Vie du cardinal Guibert*, Paris, 1896, t. I, pp. 41-42. Diverses indications dans É. LAMIRANDE, *Mgr de Mazenod et la morale de s. Alphonse*, dans *Ét. Obl.*, 16 (1957), pp. 287-288; J. PIELORZ, *Les rapports du Fondateur avec les curés d'Aix*, *Ét. Obl.*, 19 (1968), pp. 339-340; Y. BEAUDOIN, *Le grand séminaire de Marseille*, Ottawa, 1966, pp. 100-103; R. MOOSBRUGGER, *The Spirituality of Blessed Eugène de Mazenod*, Rome, 1981, pp. 31-32.
- <sup>77</sup> P. CABANEL et M. CASSAN, *Les catholiques français du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1997, pp. 71-72.
- <sup>78</sup> Actes du chapitre de 1837, dans J. PIELORZ, *Les chapitres généraux au temps du Fondateur*, t. I, Ottawa, pp. 139-140.
- <sup>79</sup> E. de Mazenod à H. Tempier, Paris, 25 juillet 1817: EO 6, p. 31.
- <sup>80</sup> Cf. Y. BEAUDOIN, EO II-1, p. 39.
- <sup>81</sup> E. de Mazenod aux étudiants et novices à N.-D. du Laus, Château-Gombert, 29 nov. 1820: EO 6, pp. 73-74.
- <sup>82</sup> Le même aux étudiants d'Aix, Château-Gombert, 29 nov. 1820: EO 6, pp. 74-75.
- <sup>83</sup> Le même aux étudiants et novices de N.-D. du Laus, Aix, 15 août 1821: EO 6, pp. 84-85.
- <sup>84</sup> Le même à H. Courtès, Paris, 22 fév. 1823: EO 6, p. 109.

# The Oblates of Saint Peter's Province in Nova Scotia (Canada)

1948 – 2003

Carl Kelly, O M. I.

SOMMAIRE – À la veille de la fusion de la Province St. Peter's avec quatre autres provinces oblates canadiennes pour former la Province OMI-Lacombe-Canada, l'auteur rappelle le travail missionnaire de ses membres dans la province civile de la Nouvelle-Écosse depuis 1948. À la demande de l'archevêque de Halifax, les Oblats s'établirent d'abord à Annapolis et Digby, pour passer ensuite à Shubenacadie (1955) et Halifax (1969), et en d'autres centres des diocèses de Halifax, d'Antigonish et de Yarmouth. Leur ministère s'exerça principalement dans des paroisses rurales et urbaines, et auprès des étudiants universitaires, des malades dans les hôpitaux et des autochtones Micmacs. En tout, 58 Oblats, dont une vingtaine sont maintenant décédés, ont missionné en Nouvelle-Écosse au cours des 55 ans de notre présence dans cette province de l'Est du Canada.

In 1948, the Provincial of St. Peter's Province committed priests to work in the Archdiocese of Halifax in Nova Scotia. The spirit in which this work was undertaken was one of cooperation with the Bishop of Halifax, and of brotherhood with the other priests of the Archdiocese. This work continues to this present day. Times change; the world moves on and with the changing times, the activities of priests and of the Oblates change with them.

I originally wrote this article in 1986 to mark the 60th anniversary of the foundation of St. Peter's Province. Over the last few years a move has been on to combine five of the existing Oblate Provinces into one Province stretching from the Pacific to the Atlantic. Gilbert Bertrand asked me to redo the original work by adding a chapter covering the years from 1986 to 2003. He thought it would be a useful and worthwhile gesture to mark the end of St. Peter's Province.<sup>1</sup>

## The Valley

In the spring of 1604, led by Sieur de Monts, with Samuel de Champlain as geographer, one hundred and twenty noblemen, priests and peasants sailed from France to bring Christianity and colonization to a place known today as Annapolis Basin. They were so pleased with its beauty they called it Port Royal.

The following year, 1605, they returned, and many firsts took place: the first lasting settlement, the first vessel built, the first wheat grown, the first road built. Further up the river the first mill was erected. The first farming was done where the present Fort of Annapolis Royal stands, and the following year, 1606, the apple industry was begun.

Famous names of Canadian history abound in the beginnings of Annapolis Royal: Champlain, Baron de Poutrincourt, and Lescarbot, as well as many others. The first play called "Théâtre de Neptune," written by Lescarbot, was performed in 1606. It was early drama in North America.

Over the next 100 years, Port Royal changed hands six times. By 1710, it was finally British and was called Annapolis Royal, in honour of Queen Anne, and it was the capital of Nova Scotia until Halifax was founded in 1749. At Port Royal, later Annapolis Royal, the famous Micmac, Henri Membertou, was baptised by Père Jessé Fléché, S.J., on June 24, 1610. Christianity began to take root in Canada.

Two centuries later, 1948 to be exact, the Oblates of Mary Immaculate came to Nova Scotia. The Oblates of St. Peter's Province, founded in 1926, were anxious to expand into the Maritimes from Ottawa where they had their headquarters and major institutions. Father Joseph R. Birch, Provincial, assisted by his council, J. Scannell, L. K. Poupore, and F. O'Grady, had to decide whether or not to respond to an invitation of the Archbishop of Halifax, the Most Reverend Thomas J. McNally. The Archbishop wanted the



Oblates to take on the administration of two parishes in the Digby and Annapolis region of the Archdiocese of Halifax. There was a great shortage of diocesan priests available. Invitation had been sent to the Boston Archdiocese to send ten priests to work in this region of the Archdiocese. When this attempt failed, Archbishop McNally approached the Oblates. Two parishes were considered: St. Patrick of Digby, and St. Thomas (later called St. Louis) in Annapolis Royal. Each had been administered by one priest. Digby needed three priests and Annapolis Royal needed two. The parishes were financially healthy and it was felt that the financial picture would improve with the coming of the Oblates. Digby had a small debt (\$6500), while Annapolis was debt free.

### **The Oblates in Nova Scotia**

The Oblates would accept direction of these two parishes with their outlying missions. In the September 1948 edition of *Oblate Missions* there appeared the following announcement from Father Birch:

It gives me great pleasure to announce to you all that we are undertaking two new foundations in the Maritimes. Both being in the Archdiocese of Halifax. In the month of September we will assume direction of the parishes of Digby and Annapolis, N.S., together with the missions attached thereto. We are very grateful to His Excellency Archbishop McNally for the invitation extended to us. Five Fathers are required for this work. Digby: Father Thomas Murphy, Director, Fathers F. McCarty and M. Power; Annapolis: Father Emmet Baxter, Director, Father Walter Murphy.

In September of that year the handing over of these two parishes took place. On September 5<sup>th</sup>, St. Patrick's, Digby, was the scene when the Auxiliary Bishop of Halifax, the Most Reverend Wilfred B. Leverman and Rev. Leo Day, the outgoing pastor, handed over the parish to Rev. Joseph Birch, Oblate Provincial. Present were the neighbouring pastors, Fathers C. Frecker and L. D'Entremont. In a letter Walter Murphy wrote in the summer of 1948, he stated: "Few places in America can boast, as Annapolis Royal can, of having been the town in which so many things were begun in North America."

The first five Oblates to arrive in Annapolis Royal and Digby came from a variety of backgrounds: Thomas Murphy, the Pastor, from St. Patrick's College in Ottawa, where he had been a famous football coach; Frank McCarty, Assistant, from St. Augustine's Parish in Vancouver; Myles Power, Assistant, recently ordained, arrived from Holy Rosary Scholasticate in Ottawa. The two priests at Annapolis Royal came from British Columbia, Emmet Baxter, from Sechelt and Walter Murphy, from Kamloops. These were the men who brought the presence of the Oblates to Nova Scotia.

The following year, 1949, Thomas Moreau came from St. Patrick's College in Ottawa to Annapolis Royal as an assistant in the parish. At the same time Bruce MacLean was also sent to Annapolis Royal from which he could pursue his career as Mission Preacher. He was described as "one of our best preachers of Missions and Retreats." There is no record of how long Bruce stayed in Nova Scotia.

The year 1949 saw the beginning of the building of the church in Middleton, 25 miles from Annapolis Royal. During the next two years, reports from the Maritimes to the Provincial Office mention that both Emmet Baxter and Frank McCarty were not physically well. There was also some concern expressed that although the Oblates had been in the diocese for two years, there was still no official contract signed between the Congregation and the Archdiocese.

Tom Moreau left Annapolis Royal in 1950. Archie Daley came from Ottawa to Digby in 1952 to replace Frank McCarty who was ill. In fact, Frank stayed in Digby to remain under the care of the same doctor in Halifax who had been treating him for a number of years. While there, Archie looked after the mission chapel at Deep Brook next to Cornwallis Naval Training Base and the church on the Indian Reserve in Bear River. Myles Power, Assistant at St. Patrick's in Digby, looked after the churches in Marshalltown and on the Digby Neck. Archie Daley left after one year and was replaced by Alec Simpson.

In 1952, there was a sixteen-year old high school student in Digby by the name of Joe Hattie who will reappear later on in this narrative in other roles. 1953 saw more personnel changes among the Oblates. Tom Murphy left Digby for Saskatoon; Frank McCarty, who had not left the previous year, became the pastor. Jerome Giroux came to Digby as his assistant. Dave Redmond came as a missionary preacher, but remained only a few months. Walter Murphy moved from Annapolis Royal to Digby, and on

to Ancaster, Ontario.

On December 29, 1953, Father Emmet Baxter died of a heart attack. He was 49. He had been ordained in 1937 at Kamloops, B. C., and had served in Kamloops, Sechelt, and Williams Lake. He had built churches in Sechelt, Gibson's Landing, and Half Moon Bay in British Columbia, and at Middleton in Nova Scotia. Archie Daley left Digby to teach at Holy Rosary Scholasticate in Ottawa and Myles Power went to Canadian Martyrs Parish in Ottawa. Alec Simpson replaced Archie Daley at Digby.

On the 6<sup>th</sup> of July, 1953, the Diocese of Yarmouth was established. In the subsequent organization of the diocese the Oblates gave the administration of St Patrick's Parish in Digby back to the Diocese. The Oblates left Digby in October, 1954. They still continued to work in Annapolis, where Patrick Miller was pastor and Alec Simpson, his assistant.

In April, 1955, Myles Power was sent to Shubenacadie to replace Msgr. Mackie at the Indian Residential School. He was to be there only temporarily as he was being sent as pastor to Flin Flon, Manitoba. In a letter to Father Provincial, dated May 31, 1955, Myles reported; "There are rumors that we (the Oblates) are to take over the Indian Residential School." He had visited Annapolis Royal and seen Patrick Miller. He reported that Paddy was in good condition and that Alec Simpson "says he is not a diabetic." In August, Myles received his obedience to Flin Flon, but was to remain at the school until the Archbishop replaced him. As 1955 progressed, Archbishop Berry was anxious to make a change at Shubenacadie where Msgr. Mackie had been in ill-health. It was in June 1956 that Father Paddy Collins was appointed principal at the Shubenacadie Indian Residential School.

In 1956, there was a large ordination class to be given first obediences. The class of '55 was the largest in the history of St. Peter's Province, and after completing their last year of theology, the young priests were ready for their first assignments in the summer of '56. Father Jack Davis, a member of that class, was sent to Annapolis Royal to replace Alec Simpson as assistant. His first assignment was to be with his former teacher who was pastor. They lived in a large Rectory where they had a housekeeper. Jack recalled:

I came to help Paddy who was very much the Pastor and alone; I looked after Annapolis Royal. The routine I would follow was that I would leave in the mornings on Sundays for Mass in Bridgetown, and then go on to Middleton for two Masses - with Catechism following the last Mass. Most of the year I would then on Sunday afternoon go on to East Dalhousie for a Mass at 5 p.m. or so: it was some 90 miles from Annapolis. I couldn't get to East Dalhousie during spring breakup, but I remember well the people's faith as they would all gather in the little old church and say the Rosary if I should be late or not able to make it.

Paddy Miller's health deteriorated in the course of the winter of '56-'57, and he eventually had to be hospitalized. He never came back to Annapolis Royal. He was greatly loved by the people in town and had done a great deal to raise money for St. Thomas Parish in Annapolis Royal. He was replaced by Frank Nolan as pastor in 1959.

In November of 1957 the Oblates took possession of Monte Vista farm which had belonged to Mrs. Home. The farm was in Halifax County and comprised a thousand acres with a herd of pure-bred cattle on it. Mrs. Home had given the farm to the Oblates with the stipulations that it was not to be sold during her life time, and ten acres would be reserved for the Archdiocese, so that they might build a retreat house. The farm had long been a losing proposition and the Oblates took the farm, paid off the debts, released the employees, and transferred the cattle to another Oblate farm at Waupoos Island in Ontario. The farm remained in the possession of the Oblates until the spring of 1966, when they sold it to Robert Home who had been leasing it since 1957. The presence of the Oblates in Nova Scotia was now: Annapolis Royal, where Frank Nolan and Jack Davis were parish priests; Shubenacadie Indian School where Paddy Collins was principal.

At the beginning of 1959, the Oblate presence in the Valley was winding down. Jack Davis was moved to Sioux Lookout in Northern Ontario; his place was taken by Allan Shaw. A new pastor was appointed by the Diocese to Middleton, from where he would take care of Annapolis and Bridgetown. Fathers Nolan and Shaw left Annapolis Royal in the summer of 1959 and the Oblate presence in the Valley came to an end.

## Shubenacadie

Father Paddy Collins, an Irishman with long experience in Indian Residential Schools, came to assume responsibility of the Shubenacadie School in the summer of '56.

The school was begun in 1929. The first principal was Monsignor Jeremiah P. Mackie who devoted 24 years to the work. From 1944 to 1948 the late Father Brown was principal, while Msgr. Mackie temporarily undertook other work in the Archdiocese of Halifax. But the Monsignor loved the school and the children and returned to them to stay until his death in 1957.

The first Oblate to be associated with the school was Father Myles Power who was sent to Shubenacadie during the summer of 1955 to replace the ailing principal.

J. S. Morrison, writing in *Oblate Missions*, Spring 1959, gave a brief history of the School and the Micmac Indians who attended it.

The Residential School at Shubenacadie was built to serve the needs of the Indians in Canada's Maritime Provinces. These Indians are mostly Micmacs. The Micmacs, by race and language, are part of the Algonquin family. 'Wabanaki' is the generic name for Algonquins of eastern woodland culture and included six tribes, three of which are represented in Canada – Micmacs, Maliseet, and Abenaki; three of which are now found in the eastern United States – Passamaquoddy, Penobscot, and Wonenock. Early French Missionaries referred to them as 'Souriquois' or Gaspesians. The Micmacs' own name for the tribe was simple: 'Elnu', which meant 'the people'. The origin of the name Micmac is obscure. A writer in 1888 records that they also named themselves MEGUMAWAACH, which may have been distorted to the present designation.

In the early days of European contact, the Micmacs lived on the tip of Gaspé in the province of Quebec and throughout the Maritimes. There were also probably Micmacs in Newfoundland. Trading, fishing, hunting and warlike expeditions took them to the St. Lawrence River at Rivière-du-Loup and Tadoussac, to Anticosti in the Gulf of St. Lawrence and to the northern shores of Labrador.

Micmacs today reside at Restigouche and Maria on the south shore of the Gaspé -Peninsula; in New Brunswick, at Eel River on the Bay of Chaleur, at Eel Ground, Burnt Church and Red Bank on the Miramichi Bay and River, and at Big Cove and Indian Island on the Richibucto River. Smaller groups live at Bathurst, Buctouche and Fort Folly. In Prince Edward Island the Micmacs live on Lennox Island off the north coast. These are all old Micmac sites.

In Nova Scotia a plan for the resettlement of Indians was begun in 1944. Two Reserves were chosen as centres, one at Eskasoni in the southern part of Cape Breton and the other at Micmac, just four miles from the Shubenacadie School. Not all the Indians reside at these centres. Some have elected to remain on some 20 odd reserves such as Pictou Landing and Truro. There are about 1,500 registered members of each of the two larger centres. All of the 4,700 Micmacs in the Maritimes are Catholics. On the Reserve at Micmac I noted that St. Catherine's Church and the Sisters' Convent were the centre of the bustling little community. Fr. Henry Boudreau is Pastor of Micmac and Principal of the day-school, in which six Sisters of Charity of Halifax teach....

Shubenacadie was always a centre for the Indians. As early as 1698 the Abbé Thury built a mission-centre in the vicinity. The best-known Missionaries of the Micmacs – though not the first (there were priests on the scene as early as 1629) – were Fr. Pierre Maillard and Fr. Jean Louis Le Loutre. The former lived near Whycocomagh in Cape Breton from 1735, visiting from there the Indians of Nova Scotia and Prince Edward Island. Fr. Le Loutre arrived in Louisbourg from France in August 1737. He spent a year of study with Fr. Maillard and, on September 30th, 1738, began his ministry to the Acadians and Indians on the mainland of Nova Scotia exclusive of the Antigonish district which Fr. Maillard retained. In 1741, Fr. Le Loutre handed over the Acadian parishes of Cobequid (present day Truro) and Tatamagouche to the care of Abbé Girard so that he

himself could devote all his time to the Indians. It was then he erected a Church and Rectory at "Chigabenacadie" on land adjoining the present school farm. There is no trace today of the old church or Mission...

Fr. Le Loutre served the Mission until 1752, though his ministry was often interrupted during those troubled years. He retired in 1752 and was succeeded by Fr. Manach, one of a list of many zealous Missionaries who served the Indians to the present day.

Brother John MacDonald joined Paddy Collins around 1960 and Scholastic Brother Paul Duffy also spent a year working with Paddy Collins. Brother MacDonald was replaced by Brother Alex Sampson who arrived on the scene in 1962.

The school was a residential school with approximately 160 children. They had been supervised by Sisters of Charity who also taught classes for these children. When Brother John MacDonald came to the school he assumed responsibility for the care of the boys. Alex Sampson recalled what the job entailed:

It meant being with the 75 kids 24 hours a day except when they were in school. They were 5 to 16 years of age. Get them up in the mornings, showered and dressed, to Mass, to breakfast and get them ready for school. It meant you chased after runaways or sat up all night with a young fellow who wanted to jump out the third storey window to go home. They made their own beds and swept the floor and you had to supervise all that. On weekends the bigger ones would go out fishing and you had games for the younger ones. They had a rink in the winter time and would swim in the lake in the summer time. Some stayed all summer. Most went home. I used to be so tired, if I sat down for a few minutes, I'd just fall asleep. I could sleep through the noise, they could tear the place apart, but let one child cry, and I'd hear it.

The pastor of the Micmac Reserve, Father Boudreau resigned in 1964 and his place was taken by Oblate Father William Bernardo. The Oblates were once again raising the number of their personnel in Nova Scotia, even if slowly. The Archbishop of Halifax asked the Oblates to staff the Micmac Parish with someone who had experience in ministering to Native People in Canada. The man selected was William Bernardo, formerly principal of Sechelt Indian Reserve School. The area of the parish of St. Catherine's was the same as the reserve.

A good frame church had replaced the original church. A convent housed the Sisters of Charity of Halifax, who taught in the day-school on the Reserve.

Because of an historical arrangement, William Bernardo lived at the Residential School where he acted as assistant principal and travelled the 5 miles to the Reserve. The teacherage was transferred to the Indian Band by the Government and the Band made it available to Father Bernardo as a Rectory. He lived there until he left the Reserve in 1969.

In 1966 Paddy Collins left the Shubenacadie Indian Residential School and was replaced by Father Michael Kearney. The school closed the following year and the two priests (Kearney and Bernardo) remained at the school until the agreement between the Federal Government Department of Indian Affairs and band office made the teacherage available. In March of 1967 an agreement was reached between the Oblates and the Archdiocese for a new parish to be established in Shubenacadie. Father Kearney was to be the new pastor. The era of the Indian Residential School in Nova Scotia came to an end.

The new parish of St. Bridget's was established in August 1967. This large rural parish covered some 700 square miles from Stewiacke to Milford and from Musquodoboit to Kennetcook. The following year, Walter Murphy was transferred to Nova Scotia to live with Mike Kearney and William Bernardo at the priest's house on the Reserve. Walter Murphy was in retirement. Bernardo would look after the spiritual needs of the people on the Reserve and Kearney handled affairs in the, as yet, unformed parish in Shubenacadie.

On July 4, 1968, there appeared a curious ad in the Personals column of the afternoon edition of the Halifax Mail-Star:

Small dilapidated church very little money – no place to live. Worthwhile cause.  
Can you spare a few dollars? Receipt guaranteed, St. Bridget's Church, Box 209,  
Shubenacadie, Rev. Walter L. Murphy, OMI. worked in N. S., B.C., Ont., Que.

There does not appear to be any record as to whether this appeal produced any results.

It was on July 8th, 1968, that St. Peter's Province of the Oblates, a province that had stretched from the Pacific to the Atlantic, was divided and a new province, St. Paul's, was created in the West. The new province comprised all the English-speaking Oblate foundations and personnel west of the Alberta-Saskatchewan border. St. Peter's Province would now become a province of Eastern Canada only. Because St. Peter's was now a much smaller province, efforts would have to be made to expand the work in Nova Scotia.

In April of 1969 the Oblate Provincial and the Archbishop of Halifax entered into an agreement whereby the Oblates would assume the responsibility for two existing parishes in Halifax. Father Bernardo was to return to Ottawa, his place was taken by Father Denis Shea, who lived with Mike Kearney and Walter Murphy at Shubenacadie.

### **The Move to the City**

In the Spring of 1969, the Oblates responded to an invitation from the Archbishop of Halifax to assume responsibility for two parishes in the city of Halifax: St. Lawrence and St. Pius X. These parishes were adjacent to each other, with St. Lawrence having a relatively middle income population of some 550 families in an area that included a shopping centre, railway yards, and a golf course. The parish had little room for expansion, and was described as "a settled community". St. Pius was a developing parish in the sense that there were still wide areas of land within the parish boundaries in which new buildings were being constructed. There was a relatively "settled" section in the Fairview area with a population much the same as that of St. Lawrence, and a newer section in the Clayton Park area where new buildings and streets were in existence. The socioeconomic divisions in the parish would represent a real challenge in the formation of a parish community that would enhance both groups. Parish boundaries were still not solved, but there were plans to review them in the new year.

Four Oblates were to be sent to Halifax: Frank Hennessy, the new pastor of St. Lawrence, with Gerry Morris and Brother Tom Smith along with Francis Quinlan who would be the pastor at St. Pius X. All would live at St. Lawrence. Many Oblates with many theories of pastoral ministry would be involved in this very active period of time. It was for many a time of excitement and intense pastoral activity.

All remembered this time at St. Lawrence and St. Pius with affection. Frank Hennessy recalled:

From a one-cylinder parish (Tony Laba and curate, John Hayes) to a much larger engine, we (G. Morris, F. Quinlan, F. Hennessy, Bro. T. Smith) descended "en masse" upon the parish. Frank Quinlan was ministering to Pius X, but living with us until Christmas. Walter Murphy came to live with us that fall and the following spring Don Brennan was with us for several months. As a result of ourselves living "fratres in unum," several parishioners remarked that they themselves began to feel more like a parish community. The "Domino Principle" on a mystical plane? A catechetical program was begun in the High School, "Movies for Children" on Sunday afternoon; Saturday night Youth Dances. "The music crashed through the rectory walls like demons in pain."

In 1970, Laurie Conlon replaced Frank Hennessy as pastor of St. Lawrence and Brother Alex Sampson replaced Brother Tom Smith. A parish visitation was instigated by Laurie Conlon and Gerry Morris whereby they would visit six to eight families a night. They would take photos and post the pictures on the church door at Sunday Masses. Community spirit was being built. Father Cyril Campbell was also in residence; he was very sick at the time. Scholastic Brother Bob Smith was also there for a brief period, as was Scholastic Brother Joe Redmond who came for pastoral experience.

Meanwhile out at Shubenacadie, changes were taking place as well. Archie Daley was sent to take the place of Mike Kearney as pastor of St. Bridget's as well as serve St. Catherine's at Micmac. Denis Shea who had been with Mike Kearney went to Fort William, Ontario.

Walter Murphy was to be the assistant. St. Bridget's at that time had no church. The parish had

been using the chapel at the Indian Residential School in Shubenacadie, but had to leave on short notice from the owner who had bought the building after the government closed the school. There was a very tiny church at Shubenacadie, but it was in such a state of disrepair that it could not be used. Arrangements were completed to build a church in Shubenacadie. The little church and property were sold and building began on a new site which had been purchased some years before by the Women's Auxiliary. From being an assistant, Walter Murphy was named pastor of Micmac. Both he and Archie Daley lived together on the Reserve.

St. Bridget's Church in Shubenacadie was built in 1971, and the church was blessed on July 4 of that year, and more changes were taking place at St. Lawrence's. Andy Takach replaced Laurie Conlon as pastor, and Gerry Morris, while remaining at St. Lawrence's, became University Chaplain at Dalhousie. Frank Gibson a newly ordained priest, joined the staff at St. Lawrence's, and Gerry Morris moved from the rectory to a residence at Dalhousie University, Frank Nolan came to St. Pius to assist Father Quinlan. In 1972 Brian Kerr replaced Archie Daley at St. Bridget's, Shubenacadie. He remained there two years. In 1973, Ron MacKinnon and Lloyd MacDonald came to Halifax, the former to St. Lawrence, and the latter to the Nova Scotia Hospital in Dartmouth as chaplain.

In 1973, St. Lawrence Parish celebrated the 25th Anniversary of its foundation. Andy Takach, the pastor, wrote on that occasion:

On an occasion such as this, it would be an oversight to overlook the life and example of the patron of our parish, namely, St. Lawrence. In many ways, the life and goals of the parish are summed up in his life.

A deacon, he put his talents to the service of Christ, in administering and directing the Church's wealth to the poor, hungry and sick of Rome. This, too, is one of the major goals of the parish: the involvement of the whole parish in the service of Christ's people.

Despite the burdens of his work, St. Lawrence was able to keep his sense of humour. When being roasted alive, he quipped: "I am done enough, eat if you will." We have detected this same sense of humour in the staff and in the parishioners in the midst of the confusions, troubles and pains that we often encounter in our work together.

May St. Lawrence never let us lose our joy in Christ, nor our desire to serve Christ in others as we push on to our next 25 years together. A. Takach, O.M.I., Pastor.

The year 1974 brought a myriad of changes to Halifax. Tom Cassidy, newly with the Navy, arrived in April and was stationed at CFB Stadacona, and later on at CFB Dockyard with the 2nd Destroyer Escort Squadron. Gerry Morris returned to Ottawa to be replaced at Dalhousie University by Joe Hattie. Joe returned to live with the Oblate Community at St. Lawrence. Cornelius Herlihy replaced Frank Quinlan at St. Pius X; Jan Rademaker replaced Frank Nolan as assistant. Out in the country Don Brennan replaced Brian Kerr at Shubenacadie, but the big change had yet to take place.

In August 1974, Kevin McNamara assumed responsibility for St. Bernard's Parish in Enfield. There was a plan afoot to centralize the living accommodations for the Oblates in Micmac, Shubenacadie and now Enfield. The plan took several years to realize. One of the first and most pressing problems was to build a rectory at Enfield. The rectory that was there was over 100 years old, and "looked every bit of it." St. Bernard's was an old parish, founded in the mid-1800's.

In 1975, the movement of Oblates in and out of the Maritimes appears to have been reduced to a minimum. Don Brennan was pastor at Shubenacadie while living at Micmac with Harry McNeil who was pastor of St. Catherine's. Kevin McNamara was at Enfield. Andy Takach, Ron MacKinnon, Frank Gibson and Alex Sampson were at St. Lawrence's and Cornelius Herlihy was at St. Pius X. Jan Rademaker had left Pius X early that year and Harry McNeil replaced Walter Murphy at Micmac. Joe Hattie was at Dalhousie while Tom Cassidy moved with the Canadian Armed Forces to Alberta.

At Enfield, in 1976, Harry McNeil moved to the rectory with responsibility for St. Catherine's and Jan Rademaker moved in as pastor of the sprawling St. Bridget's parish of Shubenacadie. In St.

Lawrence Parish a new experiment was undertaken, whereby St. Pius X and St. Lawrence were twinned. John Hoysted and Rob Macdonnell came to St. Lawrence as part of the pastoral team with Andy Takach, Ron MacKinnon and Alex Sampson. Cornelius Herlihy was moved to Hawkesbury, Ontario, from Pius X. As part of his pastoral experience, Eugene Whyte also spent six months at St. Lawrence and St. Catherine's. Fred Magee became chaplain at Dalhousie University replacing Joe Hattie who would return the following year.

In 1978, Andy Takach left St. Lawrence for an assignment in Peru and his place was taken by Ron MacKinnon, as pastor. The pastoral team at St. Lawrence continued to have responsibility for both St. Lawrence and St. Pius X. These years were marked by the effort, due to a shortage of personnel, to combine the work in St. Lawrence with St. Pius. The experience was a good one because, as Ron MacKinnon recalled, "it forced us to create vibrant parish councils and to gradually get the people of the parishes involved in many facets of parish life." Grant Jahnke arrived in 1978 and worked as a deacon in these two parishes with most of his responsibility to the community of Pius X.

Of his time with the Oblates in Nova Scotia, Eugene Whyte recalls:

In 1985, I returned to Nova Scotia after Jim MacDonald had left Indian Brook. I had finished a year of study at Saint Paul University in Ottawa and had finished a CPE program in Ottawa which was a providential preparation for ministry at Indian Brook. I was appointed administrator there by Archbishop Hayes. I spent two years there. The first year was with Bob Kearney and the second year with Don McLeod. During this time the Oblate Community lived at Enfield where Neil Haight was pastor. I would commute daily from Enfield to Indian Brook and Shubenacadie. I was replaced in 1987 by Gilbert Levesque at Indian Brook.

In 1979, Ron MacKinnon left as pastor of St. Lawrence and his place was taken by Ed McSheffrey who became Director of the pastoral team. Ed Marcuk and Hugh James MacDonald came on staff as well. St. Lawrence-St. Pius entered its final phase with the Oblates. Kevin McNamara was replaced at Enfield. Don McLeod came there temporarily. He had been preaching missions and retreats throughout Nova Scotia, and was replaced, in turn, in the fall of 1979 by Archie Daley as pastor of St. Bernard's. Of his time in Nova Scotia, Don McLeod recalled: "Pastors and people alike made me feel welcome and affirmed the messages I brought to them. I guess I will always remember this period as the heyday of my life as an Oblate." Jan Rademaker had been named pastor of St. Bridget's, with weekly Masses at Elmsvale, The Gore, Selma, as well as St. Bridget's itself. It was a very satisfying time for him, though it involved a great deal of travelling.

As the decade of the 80's began, the Oblates made some necessary changes in personnel in the various parishes in Nova Scotia. Fred Miller replaced Harry McNeil at St. Catherine's, Charlie Donovan took Archie Daley's place at Enfield and Merv Phelan replaced Jan Rademaker at Shubenacadie. St. Lawrence-St. Pius saw a new team headed by Ed McSheffrey and consisting of Rob MacDonnell, Ed Marcuk and deacon Grant Jahnke, and Hugh James MacDonald. Alex Sampson continued to be involved with the sick and shut-ins, the poor and the alcoholics in these two parishes as well as outside their territorial limits - wherever there was someone in need.

Merv Phelan left Shubenacadie and Harry McNeil replaced him. Harry began to live at Indian Brook. Fred Miller, in charge of St. Catherine's, lived at Enfield. While on the Mission Commission of the Archdiocese, Fred wrote an appeal for money for St. Catherine's. A great deal of money poured in and some very necessary repairs to the church were made, water was brought to the sacristy, basement renovations were made and new doors purchased. For Fred Miller it was an exhilarating time. He however left the following year. His place was taken in 1981 by J. Lorne MacDonald, who came to take responsibility for both St. Catherine's and St. Bridget's, a vast area with a multi-faceted ministry and a great deal of driving involved. Jim Roche, a scholastic, came to Enfield to assist in some of the non-sacramental aspects of this ministry.

In this same year 1981, Grant Jahnke, who had moved to Ottawa, returned to Halifax and was ordained a priest in St. Pius X Parish, on June 13<sup>th</sup>.

The Oblates had decided that the time had come to move from Halifax. So after some negotiating with Archbishop Hayes, the Oblates left the two superb, vibrant, and loving parishes of St. Pius and St.

Lawrence. Ed Marcuk and Rob Macdonnell left the province of Nova Scotia for other assignments. Ed Marcuk remembers "the very creative hard-working colleagues I had and the smooth, but 'difficult' transition of clerical presence, from Oblate to Diocesan in the two parishes." The Oblates had been in Halifax for 12 years.

Ed McSheffrey and Alex Sampson remained in the Archdiocese and moved to Springhill. Charlie Donovan and J. Lorne MacDonald with Jim Roche and Don McLeod were at Enfield; Joe Hattie continued at Dalhousie. Of his days at Dalhousie, Joe recalls: "I have many fond memories of my work there with the students – Liturgies, Inquiry Classes, Natural Family Planning, Apple Retreats, Indian Family Helper Program are a few that come quickly to mind."

### **The Move to Halifax**

The break from Halifax was now complete. The Oblates at the beginning of '82 were to be found at Enfield and Springhill. The new assignments in the Summer of 1982 saw Bob Kearney come to Shubenacadie with Hugh James MacDonald who was responsible for the non-sacramental ministry at Indian Brook. Neil Haight came to Enfield as pastor. Ed McSheffrey and Alex Sampson were now finishing their first year at St. John the Baptist Parish in Springhill. John Hunt was in Halifax with the Canadian Armed Forces, and Joe Hattie was still involved with the chaplaincy at Dalhousie.

Alex Sampson and Ed McSheffrey had come to Springhill when the contract with the Diocese at St. Lawrence and St. Pius was complete. Springhill, a coal-mining town in Cumberland County, had a long history filled with much suffering. The parish of St. John the Baptist was intimately associated with the town. The parish was founded in 1888 and a wooden church had been built. In 1893 a new church was begun. It is one of the most outstanding pieces of architecture in the town. It was built of stone by parishioners to replace the earlier structure.

Springhill meant coal mining; coal mining meant danger; these dangers often escalated into disasters, and Springhill had more than its share of them. The town of Springhill suffered two great mining disasters in the late 50's in which over 110 men lost their lives. Over the years, more than 400 men lost their lives in the mines. Every family in town lost loved ones. In the 60's and 70's fires wiped out much of the business section of Main Street on two separate occasions.

In the early 1960's the mines were closed and the slow reconstruction of the town was begun. The Correctional Services of Canada erected a Minimum Security Penitentiary in Springhill which eventually became a Medium Security Institution. It was the largest employer in the town when Ed McSheffrey and Alex Sampson brought the presence of the Oblates.

In 1983 Father Ed McSheffrey began some part-time chaplaincy at the Springhill Institution, besides his duties as pastor of St. John the Baptist Parish and the mission of St. Cornelius at Streets Ridge. After three years at Springhill, Ed McSheffrey moved back to Halifax to replace Joe Hattie as chaplain at Dalhousie University. McSheffrey's place in Springhill was taken by Brian Kerr. In January of '85, Dermot Monaghan who had been ordained in the fall of '84, came to Springhill to assist Brian Kerr and gain some pastoral experience. In August, Dermot Monaghan moved to Labrador and Brian Kerr took up duties as Treasurer for the Oblates in Ottawa. Father Ed Clark took up residence at St. Bernard's in Enfield.

At the end of his three years at Indian Brook, Hugh James MacDonald was sent to Labrador and once again Eugene Whyte came to Enfield – this time to assume pastoral responsibility for St. Catherine's in Indian Brook.

In the summer of 1985, Father Carl Kelly came to Springhill, who along with Brothers Jack O'Reilly and Alex Sampson formed the pastoral team for St. John the Baptist Parish.

### **Decline and New Growth**

For four years, from 1986 to 1990, Don McLeod administered the parish in Shubenacadie. He, along with the magnificent cooperation of the parishioners from the mission of Middle Musquodoboit, built a Church dedicated to the Holy Cross. It has continued to flourish. The debt was paid off in nine years and Archbishop Hayes consecrated the altar in the church as part of the mortgage-burning ceremony in 1997.



From 1990 to 1997 Don McLeod worked outside the Province of Nova Scotia.

Meanwhile, the activities of the Oblate community in Springhill and the Mission at Streets Ridge continued. Besides ministering to the faithful in the town of Springhill, an arrangement had been worked out with Corrections Canada, whereby the pastor at St. John the Baptist Church would also provide Sacramental ministry at the Correctional Facility on the outskirts of the town. Sister Teresa Currie, of the Sisters of St. Martha of PEI, was the Catholic Chaplain at the Institution and the pastor from St. John's in town would provide some counselling, lead group activities, and celebrate Mass on Sunday evenings. Carl Kelly observed: "It was always an interesting experience to celebrate mass with the townsfolk, including Prison guards and staff in the morning, and then in the evening do the same for the inmates." Carl Kelly went on: "I have never in all my years of preaching encountered a more receptive and knowledgeable congregation who really appreciated the Passion story on Palm Sunday. They knew all about betrayals, arrests, unfit judges, and being railroaded. They had all been through trials and understood what it was like to be condemned. Another moving ceremony at the prison always included the washing of the feet on Holy Thursday Mass of the Lord's Supper, where the celebrant would wash the feet of some inmates. Many of these were convicted killers or armed robbers, or other serious felons. It was a very humbling and moving ceremony, both for the priest-celebrant and the prisoners." In 1988, Springhill celebrated its 100<sup>th</sup> anniversary as a parish, and as a town.

Eugene Whyte was ordained to the priesthood in 1988 and, after ministering for two years in Labrador, returned to Nova Scotia in 1990. He became pastor of St. Bridget's in Shubenacadie replacing Don McLeod. It was Eugene's understanding that he would be there for two years completing the Oblate commitment to the Diocese for St. Bridget's

Lorne McDonald was assigned to Enfield, to replace Neil Haight. Part of Father McDonald's task was to prepare to hand the administration of the parish back to the diocese in 1990. In speaking of what it was like to prepare a parish for the end of the Oblates' administration, Father McDonald said: "It was not all that traumatic. The people knew before I got there that the Oblates would be leaving when I finished, so we just carried on." Though it may have been easy for Lorne, it was not always so easy for the parishioners who had come to love the Oblates, and now had to say farewell. Lorne was to perform the same function in 1992 in Springhill.

In 1990 Charles Donovan took charge of St. Peter's parish in Ingonish on the Cabot Trail in Cape Breton. The following year Brother Joe Lasowski came as his pastoral assistant. He was with Charles for one year. After five years in St. Peter's in Ingonish, The Bishop asked Charlie to become pastor in Baddeck, also on the Island. After a few years he was moved from Baddeck to Larry's River. He is currently (2003) pastor at St. Andrew and St. Barra Parishes in Christmas Island, Cape Breton. Charles has been on Mission in the Antigonish Diocese in Nova Scotia for the past 13 years.

In August 1990, Gilbert Bertrand came to Indian Brook, replacing Gilbert Leveque who had been serving Indian Brook for 3 years. Gilbert Bertrand had been working with Native people in Northwestern Ontario since 1986. Of his early days in Indian Brook, Gilbert Bertrand observed: "I had been involved with Missionary work with the Native people in Northwestern Ontario, and coming to Nova Scotia, found that this reserve was very different. The people were more urbanized, and much more in contact with the city. I lived off the reserve in a house some 15 kilometres from Shubenacadie on the Maitland Road until the new glebe house was built at Indian Brook. At this time, the presence of the Oblates in Nova Scotia had been reduced to its lowest number since they began in 1948. For a year there were two Oblates in the Province of Nova Scotia, Charlie Donovan in Cape Breton and Gilbert Bertrand at Indian Brook.

Building plans were underway for a church to replace the one in Shubenacadie and Eugene Whyte had left Shubenacadie and handed the Parish back to the Diocese. His place would be taken by Monsignor John Campbell who supervised the building of the church, not the simple structure envisioned by the building Committee, but an 8-sided beauty built by Monsignor Campbell. John Campbell had lived in Shubenacadie as a boy, while his father had worked for the Railroad. His fondness for the place encouraged him to take on the task of building the new St. Bridget's Church. The Oblates' responsibility for St. Bridget's had now ended. They had operated the parish since 1967, had built the church in 1971, and now its replacement would be built by Monsignor Campbell.

In 1995, Carl Kelly returned to Nova Scotia after five years in Toronto. He came from a downtown

parish in Toronto to the rural parish of St. Bridget's. Shubenacadie with its three-way stop in the centre of town compared to downtown Toronto with its street cars, subways and monumental traffic patterns was a bit of a culture shock. But the return to rural Nova Scotia was a most comfortable fit. Carl moved into the new glebe house with Gilbert on the reserve at Indian Brook.

During that summer, Gilbert and Carl went to visit Grand Pré, the site of the expulsion of the Acadians in the middle 1700's. While at Grand Pré, they discovered the name "Bertrand" on the list of those who had been driven from their lands in the rich Annapolis Valley. With that discovery Gilbert found some affirmation for his love of the people of Nova Scotia. There was a connection. His people historically had been here. Carl Kelly had charge of the Parish of Shubenacadie and Holy Cross, Middle Musquodoboit. The missions of Elmsdale, the Gore and Selma had been dropped and only the mission of Holy Cross remained.

This was the year that Gerry Morris, the Oblate Provincial and much loved man, died after a brave and courageous battle with cancer. In December of the year 1995 the founder of the Oblates, Eugene de Mazenod, was canonized a Saint by John Paul II. Our saint was given to the whole church. Early in 1996, Fred Magee was named Provincial to replace Gerry Morris, but Fred died before he could be installed as Provincial. We had lost two Provincials, two young men, within three months.

In the summer of 1996, Thomas Antony Pillai Kurudeepan, a Sri Lankan Oblate affectionately known as TAP, came to Indian Brook to take the place of Gilbert Bertrand who had accepted an assignment at Galilee Mission Centre in Arnprior. Though TAP had been ordained for missions in Pakistan, he came to North America to pursue film and audio-visual studies in New York City. After being assigned to St. Peter's Province, he worked for a few years in Southern Ontario in a number of rural parishes. He came to Indian Brook, and worked for the first time with Native People in Canada. Tom said about his work: "It was challenging, it is challenging, it will be challenging." He went on to say he had learned a great deal about the Mi'kma'w First Nation people of the Atlantic region... "with all the brokenness and the problems they face as first people here in Canada, they are very loveable, simple and honest..."

After one year outside Nova Scotia, Gilbert Bertrand returned to the Archdiocese of Halifax. He accepted to become pastor in Sheet Harbour with two missions attached. Back in the early 80's, when the Oblates were looking to move from the city of Halifax, Sheet Harbour had been one of two places Ed McSheffrey and Alex Sampson had looked at. The other was Springhill. They chose Springhill. Now it was Sheet Harbour's turn. St. Peter's was the parish in Sheet Harbour and the two missions were St. Michael's in Quoddy and St. Martin's in Tangier. The parish of St. Peter's was on the extreme north east corner of Halifax Diocese. The neighbouring parish was in Antigonish Diocese.

In the summer of 1998, Carl Kelly left Nova Scotia for Canadian Martyrs Parish in Ottawa. He was replaced at Shubenacadie by Donald McLeod, again. Don lived at Indian Brook on the reserve with TAP and filled out the last year of the Oblates' contract with the Archdiocese for St. Bridget's.

As the country prepared for the great Y2K crisis in the year 2000, Don McLeod returned the Parish of St. Bridget's, Shubenacadie, to the Diocese again, and took an assignment in Liverpool on the South Shore. He is in charge of the parish of St. Gregory. The mission attached to that parish was St. Jerome's in West Caledonia. Just as Sheet Harbour was the furthest north in the Archdiocese, next to Antigonish, so Liverpool was the furthest South, next to the diocese of Yarmouth. In the diocese of Halifax, the Oblates' place seemed to be on the fringes.

In the summer of 1999, Joe Hattie returned from many years in Vancouver to Halifax Archdiocese to do Marriage Preparation work. He offers programs of Marriage Preparation for the three dioceses in Nova Scotia: Halifax, Antigonish and Yarmouth. For a year Joe lived at and was administrator of St. Theresa's Church in Halifax. Since that time he has lived at St. Anthony's Parish in Dartmouth and worked in the Catholic Pastoral Centre.

In 2001, Gilbert Bertrand moved from Sheet Harbour to St. Stephen's in Halifax. The parish of St. Stephen's was the new locale at which Gilbert was to exercise his new ministry. Of this ministry Gilbert observed: "The Oblate Provincial Administration was interested in providing a central location in Halifax where Oblates passing through could find a temporary home. St. Stephen's parish with its big rectory fitted that description. Joe Lasowski accepted a posting at the Catholic Pastoral Centre in Halifax. He was

an accounting clerk. He was to stay for only one year as he returned to Ottawa when a new Provincial was named in 2002. Brother Joseph was recalled to work in the Provincial office in Ottawa.

In 2002, Chris Rushton, on sabbatical after six years as Provincial, took a cottage on the South Shore at Le Havre. It was the first time he had experienced Nova Scotia. Lorne McDonald who had been pastor of St. Joseph's Parish in Ottawa, took an assignment as Pastor of St. Joseph's in Halifax. He currently lives at St. Stephen's with Gilbert Bertrand and Peter Altamirano, an Oblate Scholastic who had come to Halifax for pastoral experience and prepare for final vows as an Oblate. Lorne has said on being asked how he liked being back in Nova Scotia replied that he "was delighted to be back in the Province. It has always been a great diocese in which to work."

With the coming of 2003, the end of St. Peter's Province is becoming a reality. In a reorganization of the Oblate Provinces in Canada, five Oblate Provinces, (St. Peter's, St. Mary's, Manitoba, Grandin, and St. Paul's) will be joined together to form the new Province of OMI Lacombe.

**Note:**

---

<sup>1</sup> I wish to thank all those who cooperated by giving me assistance in compiling the information needed to produce this story: Tom Cassidy in the Provincial Office in Ottawa; Sister Francis Xavier, S.C. of the Diocesan Archives in Halifax; Lorne MacDonald who checked many dates for me; Mary Willa Littler who typed the original manuscript, and above all my fellow-Oblates who responded to my questionnaire on their years with the Oblates in Nova Scotia.

# Notre-Dame de Koden: son histoire et ses histoires

JOZEF PIELORZ, O.M.I.

**SUMMARY** – The Oblates have been in charge of the sanctuary of Our Lady of Koden in Eastern Poland since 1927. According to historians, the miraculous image venerated at Koden goes back to the 17<sup>th</sup> century, but hagiographers claim its origins go back as far as Saint Luke, the evangelist. Fr. Pielorz began historical research on the origins of that sacred icon in the late fifties, mainly in the Vatican Archives and in the Koden Archives. He begins by first debunking some of the legends and “historical lies”, and asserts that the image was definitely painted in Poland between 1629 and 1631. It was crowned in 1723 with the authorization of the Chapter of Saint Peter’s Basilica in Rome. Following the partition of Poland at the end of the 18<sup>th</sup> century, the region of Koden became part of Orthodox Russia and the sacred image was transferred to the marian Shrine of Czestochowa. After the First World War, it was then returned to its original place in 1927. On May 19, 1973, 250 years after its coronation, Pope Paul VI granted the Shrine the privilege of a Minor Basilica.

Notre-Dame de Koden, comme tant d'autres sanctuaires, a son histoire et ses histoires. Selon les historiens, l'image miraculeuse date du XVII<sup>e</sup> siècle, tandis que ses hagiographes font remonter ses origines à saint Luc évangéliste. Dans cet article nous allons examiner deux récits pour essayer de retracer les vraies origines de l'image miraculeuse de Koden, image confiée à la garde des Oblats depuis 1927.

## **I. Le sanctuaire de Notre-Dame de Koden de 1636 à 1927**

Koden est une petite ville située près de la rivière Bug. Celle-ci sépare actuellement la Pologne de la Biélorussie, dans la région dite de Podlachie. La ville a été fondée en 1511 par Iwan (Jean) Sapieha (1431-1519), voïvode (gouverneur) de Podlachie. Ce même Iwan est le fondateur de la branche des Sapieha de Koden; l'autre branche formait les Sapieha de Siewierz. Au début du XVII<sup>e</sup> siècle, Nicolas II Sapieha<sup>1</sup> emmena à Koden une grande image (160 x 260 cm) de la Vierge avec l'Enfant Jésus. L'image a été placée en 1636 d'abord dans une petite église dédiée à sainte Anne; en 1640, elle fut transférée dans une église en dur. Au cours des siècles, cette église a été plusieurs fois restaurée et son architecture remodelée. C'est le sanctuaire actuel de Notre-Dame de Koden.

Notre-Dame de Koden était vénérée non seulement par les catholiques de rite latin et de rite oriental, mais aussi par les orthodoxes. Ces derniers étaient tellement attachés à leur reine qu'ils passaient en masse au sein de l'Église catholique tout en conservant leur rite oriental. On les appelait «uniates». Les nombreux ex-voto fixés aux parois de l'église témoignaient des grâces reçues ou même des guérisons obtenues.

Au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, Koden revient en héritage à Jean-Frédéric Sapieha (1680-1756). Celui-ci fait tout son possible pour rehausser la splendeur du sanctuaire et de la ville de Koden. En 1773, il obtient de Rome le privilège, très rare, du couronnement de la Vierge de Koden. Elle fut couronnée par Mgr Rupniewski, évêque de Luck, le 15 août 1723. Ce fut le premier couronnement, par privilège de Rome, dans le vaste diocèse de Luck, où se trouvait Koden, et le quatrième dans le royaume de Pologne<sup>2</sup>.

Après le partage de la Pologne entre la Prusse (Allemagne), l'Autriche et la Russie à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, Koden, avec la région de Podlachie, passa à la Russie orthodoxe. Celle-ci ne voyait pas d'un bon oeil le sanctuaire de Koden et essayait par toutes sortes de tracasseries de forcer le retour des uniates à l'orthodoxie. Finalement, le 2 août 1875, malgré la résistance du peuple, l'image vénérée fut enlevée de l'église et, sous escorte, transférée au sanctuaire marial de Czestochowa, également sous domination russe. L'église fut même reprise aux catholiques et mise à la disposition des orthodoxes.

Après la première guerre mondiale (1914-1918), la Pologne redevint un État indépendant, et la

région de Podlachie avec Koden retourna à la mère-patrie. Mgr Henri Przewdziecki, ordinaire du diocèse de Podlachie, fit tout de suite les démarches nécessaires en vue du retour de l'image vénérée à Koden. Comme l'image, conservée dans la chapelle du Sacré-Cœur en l'église de Jasna Gora, avait subi une certaine détérioration au cours de son séjour à Czestochowa, elle fut d'abord transportée à Varsovie, où elle fut complètement restaurée. C'est le professeur Jan Rutkowski, restaurateur de l'image miraculeuse de Czestochowa, qui en fut chargé. Ce dernier, après avoir achevé son travail, a délivré son témoignage sur l'origine de Notre-Dame de Koden; nous en parlerons en détail plus loin.

## II. Le sanctuaire de Notre-Dame de Koden confié aux Oblats en 1927

Pour garder le sanctuaire et pour promouvoir l'ancienne dévotion à Notre-Dame de Koden, Mgr Przewdziecki s'adressa aux Oblats de Marie Immaculée. Ceux-ci prirent possession du sanctuaire le 15 juillet 1927 et se mirent à préparer la rentrée solennelle de la Vierge de Koden de son exil. Le retour, avec la participation des autorités civiles et religieuses, eut lieu le 4 septembre 1927 et fut impressionnant. Ainsi, après 52 ans d'un exil forcé, Notre-Dame de Koden retournait dans son sanctuaire au milieu d'une immense foule qui applaudissait et pleurait de joie.

Pendant la dernière guerre mondiale (1939-1945), le sanctuaire subit quelques dommages, mais les Oblats, bien que surveillés, purent rester sur place. Après la guerre, on commença tout de suite la rénovation du sanctuaire et on procéda à l'agrandissement des bâtiments existants, voire à la construction de nouveaux pour les pères gardiens et pour les nombreux pèlerins. Le 19 mai 1973, 250 ans après le couronnement de la Vierge de Koden, le pape Paul VI accorda au sanctuaire le privilège de Basilique mineure (AAS, 1973, p. 428). Aujourd'hui, Notre-Dame de Koden est le sanctuaire le plus connu dans la région de Podlachie et l'un des plus renommés en Pologne.

## III. Les origines de Notre-Dame de Koden d'après *Beatum Scellus*

On savait bien que l'image de la Vierge de Koden avait été apportée à Koden par Nicolas II Sapieha au début du XVII<sup>e</sup> siècle, mais le public ne savait rien de plus sur ses origines. En 1924 parut *Beatum Scellus* («Heureux crime»), un roman concocté par la jeune romancière polonaise Zofia Kossak-Szczucka. Zofia Kossak, par ce roman au titre choquant, voulait combler cette lacune. Elle fait remonter l'origine de l'image jusqu'au VII<sup>e</sup> siècle, voire même jusqu'à saint Luc évangéliste. Ce roman eut un grand succès en Pologne et fut plusieurs fois réédité. Comme le titre initial pouvait choquer, elle le modifia à partir de l'édition de 1956 et le formula en polonais: *Blogoslawiona Wina* («Heureuse faute»). Évidemment, elle s'est inspirée de la liturgie du Samedi saint: *Heureuse la faute qui nous valut pareil Rédempteur*<sup>3</sup> En voici l'essentiel:

Saint Luc évangéliste, qui habitait la même maison que la Vierge, en a sculpté une statue grandeur naturelle. Après la mort de saint Luc, la statue fut transportée à Constantinople. Beaucoup de gens qui avaient prié devant cette statue furent exaucés, certains même guéris de leurs maladies; elle est désormais vénérée comme miraculeuse. En 581, Grégoire, abbé des bénédictins de Rome, fut envoyé par le pape à Constantinople pour traiter de questions liées à l'arianisme. L'envoyé pontifical y rencontra l'évêque Léandre de Séville, représentant du roi d'Espagne, et tous deux se lièrent d'une profonde amitié.

Grégoire réussit à convaincre le patriarche de ses erreurs et à le réconcilier avec le pape. En signe de reconnaissance pour sa mission, il reçut la statue miraculeuse de la Vierge. Il rentra à Rome avec la statue qui continua à y opérer des miracles. Après la mort du pape Pélage, il fut élu pape et il passera à l'histoire sous le nom de Grégoire le Grand (590-604).

Ce dernier n'oublia pas son ami Léandre, et à la nouvelle de sa grave maladie, il se priva de la vénérée statue et la lui envoya. La Vierge, pensait-il, le guérira de sa maladie. Mais pour ne pas se priver totalement de la Vierge miraculeuse, le pape demanda à saint Augustin, supérieur des bénédictins de Rome, d'en faire faire sur toile une copie fidèle. Cette image commença aussi à opérer des miracles; entre autres, portée en procession durant la peste de 601, elle la fit cesser d'un coup. Rien d'étonnant donc que les papes ne voulaient pas s'en séparer et la conservèrent jalousement dans leur chapelle privée.

En 1631, Nicolas II Sapieha, seigneur de Koden, est affecté d'une maladie mystérieuse qu'aucun médecin ne peut identifier. Le prince décide enfin de faire un pèlerinage à Rome dans l'espoir d'obtenir sa guérison. Admis à la chapelle privée d'Urbain VIII, il fixe ses yeux sur l'image de la Vierge dite

Grégorienne ou de Guadalupe, réplique fidèle de la statue envoyée par le pape Grégoire le Grand en Espagne et qui se trouvait alors à Guadalupe. Il prie ardemment la Vierge et tombe amoureux d'elle, d'autant plus qu'il est libéré de la maladie qui l'opprimait. Il est prêt alors à tout sacrifier pour avoir l'image et l'emporter à Koden. Le pape aurait bien voulu lui en faire faire une copie, mais nullement se priver d'un si précieux trésor. Mais Nicolas II ne voulait rien entendre: c'est l'original qu'il voulait! Pour l'avoir, il contacta le sacristain du pape et lui offrit 500 écus d'or s'il lui procurait cette image. Comme le sacristain craignait d'être découvert et d'être pendu pour ce crime, le seigneur de Koden lui promit de l'emporter avec lui à Koden. Ce n'est que le matin qu'on découvrit la disparition de l'image. Le pape ordonna la poursuite de Sapieha pour lui reprendre l'inestimable trésor. Mais ce dernier, galopant jour et nuit, réussit à quitter sain et sauf les États pontificaux et à atteindre Koden. Le 15 septembre 1631, l'image miraculeuse fut solennellement introduite dans la chapelle des Sapieha. Le pauvre sacristain trahi et abandonné à Rome par Sapieha fut vite arrêté et pendu sur la place publique de Rome. Urbain VIII jeta l'excommunication sur le voleur et exigea la restitution immédiate de l'image. Mais ni les insistances du nonce apostolique en Pologne, ni les menaces du roi Sigismond III (1587-1632) ne réussirent à faire fléchir ce passionné de la Vierge grégorienne. *Tant que je serai vivant, personne ne pourra m'enlever cette image*, déclarait-il fièrement. On arriva finalement à un compromis.

Le successeur de Sigismond III, Ladislas IV (1632-1648), désirait épouser la princesse Élisabeth Wittelsbach, fille de Frédéric, électeur du Palatinat en Allemagne, bien qu'elle fût protestante. L'affaire fut discutée à la diète polonaise; la majorité des députés ne paraissait pas opposée à ce mariage. C'est alors qu'intervient Nicolas II Sapieha; il s'oppose avec une telle conviction à ce mariage d'un roi de Pologne catholique à une princesse protestante que le roi, bien que contrarié, décide de renoncer au mariage proposé. Le pape, informé de la courageuse intervention du prince Sapieha pour la défense de la foi catholique en Pologne, non seulement lui pardonne le vol sacrilège, mais encore lui permet de conserver l'image de la Vierge, dite Grégorienne ou de Guadalupe, à Koden.

La romancière affirme que cette histoire est fondée sur des documents authentiques contemporains; elle serait donc tout à fait vraie. Mais sont-ils vraiment authentiques, ou n'auraient-ils pas plutôt été frauduleusement fabriqués à Koden?

#### **IV. Mes recherches au Vatican et à Koden**

Comme bien d'autres, je fus d'abord fasciné par ce roman troublant; je n'avais aucune raison de douter de sa crédibilité. Un fait me détrompera. Un jour, pendant mon séjour à Rome alors que je travaillais à la Postulation générale des Oblats (1955-1962), je reçois une lettre de Koden. Le p. Józef Maksymiuk, originaire de cette ville, se proposait d'écrire l'histoire de Notre-Dame de Koden, une histoire fondée sur des documents authentiques. À cet effet, il me demande de lui fournir tous les documents des Archives du Vatican relatifs à la Vierge de Koden. En particulier, il me demande de retrouver la bulle papale de Clément VIII, datée du 31 août 1709, par laquelle ce pape aurait accordé au sanctuaire de Koden le privilège prévôtal comportant le droit pour le curé de porter l'infule (mitre). Je la cherchai dans les collections des bulles papales publiées à Rome et à Turin<sup>4</sup>, mais en vain. Je me suis adressé alors au prof. dr. Meysztowicz (1893-1982), spécialiste des *Polonica* aux Archives du Vatican pour lui demander où je pourrais trouver des documents relatifs à Notre-Dame de Koden. Surpris de ma demande, il n'a fait que hausser les épaules. Sur mon insistance, il m'a conseillé de consulter la correspondance du nonce apostolique en Pologne avec ses supérieurs au Vatican, plus précisément sa correspondance des années 1630-1636, période relative au vol de l'image perpétré par le prince Nicolas II Sapieha. J'ai parcouru les dix cahiers de cette correspondance, écrite tantôt en italien, tantôt en latin, souvent très difficile à déchiffrer, mais je n'y ai trouvé aucune mention du vol ni du séjour à Rome de Nicolas II Sapieha. J'y ai trouvé seulement la lettre du nonce apostolique datée du 16 décembre 1634, dans laquelle il est question du mariage du roi Ladislas IV avec la princesse protestante.

J'ai consulté aussi le *Diario di Roma*, journal du Vatican de cette période; mais là non plus, aucune mention du vol de l'image ni de la pendaison du sacristain. J'ai cherché aussi dans le *Bullarium Romanum* la bulle papale du 3 mai 1635, reproduite par Zofia Kossak dans son roman, bulle par laquelle Urbain VIII aurait non seulement levé l'excommunication de Sapieha, mais encore l'aurait autorisé à conserver l'image de Koden *in perpetuum*; je suis cependant resté sur ma faim. Par contre, j'ai trouvé une bulle papale d'Innocent X et une bulle d'Urbain VIII, datée du 1<sup>er</sup> juin 1635, qui condamnent sévèrement la modification des documents pontificaux et la fabrication de bulles papales pour obtenir certains avantages

tant spirituels que temporels<sup>5</sup>

J'ai commencé ainsi à me rendre compte que le *Beatum Scellus* ne serait qu'un récit mythique fondé sur des documents fabriqués à Koden. Pour y voir clair, je me suis rendu à Koden, au sanctuaire de Notre-Dame. Le Père bibliothécaire voulut bien mettre à ma disposition tous les livres et tous les documents relatifs à l'histoire de Notre-Dame de Koden. Je les ai examinés attentivement. Voici les trois plus importants:

a) Jakub Walicki, prêtre de Koden, *Historia Przezacnego Obrazu Kodenskiego* (Histoire de l'honorable image de Koden) ... Thorunii [Torun], apud Johan Lauer MDCCXX [1720]. Le livre raconte, tantôt en polonais tantôt en latin, tantôt en prose tantôt en vers, l'histoire des origines de Notre-Dame de Koden, semblable à celle de Zofia Kossak dans *Beatum Scellus*.

b) Jean-Frédéric Sapieha, *Monumenta Antiquitatum Marianarum in imagine vetustissima, vulgo Gregoriana, a S. Augustino Romano depicta, integerrimae Virginis Deiparae de Guadalupe Codnensis, augusta origine et devoto cultu fidelium gloriosissimae, laureatis martyrum variorumque caelitem exuviis circumdatae, a Joanne Frederico Luca, comite Sapieha, castellano Trocensi, capitaneo Brestianensi, ex Archivis Ecclesiae Praeposituralis Infulatae sub titulo Divae Annae eiusdem loci, tum domus suae authenticis documentis et selectorum auctorum testimoniis excerpta, ac opere bipartito digesta*. Typis Coll. Regij. Varsav. Soc. Jesu, An.D. 1721. C'est un ouvrage écrit en latin, qui amplifie le récit de Walicki en y ajoutant mille détails puisés chez les anciens hagiographes et dans la féconde imagination de l'auteur.

c) Albrycht Stawski, *Monumenta albo Zebranie starozytnych ozdób Przenajswiejszej Bogurodzicy Kodenskiej* (Monuments ou recueil des anciennes gloires de Notre-Dame de Koden). Il s'agit d'une traduction assez libre de l'ouvrage précédent, publiée en 1723. Le traducteur rectifie parfois certaines affirmations de Sapieha et ajoute quelques documents relatifs au couronnement de Notre-Dame de Koden qui eut lieu le 15 août 1723.

Les documents «authentiques» sur lesquels s'est fondée Zofia Kossak pour écrire *Beatum Scellus* se trouvent dans ces trois ouvrages; pour la plupart, nous le redisons, ce sont des faux fabriqués à Koden.

## V. L'expertise de l'image de Notre-Dame de Koden par Rutkowski

Au printemps de 1927, le prof. Jan Rutkowski fut chargé de la restauration complète de Notre-Dame de Koden. Il enleva tous les ornements de l'image pour en faire une expertise approfondie. Le dr Mieczyslaw Skrudlik, dans son étude *Matka Boska Kodenska*, publiée en 1927, en donne le résultat final. Voici la traduction en français de ce texte écrit en polonais:

Notre-Dame de Koden est peinte sur toile, avec des couleurs à base d'huile. Ce fait démontre que l'image de Koden ne peut être datée du VI<sup>e</sup> siècle. En effet, cette technique à l'huile était inconnue au VI<sup>e</sup> siècle. On se servait alors exclusivement de couleurs à base de cire ou *a tempera*, c'est-à-dire d'un mélange dont le liant était composé de miel, de résine et de blanc d'œuf. La technique à l'huile inventée en Italie fit son chemin lentement à partir du XV<sup>e</sup> siècle. Le genre de toile et de couleurs, la technique pour les mettre sur la toile, démontrent sans possibilité de doute, que l'image de Notre-Dame de Koden a été peinte au début du XVII<sup>e</sup> siècle. La technique et la facture de l'image de Koden contredisent donc décidément la légende sur ses liens avec saint Augustin.

En guise de complément, le dr Skrudlik ajoute que cette légende, telle que racontée par Jakub Walicki et Jean-Frédéric Sapieha, est née à Koden.

## VI. La mystification des origines de Notre-Dame de Koden en vue d'obtenir son couronnement

Pourquoi Jean-Frédéric Sapieha a-t-il recouru à la mystification des origines de Notre-Dame de Koden soit par l'abbé Jakub Walicki, soit par son propre ouvrage *Monumenta Antiquitatum Marianarum* et sa traduction en polonais par Stawski?

Jetons un coup d'oeil sur sa vie et sur son désir insatiable de gloire. Jean-Frédéric Sapieha naquit

le 18 octobre 1680. Il fut, de 1703 jusqu'à sa mort le 6 juillet 1751, le 9<sup>e</sup> seigneur de Koden. Après avoir reçu une formation intellectuelle chez les jésuites, il fit de nombreux voyages à l'étranger. Enrichi de cette expérience, il gravira vite les échelons de différentes charges et dignités dans le royaume uni de Pologne et de Lituanie. Il est successivement référendaire du Grand Duché de Lituanie ((1707-1709), châtelain de Minsk (1711-1716), châtelain de Troki en 1717, et enfin en 1735, chancelier du Grand Duché de Lituanie; il est alors au sommet de sa carrière politique. Il est devenu le plus puissant de tous les Sapieha. Malheureusement, dans sa vie privée, il subit plusieurs revers. En 1717, il épousa Constance, fille de la puissante famille des Radziwill, mais tout de suite après le mariage les disputes entre les époux, relatives à la dot, amenèrent la séparation. Constance a même fait la demande de déclaration de nullité du mariage. L'affaire, portée d'abord devant l'évêque de Luck, fut ensuite transmise à Rome. Après trois ans de débats, Rome rejeta en 1730 la demande de déclaration de nullité et exhorta les époux à vivre ensemble. Dans cette longue dispute, Jean-Frédéric était représenté à Rome par l'abbé Cavis Prigius.

Jean-Frédéric profita de ses hautes charges pour faire de Koden le centre commercial et culturel de la région et ainsi rehausser la splendeur de sa famille. Il voulut en faire aussi le centre religieux du très vaste diocèse de Luck. Le meilleur moyen pour y arriver serait d'obtenir du Saint-Siège le couronnement de Notre-Dame de Koden. Jusqu'alors ce privilège n'avait été accordé qu'à trois images de Notre-Dame en Pologne: Notre-Dame de Grâces à Varsovie en 1651, Notre-Dame de Czestochowa en 1717 et Notre-Dame de Troki, près de Wilno, en 1718. Notre-Dame de Koden serait la quatrième Madone couronnée dans tout le vaste royaume uni de Pologne et de Lituanie. Quel honneur!

Mais il se rendait compte que ce privilège n'était accordé qu'aux images très anciennes et très vénérées de la Vierge. Malheureusement, celle de Koden était fort récente, ne datant que du début du XVII<sup>e</sup> siècle. Il fait donc créer une histoire sur ses origines, une histoire qui remonterait, si possible, aux premiers siècles du christianisme... Il avait les mains libres, car personne de ceux qui avaient vu arriver l'image de Notre-Dame de Koden entre 1631 et 1636 n'était encore de ce monde.

En 1720, fut publié un livre, partie en latin partie en polonais, sur les origines de Notre-Dame de Koden. La traduction en français du titre en polonais peut se rendre comme suit: *Histoire de la vénérable image de Koden de la Très Sainte Vierge Marie, très vénérée par le pape Grégoire le Grand, donnée par le pape Urbain VIII en 1635* (sic) à S.E. Nicolas Sapieha, comte S.P.R. à Koden, châtelain de Wilno et alors grand vexillaire du Grand Duché de Lituanie, en l'église infulée de Sainte-Anne, au diocèse de Luck... selon les documents authentiques d'après des auteurs sérieux... Thorunii (Torun), apud Johan Laurer MDCCXX [1720]. L'auteur, l'abbé Jan Walicki, héraldiste à Koden, y raconte l'histoire des origines de Notre-Dame de Koden, histoire semblable à celle de Zofia Kossak. Cette dernière cite plusieurs hagiographes; parmi ceux-ci, un certain écrivain Szentivani, qui ne se trouve pas dans les œuvres postérieures, preuve qu'elle s'en sert pour composer son roman.

On peut supposer que cette œuvre avait été composée à la demande de Jean-Frédéric Sapieha. L'a-t-il écrite lui-même sous le pseudonyme de Walicki, comme l'affirment les historiens Miroslaw et Zofia Zielinska<sup>6</sup>? Je ne le pense pas. En effet, entre l'*Histoire* de Walicki et les *Monumenta* de Jean-Frédéric, il y a tant de différences qu'il est difficile d'admettre qu'ils soient écrits par le même auteur. Par exemple, le style de Walicki est plus sobre, les inscriptions citées paraissent originales, tandis que le style de Sapieha est recherché et pompeux, les inscriptions y sont reformulées pour rehausser la splendeur de la maison des Sapieha. L'*Histoire* de Walicki ne paraissait pas à Jean-Frédéric présentable à Rome, car non seulement elle était écrite en partie en polonais, mais encore elle ne mettait pas suffisamment en relief l'ancienneté glorieuse de cette image et de ses nombreux miracles au cours des siècles.

C'est pourquoi Jean-Frédéric décida d'écrire lui-même une histoire de Notre-Dame de Koden qui puisse faire une bonne impression à Rome et faciliter les démarches pour le privilège du couronnement. C'est ainsi qu'en 1721 fut publié l'ouvrage *Monumenta Antiquitatum Marianarum*... L'œuvre est dédiée au pape Innocent XIII (8 mai 1721-7 mars 1724). Divisée en deux parties, elle raconte les origines de Notre-Dame de Koden à partir de la statue sculptée par saint Luc évangéliste, sa réplique sur la toile par Augustin au VI<sup>e</sup> siècle, son vol sacrilège par Nicolas Sapieha et, finalement, son arrivée à Koden. Jean-Frédéric y reproduit beaucoup de documents, entre autres des bulles papales; presque tous ces documents et bulles sont des faux fabriqués à Koden. Au chapitre XV, p. 146, il cite un dicton qui permet de justifier ces falsifications: *Audendum est aliquid Gyaris aut carcere dignum si vis esse aliquid* («Il faut oser quelque chose, même passible de l'exil ou de la prison, si tu veux être quelque chose.»)<sup>7</sup>. Cet



ouvrage fut traduit en polonais par Albrycht Stawski et parut vers la fin de 1723. C'est une traduction, parfois assez libre, et qui reproduit le bref par lequel le pape Innocent XIII remercie Jean-Frédéric pour l'envoi des *Monumenta*. Il ajoute que le pape remit la supplique pour le couronnement de Notre-Dame de Koden au Chapitre de la basilique vaticane pour avoir leur opinion, mais c'est lui-même qui prendra la décision. Toute cette histoire ne s'accorde pas avec les documents découverts tout récemment au Vatican.

## VII. Le couronnement de Notre-Dame de Koden d'après les documents du Vatican

Aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, le couronnement des images et des statues de Vierges très anciennes et très vénérées par les peuples relevait de la compétence du Chapitre de la basilique vaticane. Le 27 août 1631 eut lieu le premier couronnement, celui de la Madone *delle Febbre* («des Fièvres») vénérée en la basilique vaticane. La couronne d'or fut offerte par le comte Alessandro Sforza Pallavicino. Ce dernier, en mourant en 1636, laissa dans son testament une fondation pour la confection des couronnes d'or, mais soumise à des règlements très stricts. On ne pouvait, par exemple, permettre qu'un seul couronnement par an, les couronnes devaient être d'or mais très simples, sans pierres précieuses. Vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, les papes aussi commencèrent à accorder le privilège du couronnement.

Le premier document relatif au couronnement de Notre-Dame de Koden traite des affaires du diocèse de Luck. On y trouve une mention d'une lettre écrite par le Chapitre de la basilique vaticane à Stéphane Rupniewski, évêque de Luck, pour le couronnement de l'image de la Vierge (cf. *Polonica*, t. 2, sect. 2, p. 7). Le deuxième document se trouve dans le recueil des décrets du Chapitre relatifs au couronnement des images; il est rédigé en latin. Le troisième document est une synthèse des deux premiers avec une introduction en italien<sup>8</sup>.

Comme le deuxième document est de loin le plus important, nous en donnons un résumé substantiel. Jean-Frédéric Sapieha, comte et châtelain, s'est donc adressé au Chapitre pour obtenir le privilège du couronnement de la très ancienne image de la Vierge avec l'Enfant-Jésus, dite de Gadda Luppe (sic), comme cela est exposé dans *Monumenta Antiquitatum Marianarum* dédiés au pape Innocent XIII. Le comte Jean-Frédéric avait fait faire, à ses frais, deux couronnes d'or somptueuses, serties de pierres précieuses, et demandait que le Chapitre y fasse graver ses armoiries et insignes. Comme ces couronnes ne se trouvaient pas conformes aux prescriptions de la fondation Sforza, le Chapitre ne pouvait accéder à la demande. Cependant, sur l'insistance de Sapieha pour que le couronnement se fasse au nom du Chapitre et qu'on atteste publiquement que ces couronnes avaient été faites et envoyées par le Chapitre, celui-ci, finalement, y consentit et chargea le secrétaire de rédiger une lettre en bonne et due forme à l'évêque de Luck, par laquelle il l'autorisait à procéder au couronnement en qualité de *subdelegatus* du Chapitre. Le Chapitre approuva la teneur de la lettre et le secrétaire, après l'avoir enregistrée dans le Journal des lettres capitulaires, la remettait enfin en mains propres à l'agent de Jean-Frédéric Sapieha à Rome.

Mais le Chapitre ajouta une restriction: ce couronnement ne doit pas être inscrit au catalogue officiel des couronnements parce que les couronnes ne sont pas conformes aux prescriptions de la fondation Sforza. De ce fait, le Chapitre déclare qu'il n'y consent que pour la pure et simple prestation de son nom: *tantum nudum et simplex nomen praestitit*. Le document se termine par la signature et la date: *M. Crescentius Can. Rev. Die Lunae 19 aprilis 1723*. À la marge droite on note: *Coronatio Beatissimae Virginis de Guadalupe in Polonia. De hac coronatione praestat Capitulum simplex et nudum nomen*. Et à la marge gauche: *Ista coronatio non sit adscribenda in catalago aliarum*, etc. L'analyse de ce document montre qu'il est une sorte de compromis entre les chanoines soucieux d'observer les prescriptions de la fondation Sforza et ceux qui voulaient faire une exception en faveur de Sapieha. On peut supposer que l'agent de Sapieha à Rome disposait d'une forte somme d'argent *ad captandam benevolentiam* de certains chanoines et de les rallier à la cause de Sapieha<sup>9</sup>. Mais il ne put réussir à les persuader tous!

Mgr Stefan Rupniewski, évêque de Luck de 1721 à 1731, procéda au couronnement de Notre-Dame de Koden le 15 août 1723, en la fête de l'Assomption, à la grande satisfaction de Jean-Frédéric Sapieha, au milieu d'une foule immense de fidèles et d'autorités tant civiles que religieuses.

## VIII. Le collier de la Toison d'or sur l'image de Notre-Dame de Koden

Sur l'image de Notre-Dame de Koden est peint un collier de la Toison d'or, la plus haute

distinction en Europe du XV<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle. Il paraît que l'image et le collier ont été faits en même temps. Ce fait peut nous renseigner sur la date de la peinture.

### **1. Histoire de l'Ordre de la Toison d'or**

L'Ordre de la Toison d'Or a été institué par Philippe III le Bon, duc de Bourgogne (1396-1467) à Bruges (Belgique) le jour de son mariage avec Isabelle du Portugal, le 10 janvier 1430<sup>10</sup>. En ce temps-là, le duc de Bourgogne étant aussi seigneur de Belgique, des Pays-Bas et d'une partie de la France nord-orientale, se considérait comme le plus puissant souverain en Europe. Par la fondation de cet Ordre, il se proposait de réunir la haute noblesse et de créer une armée capable de libérer la Terre sainte de l'occupation musulmane. Le but principal de cet Ordre était la gloire de Dieu par la défense de la religion catholique. Le fondateur s'est inspiré de la mythologie grecque à propos des Argonautes. Voici ce mythe. Deux enfants du roi Athamar, que leur marâtre voulait tuer, réussirent à fuir sur un bélier ailé à la toison d'or, et à se réfugier en Colchide. Arrivés sains et saufs, ils tuèrent le bélier, avec son accord, pour le sacrifier à Zeus. Mais avant, ils en avaient enlevé la toison d'or et la laissèrent à la garde du dragon. Quand Jason, proche parent des enfants, apprit la nouvelle, il décida de récupérer cette toison d'or. Il partit donc avec quelques compagnons, dits Argonautes, réussit à tuer le dragon et à s'emparer de la précieuse toison. Celle-ci lui porta beaucoup de bonheur, tant dans sa vie privée que publique. Il deviendra même le roi de Corinthe. Philippe III, en choisissant la toison d'or comme signe distinctif de son Ordre, désirait que ses chevaliers imitent le courage des Argonautes légendaires.

L'Ordre n'admettait pas de femmes et n'avait pas de grades. Le signe distinctif était le collier d'or, composé de pierres précieuses, auquel était suspendu un bélier à la toison d'or. Au début, les colliers étaient identiques; plus tard ils seront de plus en plus différenciés, mais la toison d'or demeurera toujours l'élément essentiel.

Le 22 novembre 1431 se tint le premier Chapitre de l'Ordre. Y furent approuvés les statuts et nommés les premiers vingt-quatre chevaliers de la Toison d'or. Plus tard, ce chiffre sera progressivement augmenté pour être fixé définitivement à 61 au début du XVII<sup>e</sup> siècle. Au début, la nomination se faisait au Chapitre, puis par le Grand-Maître de l'Ordre. Le siège social de l'Ordre était à Bruxelles; en 1794, il sera transféré à Vienne.

Par le mariage de Marie de Bourgogne, unique fille de Charles de Bourgogne, décédé en 1472, avec Maximilien I d'Autriche, la direction de l'Ordre passa aux Habsbourg. En 1496, leur fils Philippe le Beau (1478-1506), épousa Jeanne, reine de Castille, et deviendra ainsi roi d'Espagne, tout en étant Grand-Maître de l'Ordre de la Toison d'or. En 1577, Grégoire XIII décréta que seuls les rois d'Espagne pouvaient être nommés Grands-Maîtres avec le droit de nomination de nouveaux chevaliers.

Comme en novembre 1700 Charles II décédait sans laisser de postérité, les Bourbons de France et les Habsbourg d'Autriche commencèrent à se disputer le trône d'Espagne. Finalement, Louis XIV réussit à y placer son neveu Philippe de Bourbon et Charles III Habsbourg fut forcé de quitter l'Espagne. En 1717, il sera élu empereur d'Allemagne. Comme tous les deux prétendaient être de légitimes Grands-Maîtres de l'Ordre, une scission se produisit de telle sorte que l'on eut une branche espagnole et une branche autrichienne. L'Ordre commença alors à perdre de son ancienne splendeur et devint de plus en plus une décoration honorifique. Sur cette liste, du début jusqu'à la scission en 1700, ne figurent que sept chevaliers de Pologne, six rois polonais et le prince royal Jakub Sobieski<sup>11</sup>; aucun membre de la famille des Sapieha.

### **2. L'origine du collier de la Toison d'or sur l'image de Notre-Dame de Koden**

Jean-Frédéric Sapieha affirme dans son ouvrage (Pars II, cap. XIV, p. 139) que Nicolas I Sapieha, lors de son séjour à Vienne, comme envoyé spécial du roi de Pologne auprès de l'empereur Maximilien, *creatus est ab eodem equus aurei velleris et comes Sacri Romani Imperii in Koden cum universis successoribus*. K. Niesiecki et Jakub Walicki, s'appuyant sur l'affirmation de Krzysztof Warszawicki (1543-1603), précisent que Sapieha avait reçu de Maximilien II, empereur, le 4 mai 1572, non seulement le collier de la Toison d'or, mais encore avait été nommé comte de Koden. Mais ces assertions ne sont pas confirmées par des documents contemporains; elles ne correspondent donc pas à la vérité historique<sup>12</sup>.

Il est donc probable que les Sapieha, selon une pratique alors en usage, aient fabriqué eux-mêmes la légende de la réception du collier de la Toison d'or. Quand? On n'en sait rien; mais une chose est sûre, elle existait déjà au temps de Nicolas II. Ladislas IV a offert à Notre-Dame de Czestochowa son collier de la Toison d'or<sup>13</sup>. Nicolas II a voulu exprimer encore plus sa dévotion à la Vierge en faisant peindre sur l'image dont il avait passé commande ce qu'il avait de plus cher: le collier de la Toison d'or. On peut donc en déduire que l'image de Notre-Dame de Koden est postérieure à 1430, date de la fondation de l'Ordre de la Toison d'or.

Sur l'image que Jean-Frédéric Sapieha avait fait graver à Dresde, en 1707, on voit bien ce collier de la Toison d'or. Comme la deuxième image qui porte la Toison d'or ne date que de 1740<sup>14</sup>, on peut affirmer que Notre-Dame de Koden est la plus ancienne image de la Vierge qui porte le collier de l'Ordre de la Toison d'or.

## **IX. Notre-Dame de Guadalupe. Sa relation avec Notre-Dame de Koden**

Jean-Frédéric Sapieha, dans son ouvrage *Monumenta*, insiste pour dire que l'image de Notre-Dame de Koden est une copie fidèle de celle de Guadalupe. Zofia Kossak dans son *Beatum Scellus* ne fait que suivre fidèlement son prédécesseur.

### **1. La légende et l'histoire de Notre-Dame de Guadalupe**

Les légendes de Notre-Dame de Guadalupe et de Notre-Dame de Koden sont semblables jusqu'au VI<sup>ème</sup> siècle. Saint Luc évangéliste aurait sculpté une statue de la Vierge du vivant même de Marie. Cette statue fut ensuite conservée à Constantinople pour être ensuite emportée à Rome. Puis le pape Grégoire le Grand l'offrit à saint Léandre, évêque de Séville, avec lequel il s'était lié d'amitié lors de leur séjour commun à Constantinople. Emportée de Séville par des prêtres fuyant, au VIII<sup>ème</sup> siècle, l'invasion des musulmans, elle fut enterrée dans une grotte près de la rivière Guadalupe. Après la reconquête de la région par les chrétiens au XIII<sup>ème</sup> siècle, un vacher l'a miraculeusement découverte, à la suite de la résurrection d'une de ses vaches égarée et retrouvée morte.

Cette statue de la Vierge retrouvée fut portée en triomphe, et, dans un lieu dit Guadalupe, fut construite une chapelle pour y vénérer la statue miraculeuse. Ici se termine la légende qui, selon les auteurs déjà mentionnés, est tout à fait improbable.

L'histoire commence par un testament de l'année 1327, conservé aux archives du sanctuaire, par lequel certains biens sont légués «à l'église de Guadalupe». En 1340, le roi Alphonse, qui s'était recommandé à la Vierge de Guadalupe lors de la bataille décisive contre les musulmans (24 octobre 1340), en signe de gratitude fit construire une vaste église et la dota richement. Comme Notre-Dame de Guadalupe faisait des miracles, l'affluence des pèlerins était plus nombreuse d'année en année, et autour du sanctuaire commençait à se former un village au cœur des montagnes environnantes. En 1496, Christophe Colomb visita le monastère et deux de ses serviteurs indiens qu'il avait ramenés de son second voyage y furent baptisés. En 1389, le clergé diocésain avait été remplacé par les religieux hiéronymites; ces derniers desservirent le sanctuaire jusqu'en 1835, année de leur expulsion par les libéraux.

Au début du XVII<sup>ème</sup> siècle, la gloire du sanctuaire de Notre-Dame de Guadalupe atteignit son apogée; il devint le plus célèbre sanctuaire d'Espagne. Il comptait alors environ 150 moines, et autour du monastère les ateliers de différents métiers, une école et un hôpital. Au XVIII<sup>ème</sup> siècle commence le déclin, au profit de Notre-Dame del Pilar à Saragosse. En 1908, les religieux purent retourner au sanctuaire, mais comme les hiéronymites avaient cessé d'exister, ils furent remplacés par les franciscains. Ceux-ci s'efforcèrent de rétablir l'ancienne splendeur de ce sanctuaire, mais ils n'y réussirent qu'en partie.

Le 27 décembre 1971, la statue de la Vierge fut soumise à une expertise scientifique. Les experts ont pu constater que la statue de la Vierge mesure 59 cm de hauteur et pèse 3,975 kg; celle de l'Enfant mesure 23 cm et pèse 205 gr. Tout est sculpté dans le bois de cèdre, en style roman de la fin du XII<sup>ème</sup> siècle. Conformément au style roman, la tête et les mains de la Vierge ainsi que celles de l'Enfant sont disproportionnellement grandes, et ceci afin de mettre en relief leurs rôles. Le visage de la Vierge, de couleur brune, rappelle celui d'une femme forte, tandis que celui de l'Enfant-Jésus a plutôt l'air d'un jeune homme. À partir du XIV<sup>ème</sup> siècle, la Vierge portait sur la tête une couronne et tenait un sceptre royal dans

sa main. Comme la main droite, originale, était incapable de tenir le sceptre, elle fut remplacée par une main d'argent. Pareillement, on a remplacé la main droite de l'Enfant-Jésus pour qu'elle puisse faire le geste de bénir.

Au fur et à mesure que la dévotion à Notre-Dame de Guadalupe se répandait en Espagne et également en Europe, on se mit à construire des églises et des chapelles sous cette invocation. Mais parfois, les images ou statues qu'on y plaçait ne ressemblaient guère à l'original et n'avaient de commun avec la Vierge de Guadalupe que le nom<sup>15</sup>.

## 2. Quels sont les liens entre Notre-Dame de Guadalupe et Notre-Dame de Koden?

Jean-Frédéric Sapieha, dans son ouvrage *Monumenta Antiquitatum Marianarum*, affirme que l'image de Notre-Dame de Koden aurait été peinte à Rome au VI<sup>e</sup> siècle par saint Augustin d'après la statue de la Vierge qui, ensuite, aurait été apportée en Espagne pour finir à Guadalupe. L'image de la Vierge, devenue miraculeuse, était vénérée dans la chapelle privée des papes. En 1631, cette image aurait été volée par Nicolas II Sapieha, lors de son séjour à Rome et emportée à Koden.

Dans l'ouvrage *Dom Sapiezynski* (La maison des Sapieha), cité plus haut, Eustachy Sapieha écrit que cette légende est une des plus connues, mais aussi une des plus scandaleuses (*Légende autour de l'image de Notre-Dame de Guadalupe*, p. 48-50). L'auteur pense que l'image de Notre-Dame de Koden aurait été achetée en Espagne lors du voyage de Nicolas II Sapieha dans ce pays en 1612. Il s'appuie sur le discours de l'abbé Krasuski prononcé aux funérailles d'Anne Wojnianska, épouse de Nicolas II Sapieha, le 20 mars 1642, où il dit, en se référant à Sapieha: *Tu as associé la chapelle de Notre-Dame de Guadalupe en emmenant de l'Espagne une image presque vivante et miraculeuse*. Et il ajoute que, probablement, l'image aurait été achetée dans une des nombreuses boutiques d'objets de piété. C'est pourquoi la valeur artistique de l'image est insignifiante (en polonais: *niska*).

Que répondre? Il est vrai que Nicolas II faisait en 1612 un voyage en Espagne, mais dans sa correspondance avec Lew Sapieha, son protecteur, on ne trouve aucune mention de l'achat d'une très grande image (160 x 260 cm). Mirosław Nagielski, dans un article sur Nicolas II Sapieha (pp. 225-233), avoue que les origines de l'image de Notre-Dame de Koden ne sont pas connues. Je suis du même avis et pense que les paroles de l'abbé Krasuski, citées plus haut, doivent être interprétées dans le sens que l'image de Notre-Dame de Koden, appelée de Guadalupe, est, comme tant d'autres, de par ce fait associée à Notre-Dame de Guadalupe en Espagne.

En comparant la grande et majestueuse image de Notre-Dame de Koden avec la petite statue de la Vierge de Guadalupe, sculptée au XIII<sup>e</sup> siècle dans un style roman, on n'y voit aucune ressemblance. Elles n'ont en commun, comme tant d'autres images, que le nom.

## X. Notre-Dame de la Guadeloupe au Mexique et Notre-Dame de Koden

Lorsqu'on parle aujourd'hui de Guadeloupe, on pense tout de suite à Notre-Dame de la Guadeloupe au Mexique, universellement connue; celle d'Espagne, par contre, est presque oubliée. Jean-Frédéric Sapieha, dans ses *Monumenta* en parle aussi; il nous faut donc voir quels sont les liens entre Notre-Dame du Mexique et celle de Koden. Tout d'abord un bref rappel historique de Notre-Dame de la Guadeloupe au Mexique.

Le 9 décembre 1531, un samedi, un Indien de 55 ans, Juan Diego (béatifié par Jean-Paul II le 6 mai 1990 lors d'un voyage au Mexique) se trouvant sur une colline, près de la ville de México, une dame lui apparaît et lui demande d'aller trouver l'évêque du lieu. L'Indien se rend chez l'évêque et, devant lui, ouvre son manteau dans lequel il avait cueilli des roses sur ordre de la Vierge. On s'aperçoit alors que sur le manteau commence à se dessiner l'image de la Madone. La colline fut appelée Guadeloupe par les Espagnols et un sanctuaire y fut construit pour la vénération de l'image de la Vierge, désormais appelée de Guadeloupe.

La Madone a les traits d'une jeune femme indienne, elle a les mains jointes pour la prière et ne porte pas l'Enfant-Jésus. L'image mesure 140 cm de largeur et 170 cm de hauteur. La Vierge au teint bronzé est appelée «Morenita» par les Mexicains. En 1945, Pie XII avait déclaré cette Madone «Reine du Mexique et Impératrice des deux Amériques». Par ce récit, nous voyons clairement que Notre-Dame de la Guadeloupe au Mexique et Notre-Dame de Koden n'ont en commun que le nom, comme bien d'autres

images dans le monde.

## **XI. Inscription énigmatique: SANCTA MARIA MIRACVLOSA DE GVADA LVPPE**

Au bas de l'image de Notre-Dame de Koden, on peut voir écrites en lettres majuscules ces mots: SANCTA MARIA MIRACVLOSA DE GVADA LVPPE. Comme pour donner l'impression que cette inscription est très ancienne, on a employé la lettre V au lieu de U, comme dans les anciennes inscriptions romaines. Mais cette inscription ne peut être très ancienne, car sur la gravure de Notre-Dame de Koden, faite par Jean-Frédéric Sapieha à Dresde en 1707, on lit: *Sancta Maria Codnensis*. Ce dernier aurait donc remplacé la version primitive par la nouvelle, pour la rendre conforme à l'histoire mystifiée de Notre-Dame de Koden dans ses *Monumenta Antiquitatum Marianarum*. Mais pourquoi a-t-il fait écrire GVADA LVPPE au lieu de Guadalupe? J'ai consulté les dictionnaires et les ouvrages de l'époque et j'ai constaté que partout cette localité figure comme Guadalupe<sup>16</sup>. Comme au temps de Jean-Frédéric Sapieha, l'usage des cryptogrammes était courant, je me suis mis à penser que les mots Gvada et Lvppe pouvaient avoir un autre sens caché. Essayons de déchiffrer ce cryptogramme: «guada» vient de l'arabe et signifie «rivière». On compte en effet en Espagne beaucoup de rivières appelées par les Arabes «guada». Ainsi, nous avons Guadalajara, Guadalem, Guadalimar, Guadalupego, etc. Après la libération de l'Espagne, ce mot est tombé en oubli... On commença à appeler la rivière «río». Mais parfois on ajoutait tout simplement río à l'ancienne appellation, par exemple, río de Guadalajara. Le mot «lupe» vient du latin *lupus* (loup). En effet, bien avant les Arabes, les Romains avaient occupé l'Espagne et lui avaient imposé le latin. La rivière Guadalupe est donc appelée ainsi, car les loups, en ces temps reculés, hantaient ses rives<sup>17</sup>, et le village sur cette rivière prit aussi le nom de Guadalupe.

La ville de Koden est située près de la rivière Bug. Autour de la ville se trouvaient des forêts où vivaient des bandes de loups. D'où les mots «guada» (rivière), et le mot «luppe» (loups). Mais pourquoi a-t-il écrit deux «p»? Parce qu'il voulait aussi indiquer la région: Podlachie, (en polonais Podlasie). Il s'agit d'une région aux confins de la Pologne et de l'actuelle Biélorussie, traversée par la rivière Bug. Comme les Polonais étaient appelés par leurs voisins «Lachy», cette région prit le nom de Podlachie, soit aux confins de la Pologne. Déchiffrée, cette inscription aurait donc la signification suivante: *Sancta Maria Miraculosa sur la rivière Bug à Podlachie*, c'est-à-dire de Koden. Par ce procédé, Jean-Frédéric Sapieha aurait pu accorder l'ancienne inscription *Codnensis* avec la nouvelle, qui, pour le grand public, indiquerait que l'image est bien une copie de la statue de Guadalupe.

## **XII. Hypothèses sur l'origine de Notre-Dame de Koden**

Écartée la légende mystifiée du vol de l'image de la chapelle du pape Urbain VIII en 1631 ainsi que l'hypothèse d'un achat en Espagne en 1612, il faut examiner d'autres hypothèses sur l'origine de Notre-Dame de Koden.

### **1. La piste romaine**

Nicolas II Sapieha (1581-1644), après avoir visité l'Espagne, se rendit en Italie. Le 24 août 1612, il écrivait de Rome à Lew Sapieha, son mentor, qu'il avait besoin d'argent pour rentrer en Pologne<sup>18</sup>. On supposait donc que Nicolas II aurait acheté, à cette occasion, une grande image de la Vierge pour l'emmenager à Koden. De fait, plusieurs images de la Vierge avaient été emmenées de Rome en Pologne, surtout sous le pontificat de Clément VIII (1592-1605).

### **2. L'image commandée dans un atelier en Pologne**

À la fin du XVI<sup>e</sup> siècle commence la renaissance religieuse en Pologne, surtout grâce aux dominicains et aux jésuites. Partout on construit des églises, des collèges et des couvents. Les Sapieha de Koden ne pouvaient que suivre ce mouvement. Nicolas Ier (1529-1599) commença à Koden la construction d'une église en bois; elle fut terminée par son fils Nicolas II (1581-1644). Mais une telle église n'était pas digne d'une ville en pleine expansion. C'est pourquoi il commença, en 1629, la construction d'une église en dur. Mais pour une grande église il fallait une imposante image de la Vierge Marie.

Nicolas II devait donc s'adresser à un atelier de peintres, y exposer ses desiderata, comme, par exemple, la mise du collier de la Toison d'or directement sur l'image, et s'accorder sur le prix. À cette époque, il y avait des corporations de peintres dans les grandes villes de Pologne, par exemple à Lwow<sup>19</sup>.

### **3. L'image de Notre-Dame de Koden, un cryptoportrait?**

À supposer que l'image de Koden soit sortie d'un atelier, on peut se poser la question: Qui aurait servi de modèle? Serait-ce le cryptoportrait d'une dame de la haute société? Au XVII<sup>e</sup> siècle, une telle pratique était assez courante. Le roi Sigismond III, dont le passe-temps était la peinture, offrit, en 1617, au sanctuaire de Notre-Dame de Czestochowa, une image bien encadrée et richement ornée de pierres précieuses. C'était son épouse, Constance de Habsbourg (1588-1631), qui avait posé comme modèle<sup>20</sup>. Lorenzo Lippi fut chargé de peindre l'image de sainte Cristine, avec les traits de l'archiduchesse Claudine Medici (1604-1648), pour faire plaisir à Cristine, mère de Claudine<sup>21</sup>.

Il n'est donc pas exclu que l'auteur de Notre-Dame de Koden ait eu comme modèle une grande dame, voire une princesse ou une reine. Certains, par exemple, voient dans l'image de Koden des traits du visage de Jeanne, dite la Folle, reine d'Espagne<sup>22</sup>. Certes, il y a une certaine ressemblance, comme d'ailleurs avec beaucoup d'autres dames célèbres, mais on note aussi des dissemblances. Faute de documents, il n'y a rien à dire de plus sur ce sujet.

## **Conclusions**

De cette étude critique sur les origines de Notre-Dame de Koden se dégagent certains faits, bien prouvés; d'autres qui sont fort probables ou au moins fondés sur certains indices; et finalement certaines légendes qui ne sont que des histoires inventées sinon des mensonges historiques.

### **1. L'image de Notre-Dame de Koden a été peinte au début du XVII<sup>e</sup> siècle**

Il est hors de doute que l'image de Notre-Dame de Koden fut peinte au début du XVII<sup>e</sup> siècle, probablement entre 1629 et 1631. Il faut donc rejeter la légende selon laquelle elle serait la copie fidèle de la statue de Notre-Dame, dite plus tard de Guadalupe, et faite sur l'ordre du pape Grégoire le Grand à la fin du VI<sup>e</sup> siècle. Pareillement, le récit du vol de cette image de la chapelle privée du pape Urbain VIII perpétré par Nicolas II Sapieha en 1631 n'est qu'un mensonge historique. Jean-Frédéric Sapieha, en concoctant cette légende, a voulu donner à la Vierge de Koden l'auréole de l'antiquité pour obtenir plus facilement de Rome le privilège du couronnement et ainsi rehausser la splendeur de la maison des Sapieha, seigneurs de Koden.

### **2. Notre-Dame de Koden et Notre-Dame de Guadalupe n'ont en commun que le nom**

L'image de Notre-Dame de Koden et la statue de la Vierge à Guadalupe, en Espagne, ne se ressemblent pas; elles n'ont en commun que le nom. Il faut évidemment dire la même chose à propos de Notre-Dame de la Guadeloupe au Mexique. Les mots GVADA LVPPE inscrits plus tard sur l'image de Notre-Dame de Koden par Jean-Frédéric Sapieha ne seraient qu'un cryptogramme. Pour le grand public, il indiquerait l'origine de l'image, mais déchiffré, il signifierait tout simplement une ville où se trouve la rivière Bug habitée par les loups, en Podlachie, c'est-à-dire Koden, Guadalupe de Pologne.

### **3. Le collier de la Toison d'or aurait été peint en même temps que l'image**

Il est fort probable, pour ne pas dire certain, que le collier de la Toison d'or a été peint en même temps que l'image. Notre-Dame de Koden est donc postérieure à 1430, date de la fondation de l'Ordre de la Toison d'or. Aucun Sapieha n'en avait été décoré; l'un d'eux s'appropriera cet honneur par la fabrication d'un faux document *ad hoc*. Il est probable que c'est Nicolas II qui l'a fait placer sur l'image.

### **4. L'image de Notre-Dame de Koden a-t-elle été peinte dans un atelier en Pologne?**

Il est probable que Nicolas II ait fait peindre l'image de Notre-Dame de Koden dans un atelier en Pologne; vraisemblablement chez la corporation des peintres à Lwow. Il n'est pas possible de dire quelle dame aurait posé pour cette image.

\* \* \*

Faut-il continuer les recherches sur l'origine de Notre-Dame de Koden? Certains disent non. Moi,

je pense qu'il faut continuer les recherches. Tout d'abord il faudrait effectuer une nouvelle expertise selon les techniques modernes. Il est aussi nécessaire de consulter certaines archives des Sapieha qui auraient été transférées à Saint-Petersbourg<sup>23</sup>

Quand, en 1994, j'ai publié dans *Niepokalana*, mensuel de la Vice-province oblate polonaise de France-Benelux, un article sur les origines de Notre-Dame de Koden dans lequel je dénonçais le roman de Zofia Kossak *Beatum Scellus*, comme un mensonge historique, certains Oblats de Pologne se sont indignés et m'ont taxé d'iconoclaste et d'imbécile (sic). La distribution du numéro de la revue où figurait cet article avait même été interdite en Pologne... Mais, peu à peu, la vérité faisait son chemin. En 1996, parut dans la revue *Duszpasterz Polski Zagranica*, éditée à Rome, mon étude critique sur ce sujet. En général, elle fut bien accueillie, même en Pologne. En 2001, la revue du scolasticat oblat polonais d'Obra, *Mozaika Obrzanska*, se vit obligée de publier mon article sur ce sujet. Aujourd'hui, même à Koden, on a commencé à faire la distinction entre la légende et l'histoire, entre le mensonge et la vérité. Cette dernière ne peut qu'intensifier notre dévotion à Notre-Dame de Koden, patronne de Podlachie et une des plus célèbres madones de Pologne.

Liège, 2003

#### Notes :

<sup>1</sup> Nicolas II de la branche des Sapieha (1581-1644) exerçait de hautes fonctions dans le royaume uni de Pologne et de Lituanie. En 1627, il fut nommé vexillaire (porte-étendard) du Grand Duché de Lituanie; en 1638, voivode (gouverneur) de Minsk et en 1642, châtelain de Wilno (Vilnius).

<sup>2</sup> Le 24 mars 1651 fut couronnée l'image de Notre-Dame de Grâces, vénérée en l'église des jésuites à Varsovie; le 8 septembre 1717, celle de Notre-Dame de Czestochowa et le 4 septembre 1718, Notre-Dame de Troki, ville près de Wilno.

<sup>3</sup> Zofia, de la famille des renommés peintres Kossak, naquit le 8 août 1890. En 1906, elle est enseignante dans une petite école polonaise. En 1915, elle épouse Stefan Szczucki. Après la mort de Stephan, en 1921, elle se maria avec Zygmunt Szatkowski qui sera son collaborateur dans la composition de plusieurs romans. *Beatus Scellus*, publié pour la première fois en 1924, eut un grand succès en Pologne. Il fut réédité en 1928, 1935, 1937, 1938, 1945, 1947 et en 1953. Les éditions suivantes de 1956, 1958 et 1965 portent le titre modifié que nous avons signalé. Même après la mort de l'auteur, survenue le 9 avril 1968, ce roman connut plusieurs éditions. Zofia Kossak est une romancière «historique», mais aucun de ses romans ne put égaler la popularité de *Blogoslawiona Wina*.

<sup>4</sup> *Magnum Bullarium Romanum a beato Leone Magno usque ad [...] Benedictum XIV. Opus absolutissimum iuxta exemplar Romae-Luxemburgi 1742. Bullarum, Diplomatum et Privilegiorum Sanctorum Romanorum Pontificum Taurinensis editio, Augustae Taurinorum [Turin] 1871.*

<sup>5</sup> Urbain VIII: ... *non erubuerunt, nec erubescunt in suis scriptis... ponere affertos tenores pretensarum Litterarum Apostolicarum... et illos, vel falsos, vel valde diminutos, ac truncatos inferere, omittendo restrictiones... fingendo concessionis quae factae non fuerunt... in praejudicium Ecclesiarum et Sedis Apostolicae.*

<sup>6</sup> En 1895, fut publié à Varsovie, sous la direction d'Eustachy Sapieha, un ouvrage de 810 pages sur la maison des Sapieha, sous le titre *Dom Sapiezynski*. On y trouve des biographies de tous les membres de la maison des Sapieha, écrites par différents historiens. Celle de Jean-Frédéric est écrite par Zofia Zielinska. Elle affirme, à la page 434, que c'est Jean-Frédéric, et non l'abbé Walicki, personnage inconnu, qui est l'auteur de l'*Histoire* de l'image de Notre-Dame de Koden. Mirosław Nagielski est de la même opinion. Dans sa biographie de Nicolas II, il dit à la page 234: *Jean-Frédéric Sapieha publia pour la première fois l'histoire de Notre-Dame de Koden sous le nom de Jakub Walicki*. Au contraire, Henryk Lulewicz, dans sa biographie de Nicolas I Sapieha, cite à la page 168 J. Walicki comme historien et héraldiste.

<sup>7</sup> Jean-Frédéric s'est inspiré ici du poète satirique latin Juvenalis Decimus Junius qui, dans ses *Satires* (10, 170), dit ceci: *Aude aliquid brevibus Gyaris aut carcere dignum*. Gyarus est une petite île de mer Égée, lieu de déportation des condamnés à l'exil au temps des Romains.

<sup>8</sup> Archivio Segreto Vaticano, Luceorien. 1151. Latin. 1723: Capituli Basilicae Vaticanae epistula ad Stephanum Rupniewski, episcopum Luceoriae pro coronatione Imaginis B.V. Mariae... Pol. Tome 2, Sect. 2, p. 7. – B.A.V. Arch. Capitolare di S. Pietro, Decreti 21, pp.351-352. – Arch. cap. di S. Pietro, Madonne Coronate, 29, p. 10. Dell'Imagine di Maria Vergine di Guadalupe venerata in Kodno (sic) di Lituania, sotto la diocesi di Luceoria [Luck].

<sup>9</sup> Andrzej Tlomacki dans son livre *Sapiehowie*, publié à Varsovie en 1996, cite, à la page 93, la lettre de l'abbé Cavis Prigius, agent de Jean-Frédéric à Rome dans l'affaire de son mariage avec Constance, née Radziwill. Il y raconte les difficultés qu'il eut à surmonter et les visites chez certains personnages influents pour les rallier en faveur de Sapieha. On peut croire que l'agent de Sapieha adopta la même méthode *ad captandam benevolentiam* de certains chanoines par des petits cadeaux...

<sup>10</sup> Certains écrivent 1429. Cette différence vient d'une computation différente. À Bruges, à cette époque, l'année nouvelle ne commençait qu'à Pâques; donc, selon l'ancienne computation c'était encore en 1429; mais selon notre computation c'était déjà

---

en 1430.

<sup>11</sup> Les rois de Pologne étaient les suivants: Sigismond I, Sigismond II Auguste, Sigismond III, Jean Casimir, Michel Wisniowiecki et Auguste II en 1697. En 1682, fut nommé le premier prince polonais Jakub Sobieski, fils du roi de Pologne Jan Sobieski. (Voir: *Toison d'Or - Cinq siècles d'art et d'histoire*, Bruges, 1962.)

<sup>12</sup> Henryk Lulewicz, *Mikolaj (I Sapieha)*, dans *Sapiehowie*, o.c., p. 168.

<sup>13</sup> Le collier de la Toison d'or de Ladislas IV est actuellement conservé au musée du sanctuaire de Notre-Dame à Czestochowa.

<sup>14</sup> Au sanctuaire de Notre-Dame de Guadalupe, que j'ai visité en mai 1995, se trouve une image, copie de la statue miraculeuse peinte par Pedro José de Uceda, en 1740, qui porte aussi un collier de la Toison d'or. Au pied de la Madone, on voit agenouillés les rois d'Espagne Alphonse XI (1311-1350) et Ferdinand II, dit le Catholique (1452-1516). Naturellement, il s'agit d'une allégorie, car Alphonse XI est décédé 80 ans avant la fondation de l'Ordre de la Toison d'or.

<sup>15</sup> Sebastián Garcia et Felipe Trenado, Guadalupe, Sevilla 1978, Segunda parte: *La devoción universal à Nuestra Señora de Guadalupe*. Certaines madones, par exemple, tiennent l'Enfant-Jésus sur la main gauche, d'autres sur la main droite; et on en trouve aussi sans l'Enfant-Jésus. Par exemple, près de Cadix, p. 356: *Figura unica... sin Niño*. L'histoire de la Vierge de Koden, dite Guadalupe, est racontée selon les *Monumenta* de Jean-Frédéric Sapieha, pp. 378-382.

<sup>16</sup> Par exemple: Gabriel de Talavera, *Historia de Nuestra Señora de Guadalupe*, Toledo, 1597. – Francisco de San José, *Historia Universal de la primitiva y milagrosa imagen de Nuestra Señora de Guadalupe*, publiée en 1743.

<sup>17</sup> Colin-Simard, *Les apparitions de la Vierge*, Paris, Fayard 1981, pp. 47-53: «La rivière de Guadalupe, en Estrémadure, a été appelée ainsi car les loups, en ces temps reculés, hantaient ses bords.»

<sup>18</sup> Mirosław Nagielski, *Mikolaj*, p.230, dans *Dom Sapiezynski*, o.c.

<sup>19</sup> Sur les corporations de peintres à Lwow voir Tadeusz Mankowski, *Dawny Lwow. Jego sztuka i kultura artystyczna* (Lwow ancienne. Son art et sa culture artistique), Londres 1974, pp. 191-197: La corporation des peintres à Lwow au XVIème et au XVIIème siècles. – Franciszek Jaworski, *O Szarym Lwowie* (Lwow à l'ordinaire), Warszawa 1916. À la page 44, est reproduit l'emblème de la corporation des peintres: au milieu de la Vierge avec l'Enfant-Jésus. Du manteau de la Madone sortent les rayons du soleil.

<sup>20</sup> *Jasnogórska Bogurodzica* (Notre-Dame de Jasna Góra), ouvrage collectif, Warszawa, Novum, 1987, p. 115.

<sup>21</sup> Brigitte Hamman, *Die Habsburger. Ein biographisches Lexicon*, Wien 1952. En 1626, Claudine Medici épousait Léopold V de Habsbourg, archiduc du Tyrol (1586-1663). C'est le polonais Marcin Teofil (1570-1639) qui était alors le peintre de la cour.

<sup>22</sup> Juana la Loca (1479-1563), en français Jeanne la Folle, épousait, en 1497, Philippe le Beau et régnait avec lui sur la Castille. Elle aimait tellement son mari qu'après sa mort prématurée, en 1506, elle donnait parfois l'impression d'être folle. Elle était très belle et très pieuse, donc un modèle de rêve pour l'image de la Vierge Marie.

<sup>23</sup> Le 14 septembre 1996, j'ai donné une conférence sur Notre-Dame de Koden à Bruxelles. S'y trouvait Michel Sapieha, dernier rejeton des Sapieha de Koden. Après la conférence, il m'a dit qu'une partie des archives des Sapieha avait été transportée à Leningrad, aujourd'hui rebaptisée Saint-Petersbourg.



# Mission in Vietnam: An International Venture of the Oblates of Mary Immaculate

R. M. Anthony, O.M.I.

SOMMAIRE – L'auteur décrit les premières étapes d'une future fondation oblate au Vietnam. Après l'expulsion de nos missionnaires du Laos en 1975 et la vague des réfugiés du Vietnam, en particulier vers la France et le Canada, la Congrégation a commencé à accueillir des candidats vietnamiens. En 1989, l'auteur fit un premier séjour exploratoire au Vietnam qui rouvrait lentement ses portes. Puis, avec l'appui du supérieur général et, plus tard, de la Congrégation romaine pour l'Évangélisation des peuples, s'organisa un réseau d'information et de réflexion en lien avec une question qu'on se posait: si la Congrégation reçoit des vocations vietnamiennes, ne devrait-elle pas porter attention aux besoins de l'Église en ce pays et même songer à rendre les bienfaits dont elle jouit maintenant? C'est ainsi que fut constituée la Mission du Vietnam, dirigée de l'extérieur, mais qui compte sur place une communauté de prénovices, de même qu'un groupe de novices à Bangkok en Thaïlande. Les Oblats espèrent pouvoir établir un jour une communauté stable au Vietnam même.

Before 1975, Vietnam was not an unknown place for the Oblates. Since 1935, for many confreres coming from France and Italy, and some from Canada and elsewhere, Saigon and the Mekong River had been the usual gateway to their mission in Laos. During the Indochina war some had even been staying there for a longer period of time, e.g. Fr. Étienne Loosdregt, who spent two years in Huê. Later, when Étienne became Vicar Apostolic in Vientiane, Laos, he invited a Vietnamese order, the sisters Lovers of the Cross of Huê,<sup>1</sup> to join forces with the Oblates in that mission. He and several other Oblates set out to learn Vietnamese, which was the language used by a majority of the local Catholics when the Oblates first landed in Laos. Around 1950, a handful of Vietnamese candidates, also destined for the Laos mission, came to France for their novitiate and scholasticate. All these events formed as many stepping-stones awaiting future development, and portending the privileged link that exists today between Vietnam and the Oblate Provinces of France and Canada.

## **A grain of wheat—or is it a grain of rice?—falls into the earth and dies (cf. Jn 12:24)**

In 1976, Laos shut its doors to all missionaries.<sup>2</sup> Among several dozens returning to France figured a Vietnamese Oblate, Fr. Giuse Linh, who had formerly studied at the Scholasticate in Solignac, France. Along with him, the Provincial of Eastern France, Fr. Lucien Brencklé, welcomed in Strasbourg a small team of Vietnamese nuns, Lovers of the Cross of Huê, who had served the mission of Vientiane (Laos) for many years, and a young Vietnamese student from Laos, Vixentê,<sup>3</sup> whom Bishop Loosdregt personally recommended as a candidate. These persons became like a hidden seed buried in the Oblate soil of France. Father Linh was the founder of several Catholic missions for the refugees of South-East Asia, in the dioceses of Strasbourg, Metz, Nancy, and Luxembourg. These foundations were in response to the flood of boat-people arriving in Europe, chiefly between 1978 and 1990.

The candidate Vixentê made his first vows in 1981.<sup>4</sup> His presence among the Oblates of France became a reference point for several young refugees interested in our way of life as religious and missionaries. Over the years, some of these young people joined the Congregation and persevered.<sup>5</sup> Vietnamese faces became a common sight in the newly opened or reopened houses of formation: pre-novitiate in Vendenheim (Alsace), Strasbourg, and Fontenay near Paris; novitiate in Velaines (Belgium) and Mons-en-Barœul near Lille; scholasticate in Lyons... Not without a little perplexity, the Oblates of France grew accustomed to their presence.

At about the same time, the Oblates of Western Canada welcomed a Vietnamese candidate, Nguyễn Khiết (1951-2000). Khiết had been a Redemptorist scholastic in Vietnam, but the 1975 events there had forced him out of the convent and into exile. In Grandin Province (Edmonton) he found a new

family. He made his first vows in 1989. In 1993 he was ordained to the priesthood and sent to the First Nations of North-Western Canada, a traditional Oblate mission.

In point of fact, from the very start of this development, those in charge were faced by a persistent query: tomorrow, towards which fields of apostolate could the Oblate family direct these young energies? Pastoral ministry to Vietnamese refugees seemed to be a natural outlet, but there were crucial objections. On the one hand, there was no shortage of priests among the refugees, and the diocesan seminaries got their own influx of Vietnamese candidates. On the other hand, the Oblate tradition inherited from the Founder was that all should open their hearts and minds widely to the needs of the world at large, and remain available to serve anywhere and in any ministry (cf. *Constitutions and Rules*, R 65d). Lastly, the Oblates of France and Canada were wondering, more or less secretly, whether this new and multihued Oblate generation would simply inculturate among them and take over from their declining forces, or retreat among their own people as in a cosy cocoon.

By the time Fr. Khiết fell ill<sup>6</sup>—an illness that would cause his untimely death—his presence also had become a reference point for Vietnamese vocations. During the five years spent in the dreaded refugee camp in Sikhiew (Thailand), Giuse H., who had been seminarian in Saigon, kept in touch with the Oblates in France in the hope of joining them. Not able to get a visa for France, he succeeded to get one for Canada instead, and asked to become a member of Grandin Province—a younger brother in religion to Khiết. He made his first vows in 1996 and was ordained a priest in 2001.

### **The farmer waits for the precious fruit of the earth, being patient over it (James 5:7)**

Since 1975, Vietnam had remained tightly closed to both missionaries and refugees. In 1989, as a new open-door policy was emerging, Fr. Anthony, a French Oblate, made a first exploratory journey. Since he was in charge of Oblate formation in France, his objective was to understand better the human and religious background of future candidates, and to establish symbolic and tangible bonds of friendship with the families that had given the Oblates one of their sons. He experienced first hand the intensive training that a person needs to master the language and culture of the country.<sup>7</sup> Only such an effort would ensure that the inculturation of the Vietnamese Oblates in the West was not a one-way avenue; rather, it should trigger the true dynamics of inter-culturation.

In 1986 the Oblates elected as their Superior General Fr. Marcello Zago, a former missionary in Laos and a widely recognised specialist of South-East Asian issues. Fr. Zago could not remain unconcerned by the changes some of the oldest Oblate Provinces were undergoing. In summary, his position was this: If the Congregation receives Vietnamese vocations, it obliges itself to a special concern for the country; it should be attentive to the needs of its Church and be prepared to give back in some way the benefits it is receiving now.<sup>8</sup>

In October 1992, during an assembly of the three French Provinces at Francheville (Lyons), Fr. Zago urged the Provincials to foster this listening by creating a “Vietnam Antenna.” In practical terms, all the young Oblates of Vietnamese origin in France would meet periodically to monitor the evolution of their country and their Church. The long term purpose would be to make plans for a foundation in Vietnam, to be carried out in a distant future. At Fr. Zago’s suggestion, Fr. Anthony was appointed coordinator of the Antenna.<sup>9</sup>

For ten years,<sup>10</sup> the Vietnam Antenna led an inconspicuous existence within the Province(s) of France. More often than not the meetings—a few hours twice a year on average—had little grist: Vietnam remained a closed country, the Oblates did not have the necessary personnel to launch an actual venture, and the undertakings of other religious institutes seemed rather haphazard. Despite this, the group was never a private club of nostalgic Vietnamese Oblates; it was endorsed by the Province(s) and duly mentioned in the OMI-France Personnel Directory. The Provincial or his delegate was present at all meetings, as was the superior of the scholasticate and, later, the Oblate in charge of on-going formation. Some were very supportive, for instance Fr. Gilbert, Vicar provincial. This recognition helped in the face of lurking pessimism.

### **The seed sprouts and grows, he knows not how (Mk 4:27)**

During this period of waiting and hoping there were three developments. To begin with, several young Vietnamese Oblates, after completing their initial formation, received their first obediences for the Province of France; they were to be involved in a variety of ministries. Consecutive provincial administrations pursued in this a twofold option:

- To maintain a significant Oblate commitment in the field of ministry to the South-East Asian refugees in France. The Vietnamese mission of Strasbourg, in which Vixentê succeeded Fr. Linh, grew and flourished. Through its publications, it acquired notoriety nationally and internationally. This influential position allowed the Oblates to be known and recognised by the Vietnamese Catholics, first in the diaspora and then, as by osmosis, in their home country. It remains vital for new Oblate vocations to blossom in those circles. Lastly, it revived the bonds of co-operation with the sisters Lovers of the Cross of Huê.

- To involve the Vietnamese Oblates gradually in traditional Oblate ministries or new ones. They became chaplains of youth organisations (Fr. Giuse C. ...) and of hospitals (Fr. Émmanuen); they joined Oblate teams working in depressed urban districts (Fr. Phanxicô...); they worked in community service (Bro. Giuse D. in Aix), and even as worker-priests. The "foreign missions" side of our vocation was realised as well: just as Fr. Khiêt had been destined for the First Nations of Canada, Fr. Giacobê was sent to the Mission of French Guyana and the Hmong people. These obediences helped to integrate these members more fully in the Province of France.

The second event was the visit to Vietnam of the "Provincial of France,"<sup>11</sup> Fr. Georges, in November 1995; Fr. Giacobê was his guide. Georges noted a definite demand for Oblates in the country. However, considering a foundation to be unfeasible, he encouraged individual Vietnamese Oblates to maintain contacts with Vietnam, and to make themselves available for occasional services to the local Church.

The third development of this period was the two prolonged stays of Fr. Anthony in Hanoi between 1994 and 1996, as a trainee at the Institute of linguistics, a division of the National Centre for Social Sciences and Humanities of Vietnam. These courses were financed under the heading of scientific research; they enabled him to publish books and articles and to acquire a name in Vietnamese intellectual circles. For the Oblates, such ventures are a special form of mission; this appraisal was acknowledged both by the local Church<sup>12</sup> and by the universal Church.

On May 9, 1996, Cardinal Jozef Tomko, prefect of the Congregation for the Evangelisation of Peoples, wrote to the Superior General:

Not only does Our Congregation support Fr. Anthony's commitment in the field of academics and scientific research, at least on a personal basis, since this seems presently the easiest course of action in that communist regime. We also encourage the whole Congregation of the Missionary Oblates of Mary Immaculate to seriously examine this same prospect: it would possibly be a first step towards a greater service of the Church in Vietnam. It does not seem appropriate, on the other hand, to open an underground house of formation in the country. Such a house could easily be discovered by the State authorities, jeopardising all other missionary endeavours. Nothing prevents the Oblates, however, from preparing as of now a group of missionaries, who will be ready to adequately answer the call when the desired changes occur in the country.<sup>13</sup>

In spite of the discreet warning, this very official encouragement allowed the Vietnam Antenna to maintain its course firmly. Obediences for typically 'French' ministries did not mean that the Vietnamese members would from now on ignore the pleas coming from the home country, quite the contrary. As they travelled back to visit their families, they could experience at first hand the local circumstances, including some crying apostolic needs. All this kept alive their wish to answer the call.

### **Other seeds fell on good soil and brought forth grain (Mt 13:8)**

The decisive step forward came in a circuitous way, through Fr. Yves, a French Oblate and a veteran of the Laos mission. Since 1995, Fr. Yves has been devoting himself mainly to daily broadcasts in

the Hmong language on Radio Veritas Asia. In this way, he is contacting through the airwaves a good portion of the 600 000 Hmongs<sup>14</sup> who live in the mountain areas of Northern Vietnam, chiefly in the diocese of Hung Hoá. However, the Hanoi police force strongly objected to Fr. Yves' plans for an actual trip to the mountains.

Fr. Giacobê, his successor in French Guyana, took up the idea. Once a year during the summer, starting in 1997, he paid short visits to Hmong villages in Vietnam. Some of these places had not seen a priest for many years. In 2000, Fr. Giacobê came back with a written request of the Diocesan Administrator of Hung Hoá: the Oblates, known for their expertise in working with minorities, were invited to start a semi-permanent mission for them in the diocese.<sup>15</sup>

So, the local Church considered such a new venture, well within the ambit of our charism, to be a real option. How could the Oblates of France go on dilly-dallying in the face of such a sincere and urgent request? In January 2001, the Provincial of France, Fr. Maxime, and Fr. Phanxicô went to Vietnam to study the prospects and prepare decisions for the future.<sup>16</sup> In his report, Fr. Maxime identified two main areas that seemed readily open for missionary activity:

- In Hung Hoá, the formation of catechists, prospective seminarians and candidates to religious life, either ethnic Hmong or open to an apostolate in the mountainous areas;
- In Huê, at the request of the General Council of the Lovers of the Cross, a contribution to the theological and spiritual formation of the young sisters; and, possibly, with them, apostolic contacts with minority groups.

For the young Vietnamese Oblates of the Province of France, the steps taken by their Provincial and the conclusions he had drawn were the positive signal they had been expecting for years: a door was now ajar for a collective venture in favour of their home country.

While these projected decisions matured, a third project was already taking shape. For a couple of years, some young people living in Vietnam had inquired about joining the Oblates. The Province of France, considering the fate of seminarians and candidates to religious life 'imported' to France by others, had said "no" to this option. But the prospects of opening two real missionary projects inside the country shed a different light on the issue.

Fr. Émmanuel was sent to screen possible candidates and to coordinate their preparation, which was to take place in Vietnam with the help of local partners.<sup>17</sup> These vocational activities took off on June 23, 2001. The situation evolved very quickly, and a small community was set up in Hochiminh-City (Saigon), where candidates can be welcomed and live together, but no Oblate can actually stay for any length of time.

### **One sows and another reaps (Jn 4:37)**

Simultaneously the Oblates of Canada were getting ready to make their appearance: Giuse H. was ordained a priest in Vancouver on that same day, June 23, 2001. In the following weeks, prompted by his Provincial Fr. Camille, he travelled to Vietnam. He made a foray to the North, his place of birth, to get a sense of possible Oblate ministry among the minorities of the northern mountainous region. Fr. Camille encouraged him to touch base with the Vietnamese confreres in the French Province and to join forces in launching an Oblate mission in Vietnam. Since then it has been determined that Hoành will spend one or two months every year in Vietnam, as part of his Oblate assignment.

In October 2001, during the Intercapitular Assembly at Cuautla, Mexico, the Superior General Wilhelm Steckling in council officially accepted the request of Hung Hoá.<sup>18</sup> He entrusted the Province of France with the responsibility to answer the call, but from the start this mandate took a very international turn. Fr. Richard, Assistant General of the Congregation, wrote:

The Provinces of France and Grandin [Canada] agreed that Frs. Giacobê and Giuse H. would be the Oblates to go to Vietnam. The Delegation of Thailand was asked to be partner of the project and chose Frs. Peter, Superior of the Delegation, and Michel, to be the two Oblates of Thailand attached to this project... The project enjoys the total support of the Region of Asia-Oceania, which will be kept informed and may become a

full partner in it... Vietnamese Oblate members of other Provinces also reportedly expressed their interest in the project...<sup>19</sup>

As a matter of fact, in the meantime new Oblate vocations had emerged among the Vietnamese communities of Canada. Giuse T. joined Assumption Province in 1998. His province was to give a very positive response, instigated by Fr. Provincial Chris, to the challenge: after his ordination to the priesthood in June 2002, Fr. Giuse would be at the disposal of the Vietnam Mission for a few months each year. Two younger candidates took their first temporary vows for St. Peter's Province in 1999 and 2003: a little patience is still needed before they can get involved...

When he returned from Mexico, Fr. Provincial Maxime gave shape to the directions he had received. He appointed Fr. Giacobê in charge of the Hung Hoá project. The Huê project was entrusted to Fr. Vixentê, who would consult with the sisters for a more structured programme. Was this the onset of the Vietnam Mission? Not quite, for it still lacked the charism of unity. As a matter of fact, through consecutive decisions, three branches of missionary activity had been defined, with three different persons in charge and in locales far apart.

### **Sower and reaper rejoice together (Jn 4:36)**

Two years after these humble beginnings, people wonder just how successful the Vietnam Mission is. In the Oblate Provinces of France and Canada, outwardly nothing or little has changed. The young Oblates of Vietnamese origin are still fully involved in the mission of these Provinces. In Vietnam, however, the Oblates have neither a stable community nor stable missionary tasks.<sup>20</sup> But from now on all the spare time of a dozen Oblates is focussed on this new Oblate mission; and the apostolic energies thus unleashed are having a positive effect on their ministry in the home provinces.

The Oblate Vietnam Mission has not been in the news; for its own survival, it must remain hidden for a while. But it is there and very much alive. It doesn't yet fully answer the criteria of the Constitutions and Rules (C 76 and 80), but it has become one single body, and been granted official recognition by the Congregation. France, Thailand, Canada (two provinces), and Laos, as partners together, held it symbolically on the baptismal font, at a memorable meeting co-chaired by Fr. Bernard, Provincial of France, and Fr. Richard, Assistant General, at the end of July 2002 in Bangkok. The Superior General approved the statutes. The mission has a major superior: Fr. Vixentê, appointed Vicar Provincial of the Province of France for Vietnam and Laos. This appointment is a very strong sign: in the Provincial Council, the new Oblate ventures in South-East Asia will not be forgotten! "Vietnam Mission" has also a treasurer (Fr. Phanxicô), and coordinators for the various fields of activity (Giacobê, Vixentê, Phanxicô and Émmanuel). These activities are developing in the only possible way under the particular circumstances of this country, i.e. slowly and discreetly.

Though the Mission does not have a house of its own yet, it has a virtual meeting place. In fact all members, scattered on three continents, meet frequently in cyberspace to exchange their experience, news, reflections, concerns and intentions of prayer, in three languages,<sup>21</sup> so that all may understand. It is impossible to imagine what the Vietnam Mission would be without internet newsgroups and e-mail. But the reader should not worry too much: a true general meeting is planned for the summer of 2004, just before the General Chapter of the Oblates.

The Oblates are proud to have come to Vietnam in response to a request of the local church, and do not have hang-ups about making their vocation known there. In September 2002 they started a new community of pre-novitiate formation. Several Oblates took turns there, one by one, to deliver a hand-tailored programme of formation—a first approach to the charism. In addition to those of Vietnamese origin, coming from France and Canada, this included Fr. Anthony and two other "Westerners."

Six candidates entered the novitiate on August 14, 2003 in Bangkok, under the direction of Frs. Bruno and Vixentê, and a new group of candidates has taken over from them in Saigon. Patiently, with the assistance of trusted friends (bishops, religious, relatives), the Oblates are preparing to come into the open, "out of the catacombs," and to found their first stable community in Vietnam—tomorrow, God willing.

Who would still dare say that the Oblates of France and Canada are "fruitless trees in late autumn, twice dead, uprooted" (*Jude* 12)? Doesn't the Spirit blow where it wills?

## Notes:

---

- <sup>1</sup> The Lovers of the Cross, founded in Northern Vietnam in 1670 by Bishop Pierre Lambert de La Motte, first Vicar Apostolic, constitute today a group of diocesan institutes of apostolic religious life.
- <sup>2</sup> Cf. Letter of Bishop Namtha, Vicar Apostolic of Vientiane, April 4, 1976, published in *Information OMI* (Rome) No. 117, 1976, p. 1-2. Cf. also the account of the Laos crisis by Pierre Chevroulet, OMI, "Oblates, Witnesses to the Faith in Laos," *Documentation OMI* (Rome), No. 229, November 1999.
- <sup>3</sup> Because of strict regulations on religious matters, the presence of the Oblates in Vietnam is not yet officially recognised. Therefore, in this text the Oblates actually involved in that mission or connected with it are referred to by their baptismal names; an initial letter is added where necessary. For clarity's sake, for Vietnamese members, the Vietnamese spelling is used.
- <sup>4</sup> The OMI Provinces of France having no structures of formation to accommodate him, Vixentè did his Oblate postulate at the Major Seminary of Nancy. He completed his novitiate and took first vows in Quebec.
- <sup>5</sup> In 2003, the Province of France has seven Vietnam-born Oblates. Others joined other Oblate provinces under similar circumstances: in Canada the Provinces of Grandin, Assumption and St. Peter's (see below); and the Province of Australia (one member).
- <sup>6</sup> Fr. Khiết suffered from ALS: Amyotrophic Lateral Sclerosis or Lou Gehrig's disease.
- <sup>7</sup> Fr. Anthony later studied at the National School of Eastern Languages in Paris 1991-94, and in Hanoi 1994-96; he got an M.A. in Vietnamese and a 3<sup>rd</sup> cycle degree in Far Eastern Studies/South-East Asia.
- <sup>8</sup> Content of private conversations of Fr. Zago with Fr. Anthony.
- <sup>9</sup> When Fr. Anthony departed for Vietnam (summer 1994), Fr. Vixentè succeeded him as coordinator.
- <sup>10</sup> On March 3-4, 2002, Fr. Provincial Maxime decided in council to change the name from "Vietnam Antenna" to "Vietnam Mission." So the Antenna proper lasted from 1992 to 2002.
- <sup>11</sup> In 1993, besides the three Provincials governing the three Oblate Provinces of France, a "Provincial of France" had been appointed to prepare a merger for 1996. New missionary developments were especially entrusted to this person.
- <sup>12</sup> On various occasions, Cardinal J.M. Pham Đình Tung, Archbishop of Hanoi, approached the Congregation for the Evangelisation of Peoples and the Superior General, asking that Fr. Anthony be allowed to continue his work in Hanoi (cf. letter of Archbishop Zago to Anthony, March 7, 2000). In June 2002, in a private conversation with Fr. Anthony, he again mentioned these steps. The Oblate Superiors took a different view, probably because the experiment could not lead, as they wished, to the presence of a permanent Oblate community.
- <sup>13</sup> Personal copy handed over by Fr. Marcello Zago to Anthony, and distributed to the Vietnam Antenna.
- <sup>14</sup> In 1996 the official figure was 556,000.
- <sup>15</sup> Unpublished letter of Rev. J.M. Nguyễn Thái Hà, Diocesan Administrator, to Fr. Wilhelm Steckling, OMI, Superior General.
- <sup>16</sup> Unpublished report of Fr. Maxime, January 2001, distributed to the Vietnam Antenna.
- <sup>17</sup> Minutes of the Vietnam Antenna meeting of July 13, 2001.
- <sup>18</sup> Unpublished letter of Fr. Assistant General Richard, OMI, to Rev. J.M. Nguyễn Thái Hà, Diocesan Administrator of Hung Hoá, October 15, 2001.
- <sup>19</sup> "Minutes of a meeting held in Cuautla, Mexico, October 9, 2001," undated document transmitted to the Vietnam Antenna. The 'other Provinces' are Australia, Assumption, Canada, and St. Peter's, Canada.
- <sup>20</sup> The diocese of Hung Hoá was vacant from May 1992 to August 2003, so that long-term contracts could not be made. There is also a certain amount of uncertainty as to the Oblates coming from abroad, due to the laws and regulations and the overall political situation.
- <sup>21</sup> The main items of information are circulated in both French and English, and daily exchanges are mostly in Vietnamese.

# Le Cardinal Jean-Marie-Rodrigue Villeneuve, o.m.i.

## Témoignage

Léo Deschâtelets, o.m.i.<sup>1</sup>

SUMMARY – In January, 1948, Fr. Léo Deschâtelets, Superior General, gave a talk to the Roman scholastics to mark the first anniversary of the death of Cardinal J.-M.-Rodrigue Villeneuve. Fr. Deschâtelets was probably the Oblate who knew Cardinal Villeneuve best, ever since his own years as a scholastic in Ottawa. He spoke of the Cardinal as an untiring worker, an outstanding scholar, and a model of our Oblate ideal. These pages are written from notes taken at the time by members of the audience.

J'ai connu très intimement le cher cardinal Villeneuve. Devant Dieu, je puis dire que je suis sans doute l'Oblat qui l'a le mieux connu. La Providence m'a réservé, pendant trente ans, l'honneur et la joie de le voir agir dans les circonstances les plus délicates, les plus douloureuses et les plus glorieuses de sa vie.

### Une immense admiration

Dès mon entrée au scolasticat Saint-Joseph d'Ottawa en 1919, j'ai ressenti à son égard une admiration immense, éperdue. Sur les plans personnel, intellectuel et moral, il a été le modèle de ma vie. Cela est pour moi une des plus grandes grâces qui m'ait été accordée. Je vous souhaite le même privilège, celui de rencontrer un maître, que ce soit un livre, un Oblat ou même quelqu'un de l'extérieur, peu importe: il nous faut un modèle. On est gagnant lorsqu'on reconnaît quelqu'un qui a réalisé l'idéal de vie qu'on se propose.

Le père Villeneuve, premier assesseur, remplaçait temporairement le supérieur. Ses conférences spirituelles nous éblouissaient tous. Il savait nous enthousiasmer, nous envoûter. Je me souviens entre autres d'un confrère exubérant qui, au sortir d'une conférence du père Villeneuve, me tapa sur l'épaule, en s'écriant, transporté: «Tu parles, mon vieux ...!»

Au long des ans, comme supérieur, il nous a expliqué la vie spirituelle en commentant la *Secunda-Secundae* de la Somme théologique de saint Thomas. C'était beau, c'était clair. On sortait tout chaud, prêt pour l'oraison qui suivrait. Le père Villeneuve avait le tour! Un maître qui aime et admire ce qu'il présente et qui sait que sa marchandise vaut la peine d'être étalée. Il avait conscience d'avoir des esprits à former, des intelligences à élargir, des cœurs à embraser. Il était pour nous la lumière et le feu.

### Un saint?

On m'a demandé: «Croyez-vous que le cardinal Villeneuve fut un saint?» Oui, je le crois.

S'il y a eu un ascète, un homme mortifié dans la Congrégation, ce fut lui. Scolastique, ses supérieurs devaient le surveiller. Je l'ai aussi vu à table ... Et les cilices, ce n'est pas seulement pour les Pères du désert ... Puis, il y avait la mortification du devoir d'état bien accepté. Il se donnait entièrement aux plus petites exigences de sa tâche, à l'organisation de cérémonies, de séances, etc. Il acceptait les besognes les plus humbles. On trouve toujours de grands professeurs pour les cours principaux, mais c'est plus difficile pour les cours et les besognes secondaires. Pour le père Villeneuve, il n'y avait pas de sot métier quand on travaille pour les scolastiques.

À La Blanche, la maison de vacances des scolastiques, il occupait un petite pièce de 3m par 2m. Il y passait ses journées entières avec ses dirigés ou ses étudiants pour les suivre pas à pas dans leur cheminement. S'il était aimé, s'il était adoré par les scolastiques, c'est parce qu'il leur appartenait totalement.

## **Un travailleur infatigable**

Le père Villeneuve avait le sens du travail. C'est au prix de grands efforts que ce petit homme est devenu grand. Il commença ses études à 10 ans, retardé par la maladie et la pauvreté. Il appartenait à l'une des familles les plus pauvres de son milieu. Le midi, il allait manger son pain dans la ruelle à côté du collègue pendant que ses camarades plus fortunés débattaient leurs provisions mieux fournies.

Il avait une intelligence très douée et la soutenait par un effort constant. C'était un homme acharné, passionné pour la tâche à remplir. Il y avait chez lui la volonté de tout faire le mieux possible. Voilà ce qu'on peut achever quand on croit pleinement à sa vocation d'Oblat, quand on se sent appelé à la perfection et qu'on s'y applique.

## **Vers les sommets**

Dans la Province à laquelle il appartenait, le père Villeneuve a été au commencement d'une évolution dans le domaine des études par son effort pour pousser vers les sommets. Au scolasticat, nous avons vu avec lui les grands auteurs du 19<sup>e</sup> s., l'histoire de France, les encycliques. Il était l'âme d'une intense activité intellectuelle et nous poussait toujours plus avant. Lorsque nous le voyions improviser sur tous les sujets possibles, nous nous rappelions de l'avoir vu pendant des années lire constamment la plume à la main. Écrire, écrire pour clarifier ses idées, pour reprendre la pensée d'un auteur ou repenser un ouvrage déjà lu.

Il me souvient d'une réunion d'intellectuels mexicains où l'on avait parlé philosophie. Le Cardinal répondit au discours du président de la République par une allocution de 45 minutes sur la notion d'être! Un vrai feu d'artifice. «Rien de beau comme la notion d'être», dit-il. Il sut, dans ce véritable impromptu, intéresser toute l'assistance. Il n'avait sûrement pas eu le temps de se préparer, je ne l'avais pas quitté de toute cette écrasante journée. J'étais moulu, trouvant à peine la force de me tenir debout, mais lui, il trouvait moyen de parler métaphysique! Après la réunion, on vint me demander le texte de la conférence de Son Eminence. «Il faudrait d'abord lui demander de l'écrire», répondis-je.

Le père Villeneuve avait des cahiers sur tous les sujets et les prêtait volontiers à ceux qui le consultaient. Je le vois encore prenant des notes sur des enveloppes, dans des marges de lettres. Ces bouts de papier, c'était son fichier! Celui qui travaille bien est au-dessus de l'appareil scientifique qui peut parfois nuire à la science. Il dominait la matière et la contingence pour s'élever vers la contemplation intellectuelle et spirituelle, pour aimer Dieu, l'Être, le Bien, le Bon. Je vous souhaite cette libération de vous-mêmes pour monter vers les sommets.

## **Oblat de Marie Immaculée**

À tous, le père Villeneuve s'impose comme un modèle par son amour extraordinaire de sa vocation d'Oblat de Marie Immaculée, même lorsqu'il fut devenu évêque, puis cardinal. La première semaine qui suivit sa nomination comme archevêque de Québec, il fit savoir à la presse, qui l'avait oublié, qu'il y avait trois lettres inséparables de son nom: O.M.I., trois lettres qui l'ont toujours accompagné et qui se trouvent maintenant inscrites sur sa tombe, tel qu'il l'a voulu. Son testament a d'ailleurs montré toute l'affection qu'il portait à la Congrégation.

Comme supérieur du scolasticat, il donnait habituellement trois lectures spirituelles par semaine sur la Congrégation. Avec lui, j'ai parcouru trois fois la Règle en entier et l'histoire de la Congrégation. Il avait analysé les auteurs oblats, le père Rambert, le père Ricard, Mgr Jeancard.

Il nous a aussi inculqué le vrai sens de la piété oblate envers Marie. Les soirs de conférences mariales, la Sainte Vierge nous serait apparue que ce n'eût pas été étonnant: il parlait d'elle d'une façon tellement aimante, tellement filiale.

Le dernier tableau que je conserve du Cardinal encore vivant est celui où je le vois, légat papal au Mexique en 1945 pour le couronnement de la Vierge de Guadalupe, à genoux devant son image. Il était comme ravi en contemplation, ne sentant pas la poussée de la foule qui nous pressait de toutes parts: aucun débordement de paroles, seulement deux mots: «Comme c'est beau, comme on est remué ...»



Le cardinal Villeneuve a tenu, dans l'histoire de mon pays, une place incomparable. Il a fait l'union des évêques canadiens - ce qui n'est pas toujours tâche facile! Aimé de tous, tous ont marché derrière lui.

### **Modèle de l'idéal oblat**

Croyez à votre vocation, chers scolastiques, je vous le redis: croyez à l'idéal oblat, croyez-y en relisant la Règle. Mettez-y tout votre cœur: l'Église et la Congrégation en profiteront et vous-mêmes serez les premiers à en bénéficier. Un homme mur est un être qui pense clairement et veut librement. Nous ne sommes pas ligotés par la Règle, mais, au contraire, la Règle nous libère de nos liens.

Je vous donne en exemple le père Villeneuve, monseigneur Villeneuve, le cardinal Villeneuve. Il fut grand parce que pleinement Oblat. «Il vous a fait aimer sans nous fatiguer», me répétaient des prêtres de Québec quelques jours après sa mort.

Chers Frères, je vous le redis: Croyez fort dans votre vocation d'Oblats, c'est ainsi que vous vous posséderez vous-mêmes et que vous jouerez le rôle que Dieu vous réserve.

Texte révisé par Alexandre Taché, o.m.i.

le 12 octobre 2003

### **Note :**

---

<sup>1</sup> Le 30 janvier 1948, le père Léo Deschâtelets, supérieur général, donna une causerie aux scolastiques de Rome pour marquer le premier anniversaire de la mort du cardinal Jean-Marie-Rodrigue Villeneuve, o.m.i., décédé le 17 janvier de l'année précédente. En voici une présentation rédigée à partir de notes prises en cette occasion. C'est le témoignage personnel de celui qui a probablement le mieux connu le Cardinal.

# An Apostle of the Sacred Heart: Father Victor Lelièvre, O.M.I. (1876-1956)

Jacques Rinfret, O.M.I.

SOMMAIRE – Le père Victor Lelièvre (1876-1956), venu de France au Canada en 1904, a exercé son ministère principalement dans la ville de Québec et au Canada français. Il y a été l'animateur de la dévotion au Sacré-Cœur par sa prédication inspirée de l'Évangile, les Heures Saintes pour les ouvriers, la procession annuelle en l'honneur du Sacré-Cœur et la maison de retraites de Jésus-Ouvrier toujours en existence à Québec. Il a aussi eu le souci constant des vocations religieuses et sacerdotales. À juste titre, il est connu à Québec et ailleurs au pays comme «l'apôtre du Sacré-Cœur», comme un prêtre et un Oblat possédé d'un charisme missionnaire exceptionnel. Sa cause de canonisation a été introduite par l'archevêque de Québec le 7 avril 2003.

Years ago, when preparing for the annual feast of the Sacred Heart, I phoned the editor of the Quebec City's newspaper *Le Soleil* to enquire whether he intended to send a reporter to cover the event. He asked: "What interest has it for our readers?" My answer was ready:

First of all, Father Lelièvre, its long time organizer, is very well known in the city. He already has a street named in his honour: the Père-Lelièvre Boulevard.

Secondly, can you name a single person, actor, athlete or politician who ever drew 50,000 people to Victoria Park, in the heart of the city, as Father Lelièvre did last year? This is not just a ballpark figure: we consecrated 50,000 hosts at the Mass and all were distributed.

Finally, what other institution, still in existence after 25 years, has drawn 75,000 people over those years like Father Lelièvre's retreat house founded in 1923 and named "Jésus-Ouvrier" (Jesus the Worker)?

The editor simply replied: "O.K., I'll send a reporter to cover the event".

## **Born in France**

Victor Lelièvre was born in the village of Vitré in northwestern France in 1876. He was his parents' sixth and last child and the only one to survive past infancy. His father was a poor hardworking carpenter, and his mother, a pious homemaker who gave her son a sound Christian education.

At thirteen, Victor had to leave school in order to help his family financially, and worked as a printer's apprentice. He laughed later when he recalled that he had once written about "the Pope's bicycle" instead of the "Pope's encyclical"!

The parish priest noticed that the young man often spent time praying before the Blessed Sacrament, and thought that he might become a priest. He suggested that he make a pilgrimage to the Shrine of Our Lady of Pontmain not far away from his home. There Victor met Oblate Father Jean-Baptiste Lemius who confirmed him in his orientation. After spending two years in a seminary for late vocations, Victor joined the Oblate novitiate at Angers in 1894. Several times he considered leaving, but the Novice Master convinced him to stay. Victor then performed his mandatory year of military service, after which he pursued his theological studies, and finally was ordained to the priesthood in 1902, at the age of twenty-six. It is during those years in contact with the French Oblates who were chaplains at the Montmartre Basilica of the Sacred Heart in Paris, and who spread that devotion all over France, that Victor first came to make it the centre of his personal life and of his ministry.

## **Obedience for Canada**

In 1902, the French government passed the anti-clerical Combes laws which suppressed religious congregations in the country. Like many of his Oblate confreres, young Father Lelièvre had to leave France in 1903. His superiors sent him to Canada, where he was assigned to Saint-Sauveur Oblate parish, the largest in the city of Quebec, consisting at that time of 13,000 people. Over the next ten years, the young curate presided over 550 baptisms, 199 weddings and 842 funerals.

Among his tasks, Father Lelièvre also had the responsibility for the First Friday devotions. The first month, November 1904, he was disappointed to find only a few people in church for the Holy Hour. He requested permission from his superior to visit the mills and factories in the parish territory in order to invite workers to come to church for the next First Friday services.

Victor Lelièvre was a practical man, a daring one, always trying to find solutions to any pastoral problem. He thought: "If the men go back home after work to wash and eat, chances are many will not come back to church for the 7 PM ceremony. Why not hold the Holy Hour at 5, so that the men could come directly from the factory to church in their working clothes, with their lunch boxes, even if their hands were not too clean and their faces unwashed?" He subsequently visited 20 workplaces, obtained permission from the owners or managers to speak to the workers and proceeded to invite them to attend the next First Friday Holy Hour at 5 PM. Initially uncertain as to what the results would be, he succeeded in filling the church each month with nearly two thousand men. This unexpected result lasted for many years to come and so brought people to give him the surname of the "Sacred Heart priest" (le Père du Sacré-Cœur).

## **Spreading the devotion to the Sacred Heart: statues, processions**

Within a few years, Father Lelièvre returned to the factories and mills, bringing with him statues of the Sacred Heart to be enshrined in each place so that the men could be inspired in their work during the day. He explained: "Famous men have their monuments. Why should we not erect a statue in honour of the Sacred Heart?" Soon after, statues spread in front of churches and in village squares, so that all together, nearly 140 statues honouring the Sacred Heart can still be seen today.

Starting in June 1910, Father Lelièvre organized an annual procession of devotees to the Sacred Heart through the streets of Quebec City. Numbers grew each year so that 20,000 people were seen to take part in the 1934 procession, and 50,000 in 1950. Father Lelièvre insisted that local bars, dance halls and theatres be closed on the evening of the procession which took place on the Feast of the Sacred Heart. One year, someone told him that a particular movie house had remained open. He answered: "If they don't close, I'll mention it over the radio". The owner phoned immediately: "Tell him to stop, we're closing!" Father Lelièvre had a special charisma to retain the attention of his listeners, and while they listened they were unaware that the hours were passing.

## **The Sacred Heart Committee**

In 1919 in order to assist him in the practical organization of the annual procession, Father Lelièvre established what many consider to be his most important initiative: the Committee of the Sacred Heart. It consisted of seventy-two men whose responsibility it was to plan and organize the celebration of that special event to mark the Feast of the Sacred Heart, and to support it spiritually by their prayer throughout the whole year. In fact, Father Lelièvre insisted that they become deeply spiritual men. They were expected to attend daily Mass and receive communion, recite the Rosary each day and take turns in weekly nocturnal adoration in their homes.

Father Victor was also an innovator in the retreat movement. Until then, only professionals, doctors, lawyers, businessmen, could miss work for three days in order to make a closed retreat. In 1923, however, Father Lelièvre opened a house of retreat for the working class, calling it "Jésus-Ouvrier", or "Jesus the Worker", where preaching and spiritual exercises were adapted to their circumstances. With a capacity of about twenty places in the beginning, the house expanded to be able to accommodate up to forty-eight, and then, to sixty beds. Retreatants were simply asked to give what they could to pay for their stay, to place it in an envelope and deposit it on the altar. Thus thousands of workers were able to spend

a few days in the intimacy of the Sacred Heart which they could not have afforded otherwise. Here again, the Committee of the Sacred Heart was involved in recruiting retreatants and praying for the spiritual success of their stay at “Jésus-Ouvrier”.

### **An outstanding preacher**

Father Lelièvre was a prodigious preacher, both in qualitative and quantitative terms.

He usually gave four to five talks daily during the regular retreats. On special occasions, he could preach for up to two or three hours. At the age of seventy-six, he preached seven sermons on the same day at the Saint Joseph Oratory in Montreal. He preached throughout Canada and New England, and once spent eighteen months on a preaching tour in France to bishops, seminaries, workers of the communist suburbs of Paris and pilgrims at famous shrines such as Lourdes.

This Oblate preacher literally held people spellbound. Once, after one of his two-hour sermons, a pastor complained that the retreat was a fiasco. “My people will never come back”. The next day, however, the crowd was even larger, and grew each night until it spilled outside the church. Instead of being driven away by his lengthy presentations, listeners were attracted by him and by his proclamation of the Sacred Heart’s mercy as it was illustrated in the Gospels. People did not usually remember the preachers of their past Lenten retreats, but the Oblate apostle of the Sacred Heart’s name was still in their minds and on their lips even eight or ten years later, with the memory of some of the countless, and at times, spectacular, conversions due to his preaching.

### **Vocations**

I must add that Father Lelièvre had a special charism for discerning vocations among young and less young people he met. He is reputed to have directed approximately one hundred and fifty vocations to the priesthood or different religious congregations: 25 diocesan priests, 8 Trappists, 40 Oblates of Mary Immaculate, and also Jesuits, Foreign Mission Society members, etc. When Father Lelièvre had reached the conclusion that a young man did not have the qualities required for a vocation, it was useless to go further. A priest once tried to push on a vocation that Father Lelièvre had rejected, but he failed completely.

### **A holy priest**

Father Lelièvre was sustained by a vibrant spirituality throughout his life. He spent hours praying before the Blessed Sacrament, just like he did as a young man. Some report having heard him speaking intimately with Jesus at night. His devotion to the Sacred Heart inspired him in his extraordinary zeal for souls. His inseparable companion in the pulpit was the book of the Gospels, with which he was thoroughly familiar and constantly referred to. Sayings of the Gospel were always before his eyes; even his bedroom walls were covered with Scripture quotations.

This holy priest did not escape suffering. At a certain point in his life, his religious superior held a personal animosity against him, and subjected him to frequent criticisms, restrictions and humiliations. Then, a period of suffering began when Father Lelièvre’s robust health began to fail. During the last three years of his life, hardening of the arteries set in, and then, he experienced problems in recognizing people. Interiorly, he suffered from scrupulosity and fear of eternal damnation. He died on November 29, 1956 and was buried in the Oblate cemetery close to the Jésus-Ouvrier house where he had lived and served his missionary vocation for the greater part of his life.

Father Lelièvre is appropriately called the “Apostle of the Sacred Heart.” It is revealing that the four books written on his life all bear the name of the Sacred Heart in their title. It is indeed the key to understand his personality and the exceptional success of his life as a Missionary Oblate of Mary Immaculate.

Nearly half a century after his death, his memory lives on in Quebec City and beyond. By popular demand, the cause for his canonization was introduced by the diocesan Archbishop on April 7, 2003, and it is hoped that one day, the Church will recognize officially the greatness of this humble but unique preacher and lover of the Sacred Heart.

Quebec City, January 2004.

# À trente ans de son décès

## Le père Léo Deschâtelets, o.m.i

Quelques souvenirs

Alexandre Taché, o.m.i.

SUMMARY – The author recalls his relations with Fr. Deschâtelets while he was a scholastic and a priest in Rome, from 1947 till 1972. He remembers him as a powerful and enthusiastic speaker and communicator, an avid reader, an expert on the Oblate Rule and the history of our Founder. He was imbued with an inspiring missionary spirit and was a strong supporter of the International Scholasticate. Our Superior General was highly esteemed and respected in Roman circles and Oblates were proud of him. During his retirement in Ottawa after 1972, he led a life which he called a ministry of suffering and prayer for the Congregation. He died in Ottawa on January 11, 1974.

Les derniers mois de mon séjour romain ont ramené le souvenir des années mémorables que j'ai vécues, pour ainsi dire, au cœur de la Congrégation, le souvenir d'Oblats exceptionnels que j'y ai rencontrés et qui m'ont marqué. Au premier rang de ceux-ci, le père Léo Deschâtelets, supérieur général de 1947 à 1972.

### **Scolasticat Saint-Joseph**

Le père Deschâtelets était un Montréalais né en 1899, la même année que mon père. Je l'ai rencontré pour la première fois le 3 août 1944 alors que, jeune profès d'un jour, j'arrivais avec mes confrères du noviciat de Richelieu à la gare ferroviaire d'Ottawa pour aller prendre résidence au Scolasticat Saint-Joseph où se déroulerait désormais notre formation. Le supérieur du Scolasticat était là pour nous accueillir. Sa réputation l'avait précédé, mais voilà que nous nous trouvions en présence de l'homme lui-même. Immédiatement, nous avons été impressionnés par sa dynamique et chaleureuse personnalité.

Nous étions en ce temps-là environ 175 scolastiques. C'est dire que nos relations personnelles avec le supérieur étaient rares. Il nous faisait la conférence spirituelle quelques fois par semaine: habituellement le commentaire de la Règle ou une réflexion sur les événements du jour. Je n'en ai pas profité longtemps car, en novembre, le père Deschâtelets était nommé provincial de la Province de l'Est du Canada et nous quittait pour Montréal. Ses apparitions à Ottawa furent ensuite assez espacées. Je me rappelle toutefois d'une visite qu'il fit à la communauté dans les jardins du Scolasticat en juin 1946 en compagnie du cardinal Villeneuve, archevêque de Québec, qui participait alors à la réunion annuelle des évêques canadiens au Séminaire universitaire. On nous a signalé à cette occasion les relations étroites du père Deschâtelets, depuis ses années de scolasticat, avec le cardinal Villeneuve. L'année précédente, il l'avait accompagné au Mexique comme membre de la Légation pontificale pour le couronnement de la Vierge de Guadalupe. L'été suivant, le cardinal était victime d'une attaque cardiaque et devait mourir au mois de janvier 1947. Le père Deschâtelets en fut profondément affecté.

### **Rome**

Quelques mois plus tard, le 2 mai, le Chapitre général élisait le père Deschâtelets comme supérieur général. Le Chapitre prenait aussi la décision de rouvrir le Scolasticat international fermé depuis la guerre. C'est ainsi qu'arrivé à Rome en octobre 1947 pour commencer mes études théologiques, je retrouvais le père Deschâtelets sur la via Vittorino da Feltre. J'allais dès lors passer pratiquement 25 années dans son entourage.

Chaque année, pour la fête de saint Léon, son patron, puis le 31 décembre pour le Nouvel An, le Père Général, quand il était à Rome et en santé, venait recevoir les vœux de la communauté du Scolasti-

cat. Il arriva parfois, surtout dans les débuts de son généralat, qu'il a dû se soumettre à des périodes de repos commandées par son médecin et sur lesquelles veillait consciencieusement son admoniteur; il devait alors s'abstenir de parler pour ménager son cœur. Autrement, c'était l'occasion d'un fervorino où, par un discours enflammé, il rallumait chez les scolastiques l'amour de leur vocation oblate, leur zèle missionnaire et leur application aux études.

Il savait leur rappeler combien la Congrégation avait besoin d'hommes bien préparés pour les maisons de formation, pour ses services généraux ou pour repenser constamment sa mission et l'adapter aux besoins nouveaux. Il en transparaissait un amour exceptionnel du Christ et de l'Église, et une grande passion pour la cause de l'Évangile. C'étaient des appels à la charitas, à l'esprit de famille et l'attachement à la Congrégation. Et encore, le rappel des lignes fortes de la Préface des Constitutions et son insistance pour le maintien en soi d'une immense soif de la sainteté. Qui de nous n'entend pas encore résonner comme en écho son exhortation à «travailler sérieusement à devenir des saints», ou à «vivre dans une volonté constante d'arriver à la perfection»<sup>1</sup>. Beaucoup d'Oblats sont venus dans le temps parler à la communauté, mais on pourrait reprendre à son compte l'expression évangélique «qu'aucun homme n'a parlé comme celui-là». C'était une véritable injection de vie!

### **Homme d'étude**

Le père Deschâtelets donnait lui-même l'exemple d'une formation intellectuelle et d'une application à l'étude exceptionnelles. J'ai toujours été frappé par son information. Il avait tout lu ou, au moins, feuilleté livres et revues, particulièrement sur la vie religieuse, le sacerdoce, la spiritualité, la pastorale, la missiologie. Où trouvait-il le temps de se maintenir ainsi à jour? Comment pouvait-il assimiler tant d'écrits? Je le vois encore pendant les vacances à Roviano où, quand il le pouvait, il avait l'habitude de monter pour les fins de semaine, apportant avec lui une serviette pleine de numéros récents de revues qu'il parcourait là-haut, et sur lesquelles il me partageait ensuite ses réflexions en faisant les cent pas le soir sur la terrasse. Il me dit qu'il avait l'habitude de lire chaque jour quelque ouvrage qui le garderait au courant de l'activité théologique dans l'Église. Il me semble que ce fut encore plus évident après le Concile du Vatican II dont il avait été l'un des 'Pères'. Il savait s'enthousiasmer pour ce qui s'écrivait de neuf, pour des expériences pastorales ou missionnaires nouvelles, et il le communiquait dans ses discours et ses conversations. Un homme qui ne vieillissait pas! Il vous ramenait rapidement aux grands problèmes de l'Église et du monde, sur un plan dont il avait une vaste vision et qu'il ne quittait jamais dans ses réflexions et ses propos.

### **Révision des Constitutions**

L'après-Concile suscita chez le Père Général des périodes de tension, de l'angoisse même. Il affronta ce temps avec un esprit surnaturel qui touchait parfois à l'héroïsme. J'en prends pour témoin son attitude pendant le Chapitre général de 1966 qu'il présida, moins de deux mois après la fin de Vatican II. Le point principal à l'ordre du jour était la révision des Constitutions et Règles. Le Chapitre écarta, et avec raison me semble-t-il, le projet préparé par la commission précapitulaire, et se mit à composer un texte totalement nouveau dans son approche et sa formulation. Lui qui avait été l'homme de la Règle du Fondateur et l'avait expliquée et promue depuis tant d'années, voilà qu'il la voyait remaniée au point d'en être méconnaissable. Tout au long des semaines que dura l'élaboration du nouveau texte, je le vois silencieux à la table de présidence du Chapitre, faisant confiance à ses frères réunis, et surtout à l'Esprit Saint qui en animait les travaux. Je pense qu'en ce temps sa prière a dû refléter son inquiétude, pour ne pas dire son déchirement intérieur. Plus tard, je me suis demandé s'il n'aurait pas vécu encore des heures difficiles pendant l'élaboration du nouveau texte des Constitutions adopté en 1980.

Le Chapitre passé et les nouvelles Constitutions approuvées ad experimentum par le Saint-Siège, le Père Général s'en fera loyalement et religieusement le promoteur, en obéissance à la volonté de Dieu qu'il y reconnaissait. Ses circulaires de l'époque invitèrent la Congrégation à s'engager courageusement dans la voie du renouveau religieux et missionnaire invoqué par le Concile et moulé dans le texte que le Chapitre lui proposait maintenant. Cette période de l'après-Concile coïncidait de fait avec les dernières années de son mandat. Me tromperais-je en affirmant que ce furent les plus difficiles de son généralat? Toutes sortes d'idées et de projets, pas toujours des mieux inspirés, touchant, par exemple, la pastorale, la vie religieuse, la nature du sacerdoce, la formation, s'exprimaient et s'expérimentaient alors. «Voyez-

vous, dit-il un jour, il faut accepter cela. Nous sommes dans des temps nouveaux. Voyons ce qui sortira de ce brassage universel!»

### **Le Scolasticat international**

À Rome, le Père Général a suivi de près l'évolution du Scolasticat international; le nouvel édifice de la Pineta Sacchetti reste un monument qui rappelle combien il lui était cher et quels espoirs il mettait dans cette institution. «Nous avons une foi immense en notre scolasticat romain, écrivait-il déjà en 1953. Nous avons cherché à y grouper un nombre aussi grand que possible venant de toutes les provinces». Et plus tard, «nous ne voulons rien négliger pour donner à l'Institut, par l'entremise du Scolasticat, des missionnaires selon le cœur de notre saint Fondateur».

Le nouvel immeuble, occupé par les Oblats pendant six ans seulement, de 1966 à 1972, avait été planifié à l'époque du grand essor de la Congrégation à la fin des années 50, quand la vieille maison d'études au centre de la ville ne suffisait plus à loger tous ceux qui frappaient à sa porte. Le père Deschâtelets rêvait grand pour les scolastiques et les pères étudiants, non seulement quantitativement, mais aussi quant aux conditions qui leur permettraient d'atteindre le mieux possible le but de leur séjour romain: des études supérieures de qualité et une expérience internationale unique. Mais voilà que, dix ans plus tard, le nombre des étudiants avait diminué graduellement, sans espoir d'une reprise prochaine. La décision de vendre la Pineta Sacchetti, entérinée par le Chapitre de 1972, fut extrêmement pénible au Père Général.

### **Notre Vénéré Fondateur**

Le point de référence constant du père Deschâtelets était, avec la Règle, la vie et la pensée d'Eugène de Mazenod. Il souhaitait de tout son cœur la reconnaissance par l'Église de la sainteté de celui qu'il appelait «notre Vénéré Fondateur». La lente procédure de la cause ne satisfaisait guère son caractère impétueux et l'ardeur de ses désirs. Mais il y contribua immensément en encourageant la rédaction de la biographie fondamentale de Mgr de Mazenod par le chanoine Jean Leflon. Je me rappelle aussi sa joie et sa fierté lors des célébrations du centenaire de la mort du Fondateur à Marseille le dimanche de Pentecôte 21 mai 1961. Ce fut pour lui une occasion de proclamer la grandeur de son prédécesseur à la tête de la Congrégation et du grand diocèse qu'il avait illustré.

Le père Deschâtelets ne vécut pas «assez longtemps pour voir se réaliser (son) rêve de jeune Oblat de 1919», celui de la béatification du Fondateur. Toutefois, peu avant de laisser le gouvernement de la Congrégation, il eut la joie d'accueillir le Décret sur l'héroïcité des vertus d'Eugène de Mazenod publié le 19 novembre 1970. Il se proposa alors d'écrire des «réflexions sur le Père de Mazenod et sa spiritualité en face du monde d'aujourd'hui». Bien que ce document n'ait jamais été rédigé, il en reste une ébauche substantielle où s'expriment sa connaissance et son amour de notre Père commun<sup>2</sup>.

### **Homme de relations**

On voyait volontiers dans le père Deschâtelets comme une réincarnation d'Eugène de Mazenod qui «ne vivait que par le cœur». Il était, en effet, d'une grande cordialité et d'une vive chaleur dans ses relations. Il avait de nombreux amis auxquels il était fidèle et qu'il retrouvait volontiers; il était particulièrement attaché à certains membres de son conseil. Il manifestait beaucoup de bienveillance envers les Oblats et leurs familles, en particulier les missionnaires isolés et les jeunes. Il aimait recevoir, parfois de façon distinguée, pour honorer un personnage religieux ou civil qui avait un lien avec les Oblats. Désireux de marquer les anniversaires, les fêtes, les ordinations, il les signalait, il y participait. Il savait encourager, féliciter, reconnaître les succès, mais il souffrait beaucoup, par contre, des manques de délicatesse et d'égards, d'attitudes désinvoltes, et surtout des infidélités. Vers la fin de son généralat, il connut de nombreuses défections de la Congrégation, parfois d'hommes qu'il avait formés, avec qui il avait travaillé ou en qui il avait mis beaucoup d'espoir; il vécut alors des heures douloureuses.

Très communicatif, le père Deschâtelets avait besoin de s'exprimer. Il lui fallait un interlocuteur ou un correspondant avec qui partager les projets ou les soucis reliés à sa tâche, à qui exprimer ses sentiments. Il réagissait vite. Comme supérieur du Scolasticat, j'avais compris qu'il fallait éviter des décisions précipitées. Quand il s'agissait de questions importantes ou délicates, je préférais lui écrire d'abord, et



demander ensuite un rendez-vous pour en discuter et décider. On m'a dit qu'il ne laissait aucune lettre sans réponse, que ses lettres officielles numérotées ont dépassé les 36,000, sans compter les milliers de cartes et de messages écrits à l'occasion de vœux ou de salutations, à la maison ou en voyage, de même que son Journal rédigé de façon intermittente depuis son élection en 1947 jusqu'au 17 décembre 1973, un mois avant sa mort! Mentionnerai-je que chaque année, à la Saint-Alexandre, quand lui ou moi n'étions pas à Rome, ou encore pendant mon séjour au Chili, il m'a honoré de lettres, parfois longues et manuscrites.

Pourtant, nous savions qui était le Général! Malgré son abord spontané et chaleureux, il n'y avait chez lui aucune familiarité, il ne s'y prêtait pas. Il aimait faire des excursions en voiture dans la campagne romaine, souvent avec des visiteurs amis qu'il emmenait visiter des sanctuaires ou d'autres sites intéressants, mais une certaine discrétion de comportement lui refusait de manger dans des lieux publics ou de se présenter autrement que dans son habit régulier. Nous étions étonnés d'entendre ses anciens confrères d'études l'appeler tout simplement 'Léo'!

L'Union romaine des Supérieurs généraux se réunissait régulièrement chaque mois. Dans les années qui ont suivi l'installation du Scolasticat international à la Pineta Sacchetti, ces réunions ont souvent eu lieu chez nous. Notre Père Général, élu à vie et comptant déjà plus de vingt ans dans sa charge, en était le plus ancien membre. Il avait été l'un des fondateurs de l'Union, le secrétaire de son conseil exécutif de 1961 à 1967, puis président de sa Commissio sexta, soit des missions. Il m'a été donné de constater la grande estime que lui portaient ses collègues, comme d'ailleurs d'autres notables de cercles romains que j'ai eu l'occasion de rencontrer. Nous étions fiers de notre Général; il nous faisait honneur.

Le Père Général était entièrement pris par ses fonctions: conseils, entrevues, correspondance abondante, voyages, parfois lents à son époque. Mais dans l'emploi de son temps, il y avait toujours place pour la prière, l'oraison, l'Office en commun. Je me demande encore comment il y arrivait, vu la somme énorme de travail qu'il abattait. C'était un homme fidèle, profondément soucieux d'être présent à la communauté, d'exercer ses responsabilités en lien avec le Seigneur, et en même temps, d'entraîner ses frères par son exemple.

Un des moments les plus émouvants dont je me souviens est sans doute le repas de clôture du Chapitre général de 1972, le 23 mai, où, sans qu'il s'y soit préparé, l'ancien Père Général adressa ses adieux à la Congrégation dans un vibrant message que les témoins d'un certain âge ont qualifié du plus puissant de son généralat. Ce fut une véritable explosion charismatique où, mû par l'Esprit, il s'enflamma et s'émut en rappelant ses longues années à la tête de la famille oblate. Il invita la Congrégation à rester fidèle à l'idéal du Fondateur, à ses valeurs religieuses et à sa mission, spécialement auprès des pauvres et des infidèles. «Allez ad gentes, ad gentes», laissait-il comme recommandation suprême à ses fils. La puissance et la ferveur de ce discours habitent encore mon souvenir. À cause de son caractère inattendu et improvisé, il n'a pas été enregistré, mais le père Deschâtelets en a décrit longuement la circonstance dans une page de son Journal, tel que rapporté dans l'Esquisse biographique publiée par le père Irénée Tourigny.

### **Le ministère de la souffrance et de la prière**

Après le Chapitre, le départ de Rome causa chez le père Deschâtelets un choc émotif profond. Il se retira à l'ancien Scolasticat Saint-Joseph d'Ottawa qui portait désormais son nom. Il y arriva avec de généreux projets de causeries, de retraites, d'écrits. Sa santé diminuée ne put pourtant pas en soutenir la réalisation. Il dut bientôt se contenter de la prière et de la lecture. Son cœur était usé et faiblissait. Il fit plusieurs séjours à l'hôpital, où il confia à l'un de ses proches: «La souffrance est maintenant mon ministère.» Il restait missionnaire jusqu'au bout, de façon maintenant cachée, comme Thérèse de Lisieux. Du Séminaire universitaire voisin, je lui ai rendu visite plusieurs fois à sa résidence et nous avons pu causer de personnes et de lieux connus et aimés. Notre dernière conversation eut lieu en octobre 1973 à Sainte-Agathe où il était en repos. «La prière est mon refuge, écrivit-il au père Fernand Jetté. Et ma prière reste missionnaire, universelle, vraiment oblate. C'est ma mission maintenant de prier pour la Congrégation.»

Puis, le soir du 11 janvier 1974 à l'Hôpital général d'Ottawa, il connut une dernière crise et mourut sans Oblat autour de lui, sans cérémonie. Lui qui avait été un personnage toujours au premier rang, il avait peut-être rêvé d'une fin quelque peu mémorable, tel saint Eugène! Les funérailles à l'église du Sacré-Cœur à Ottawa furent pourtant grandioses. Elles furent présidées par l'archevêque d'Ottawa, Mgr Joseph-Aurèle Plourde, assisté du père Richard Hanley, successeur du père Deschâtelets, et de nombreux Oblats; elles réunirent aussi une foule de personnes qu'il avait touchées au cours de sa longue vie. La commémoration du défunt fut faite par deux de ses anciens assistants généraux, le père Stanislas A. Larochelle en français, et le père Joseph Birch en anglais. Comme beaucoup d'assistants, j'avais le cœur gros et les larmes m'empêchèrent de me rendre au bout du Salve Regina final.

Trente ans ont passé depuis le départ du père Deschâtelets, mais son souvenir reste en moi bien vivant. Certes, il a été l'Oblat dominant de cette époque de ma vie.

Rome, le 1<sup>er</sup> juillet 2003

---

<sup>1</sup> Voir, par exemple, la transcription de deux allocutions du père Deschâtelets en 1959 dans «Quelques pensées du père Léo Deschâtelets», *Vie Oblate Life*, 39 (1980), pp. 3-20.

<sup>2</sup> Voir L. DESCHÂTELETS, «Communication à la Congrégation sur Mgr de Mazenod», dans *Vie Oblate Life*, 46 (1987), p. 209-218.

# La famille éclatée de saint Eugène

Marcel Plamondon, o.m.i.<sup>1</sup>

SUMMARY – This is a talk given by the author to Lay Associates in January, 2004. It deals with the relation between Eugene de Mazenod's father and mother, during their exile in Italy and after their return to France. The mother returned to Aix in 1795 to try and recover the family's estate after the Revolution. The father stayed in Palermo with Eugene, the latter joining his mother in France in 1802, while the former returned only in 1817. The couple were civilly divorced in 1802 and practically never saw each other again after their return to France. The mother lived in Aix, while the father established his residence in Marseilles. Eugene tried his best to show his attachment to both of them and often served as an intermediary between the two.

Comme pasteur, je n'oserais jamais évaluer les chances de succès d'un mariage. Il y a tellement de facteurs qui nous échappent. Mais quand l'union se termine par la rupture, il est plus facile d'en identifier les causes.

Dans le cas présent, je parlerai d'une mésalliance entre les parents d'Eugène de Mazenod. Son père Charles-Antoine appartient à la noblesse de robe, soit à la petite noblesse, alors que sa mère Marie-Rose Joannis fait partie de la classe bourgeoise. Comme il arrivait fréquemment à l'époque, un mariage tenta de concilier la noblesse du sang et les ressources financières. À partir de la correspondance, je peux tracer le portrait du père: un homme cultivé, très affectueux, mais qui s'entend peu au monde des affaires. De son côté, Marie-Rose se révèle une femme d'affaires, peu portée vers les sentiments, même si à l'occasion elle est capable d'une affection gratuite. J'ajouterais qu'elle semble vivre dans une dépendance affective de sa propre mère. Mais n'anticipons pas.

En 1795, après quatre ans d'exil, Marie-Rose revient en France avec sa fille Ninette pour tâcher de récupérer les biens de famille. Comme elle n'appartient pas à la noblesse, elle peut rentrer sans être interceptée par les forces de l'ordre. Dès son arrivée en Provence elle s'emploie à recouvrer les biens légués par le grand-père Charles-Alexandre à son fils Charles-Antoine. Le souci des affaires ne l'empêche pas de penser à Eugène resté à l'étranger, pour qui elle éprouve une tendre affection. «Ce n'est pas sans une grande douleur et le chagrin le plus vif que je m'éloigne de toi, mon tendre et cher enfant... Embrasse bien tendrement ton bon papa pour moi, dis-lui combien je suis affligée d'être éloignée de lui. Mais ce que je fais, j'ai cru le devoir faire pour mes enfants, pour lui. Sois assuré, mon cher Zézé, que je fais un grand sacrifice. Puissé-je réussir dans ce que je vais entreprendre!»<sup>2</sup>

Cette séparation, envisagée comme temporaire, va creuser un fossé profond entre les deux époux. Peu à peu se constituent deux clans, opposés par leurs valeurs et leur style de vie. D'un côté, nous retrouvons le père Charles-Antoine et ses deux frères: le chanoine Fortuné et le capitaine Charles-Eugène; de l'autre, à Aix, le clan des femmes: Marie Rose, sa sœur et leur mère qui habitent la même maison. La correspondance nous renseigne là-dessus. « Je ne vous ai pas écrit, mon cher ami, depuis le 15 octobre (1798), et nous voilà cependant au 28 novembre. Ce retard, qui est contre mon usage, a été occasionné par le silence que vous avez gardé pendant plus d'un mois et demi. Je ne savais pas si vous n'auriez point changé de domicile, ainsi que vous m'aviez paru le projeter il y a quelque temps. (...) Il paraît, par votre billet, que vous sentez beaucoup vos peines et que vous croyez que les autres n'en ont point. Si je voulais vous entretenir des miennes, le chapitre en serait fort long; mais il y a longtemps que j'ai pris la résolution de ne dire à cet égard que ce qui ne peut pas se taire»<sup>3</sup>.

Le post-scriptum révèle encore plus un changement de registre: «Vous m'avez fait sentir que vos ressources seraient bientôt épuisées. J'ai encore cette lettre sous les yeux. Je vous ai en conséquence offert de vous envoyer 600 livres, si vous me procuriez les facilités qu'il faut pour vous les faire toucher. Et comme cette somme n'est pas suffisante pour nourrir tous les ans quatre personnes, je vous ai engagé à consentir que vos frères s'industrient de leur côté.»<sup>4</sup>

Ce reproche a dû blesser un homme fier et démuné comme le père d'Eugène. Le ton ira s'accroissant comme il ressort de la correspondance en novembre 1800. «Vous ne pouvez pas ignorer

que votre père, vous et vos frères avez beaucoup de créanciers; mais ce que vous ignorez peut-être, c'est que ces créanciers nous ont souvent fatiguées à force de lettres. Il y en a qui sont réduits à l'état de misère, ce qui ne peut manquer d'affliger un débiteur qui a des sentiments; il y en a d'autres qui sont de la classe du peuple, capables d'insulter grossièrement celui qui leur doit, et qui, dans l'occasion, n'ont ménagé ni maman, ni ma sœur, ni moi<sup>5</sup>.»

Cette dernière phrase nous montre la solidarité du clan des femmes, face au désir des hommes de revenir un jour en France. À cette divergence de points de vue s'ajoute l'impatience de la mère de rapatrier son fils. Elle échafaude des plans d'avenir pour lui: «Je ne peux vous dissimuler qu'il est d'absolue nécessité que cet enfant soit auprès de moi, et si vous avez reçu mes lettres, il devrait être déjà rendu ici. Sa grand-maman le désire beaucoup et a de bonnes intentions pour lui, qui ne pourront s'effectuer que lorsque l'enfant sera auprès d'elle.»<sup>6</sup> À Charles-Antoine qui oppose des objections au départ de son fils, elle répond, le 21 décembre 1800, de façon faussement soumise: «Au reste, vous êtes le maître. Vous pouvez faire ou ne pas faire, comme vous le jugerez à propos. On a dû vous dire ce qui convenait dans les circonstances présentes, afin de ne pas ajouter un regret de plus à tant d'autres sur des objets passés. C'est vous par conséquent qui en répondrez à l'avenir<sup>7</sup>.»

Il semble que l'épouse de Charles-Antoine était une personne changeante. La lettre suivante du 12 février 1801 accrédite cette opinion: «Si Zézé est aussi bien qu'on me le rapporte, si son éducation, au lieu d'être négligée, est beaucoup mieux soignée qu'elle ne le serait ici, si la dépense qu'il vous occasionne est pour ainsi dire nulle par les bontés qu'on a pour lui, vous sentez bien que je ne dois pas insister pour que vous me le renvoyiez tout de suite<sup>8</sup>...»

En juin 1802, après avoir obtenu le divorce légal, Marie-Rose négocie le retour d'Eugène en France où un parti avantageux se pointe à l'horizon. Charles-Antoine acquiesce de bonne grâce: «Je vous dirai seulement qu'il est à vos ordres, qu'il partira quand vous le lui direz et que vous lui aurez fait passer les fonds pour son voyage.»

De fait, après onze ans d'exil et sept ans de séparation, Eugène se prépare à rejoindre sa mère et sa sœur. Mais le départ demeure empreint de tristesse à cause des liens qu'il a créés avec son père et ses oncles. Voici la confidence qu'il leur fait: «Mon cher papa, mes bons oncles, quelle privation de ne plus être avec vous autres. Soyez sûrs que je me reproche comme un crime tous les petits dégoûts que je vous ai donnés. Vous ne méritiez pas qu'on vous affligeât en aucune manière. Mais vous savez que mon cœur ne vous a jamais manqué. Je vous ai tous présents<sup>7</sup>.»

Quel contraste avec son débarquement dans le port de Marseille. À cause d'un malentendu, difficile à éclaircir, Eugène ne trouve personne pour l'accueillir. Il n'en tiendra pas rigueur à sa mère, mais imaginons un peu sa solitude et son désarroi intérieur. Il le laisse entendre dans sa lettre du 9 janvier 1803 à son père: «J'arrive à Marseille dans la persuasion de trouver quelqu'un de ma famille. Je n'y trouve personne; je n'entends parler de personne. J'écris, point de réponse. Je reste quatre jours à Marseille pour mes affaires, point de lettres. J'étais, comme vous sentez, fort en peine<sup>8</sup>.» C'est par ses propres moyens que le jeune homme rejoindra sa mère à Aix le 28 octobre 1802.

Les projets de mariage que Marie-Rose caressait pour son fils n'aboutiront pas. Et nous arrivons à la conversion d'Eugène, le Vendredi saint 1807, quand il fait l'expérience de Jésus Sauveur et de ses propres péchés. À cette grâce s'ajoute un appel intérieur à servir l'Église dans les plus pauvres, les plus démunis. Pour convaincre sa mère, bien décidée à assurer son avenir, Eugène devra user de stratégie, ce qui ne cadre pas du tout avec son tempérament. La première phase consiste à déléguer auprès d'elle deux personnes qui joueront de leur influence. Son oncle, François Joseph Roze-Joannis, possède un sérieux ascendant sur Madame tandis que sa sœur Ninette, complice du projet, misera sur sa douceur pour amortir le choc. Une lettre du 29 juin 1808 nous éclaire à ce sujet: «J'ai voulu, ma bonne maman, avant de vous faire part des vues que la Miséricorde du Seigneur a pour moi, prier mon oncle de vous en parler afin de vous faire envisager la chose sous son véritable point de vue et pour que votre tendresse, qui m'est connue, ne s'alarmât pas mal à propos<sup>9</sup>.»

Dans une deuxième phase Eugène défendra lui-même sa décision avec grande diplomatie: «Il y a des personnes qui ne peuvent pas concevoir, écrit-il le 28 février 1809, comment j'ai pu me résoudre à éteindre avec moi mon nom dans l'obscurité. Cela me fait pitié aujourd'hui, et je suis honteux de m'être arrêté si longtemps à une si futile vanité. C'est à présent le cas d'appliquer ce que je disais à l'âge de 14

ans et que vous me rappelâtes un jour. Quelle est la famille royale même, qui ne serait pas honorée de finir en la personne d'un prêtre, investi de tous les pouvoirs de Jésus-Christ, exerçant sur la terre son royal sacerdoce, pour être élevé à un degré de gloire et de félicité proportionné à l'excellence du caractère dont son âme a été marquée par la miséricorde de Dieu<sup>10</sup>.»

Au sujet de la vocation d'Eugène son père manifeste une plus grande liberté intérieure: «Et puisque je t'ai parlé de ton ministère, lui écrit-il dans une lettre du 22 février 1815, je crois que c'est ici le lieu de répondre à ce que tu me marques sur ta vocation. Je puis te dire avec vérité que lorsque j'ai appris par voie indirecte (indiscrétion d'Alexandre Amyot en 1810) que tu avais embrassé l'état ecclésiastique, je ne regrettai ni la satisfaction te voir reproduire notre race, ni les avantages que j'aurais retirés d'un mariage brillant auquel tu aurais pu prétendre, et que tu te serais infailliblement procuré. Mais d'une part, je fus mortifié que tu ne m'eusses pas consulté sur un objet aussi intéressant, et de l'autre, l'état de schisme où se trouvait alors la France m'inspirait les plus grandes craintes<sup>11</sup>.»

Maintenant quelle fut l'attitude d'Eugène envers ses parents le jour de son ordination, le 21 décembre 1811? Il épanche sa joie indicible dans le cœur de sa mère: «Chère et bonne maman, le miracle est opéré: votre Eugène est prêtre de Jésus-Christ. Tout est dit dans ce seul mot; il comprend tout. Ah! C'est bien dans le plus profond anéantissement, le front dans la poussière, que je vous annonce une aussi grande merveille opérée dans un aussi grand pécheur que moi. Chère maman, je n'ai pas la force de vous en dire davantage<sup>12</sup>.»

Qu'en est-il de son père? Pourquoi fut-il maintenu à l'écart? À mon grand étonnement, Eugène n'a pas jugé bon de communiquer avec lui. A-t-il voulu lui éviter un chagrin? ou respecter son option car à cette époque son père ne pratiquait pas? Il est difficile de faire la lumière à ce sujet. Je souligne simplement que l'heureuse nouvelle lui parviendra en mai 1813, un an et demi après l'événement. Le nouvel ordonné s'en excuse de la façon suivante: «Souvent je ne sais qu'après coup que j'aurais pu vous écrire; il faut être sur les lieux pour les saisir à temps. » Et tout de suite il passe aux nouvelles qu'il énumère d'un seul bloc: «Que de choses j'aurais à vous dire s'il me fallait entrer dans le détail de tout ce qui vous intéresse, et plutôt à Dieu que je n'eusse à vous apprendre que des événements aussi heureux que la vocation d'Eugène, son élévation au sacerdoce, la joie qu'il a eu à fouler aux pieds toutes les vanités et toutes les espérances du monde, le bonheur qu'il éprouve, et qui se renouvelle tous les jours, d'offrir par la médiation de la Victime sainte les vœux de tous les siens à la Majesté souveraine de Dieu, de prier sans cesse pour leur sanctification, et pour que tous ces chers individus, qu'il aime autant que lui-même, de manière à ce qu'ils puissent se retrouver dans le ciel, puisqu'il est si fort probable qu'ils ne se reverront plus sur la terre<sup>13</sup>.»

La relation d'Eugène avec son père, qui nous semblait refroidie, retrouve toute sa cordialité à l'occasion d'un événement qui aurait pu avoir des conséquences tragiques. Écoutons Eugène lui raconter les faits dans une lettre du 17 juin 1814: «C'était aux casernes où étaient entassés 2000 prisonniers autrichiens que je pris ce qu'on appelle la maladie des prisons. Le jour de saint Joseph j'étais le matin à toute extrémité; et comme si mon saint patron avait voulu me marquer l'effet de sa puissante protection que l'on invoquait de toute part, le soir même je tournai vers le mieux avec une rapidité étonnante. Le lendemain ou le surlendemain il n'y avait plus de danger<sup>14</sup>.»

La réponse du père ne tardera pas; elle est datée du 24 juillet 1814. Elle nous touche encore aujourd'hui par sa sincérité et son débordement d'allégresse. J'en transcris les extraits les plus révélateurs. «Mon fils, mon bon fils, Zézé, mon cher Zézé, douce consolation de mes tristes jours, soutien de ma vieillesse; Zézé, mon bien, mon espoir et ma vie, je me précipite dans tes bras, je te serre contre mon cœur. Le sens-tu palpiter ce cœur sensible? Vois-tu son agitation? Vois-tu le trouble de mon esprit, la confusion de mes idées, et donne-moi le temps de les débrouiller, et en attendant, apprend la cause des divers mouvements que j'éprouve, elle est renfermée en ce peu de papier que je viens de recevoir: la lettre du 17 juin.» Et cette effusion se termine sur une magnifique prière qui emporte sa gratitude vers le Seigneur, Dieu de bonté et de miséricorde<sup>15</sup>.

À son retour en France, en 1817, Charles-Antoine s'établira à Marseille. Quand il communique avec Marie-Rose, c'est par un intermédiaire. «Par charité, écrit-il à son frère Fortuné, évêque nommé de Marseille, engage sa mère à lui (Eugène) faire accepter par force une paire de souliers<sup>16</sup>.» Selon une recherche du père Yvon Beaudoin, les époux se sont rencontrés à quelques reprises dans un climat de

confrontation<sup>17</sup>. Eugène n'a pas réalisé son cher projet de les réunir sous un même toit. Mais il garde envers son père et sa mère une affection profonde qui ressort clairement dans le filial hommage qu'il leur rendra à leur mort.

Son père meurt le premier, le 10 octobre 1820. Dix jours plus tard le Fondateur se confie à son collaborateur et ami fidèle, le Père Tempier. «Mon unique consolation est de penser qu'il n'est pas possible d'avoir sur la terre une plus grande assurance du salut d'une âme. Je me nourris de cette pensée, tout en priant du fond du cœur pour cet excellent père qui nous a laissé des exemples de foi, de patience, d'humilité, de résignation, de confiance en Dieu, de dévotion à la sainte Vierge, de force etc... Quelle belle fin de vie! Mais quel martyr pour le pauvre fils que Dieu avait appelé auprès de lui pour l'exhorter à la mort<sup>18</sup>.»

Ce n'est que 31 ans plus tard que Marie-Rose le suivra dans la mort le 18 décembre 1851. Encore là nous disposons d'un témoignage éloquent dans une lettre à Mgr Guibert: «Certainement je me résigne à la volonté de Dieu. Je serais bien indigne de ma sainte mère s'il en était autrement, mais ma douleur est à son comble, et je ne puis me consoler de n'avoir plus sous mes yeux ce modèle accompli de toutes les vertus chrétiennes personnifiées dans ma propre mère, si digne d'amour et de vénération. Cependant le bon Dieu me ménage un genre de consolation auquel je suis très sensible, c'est l'intérêt que tout le monde me témoigne qui, par le caractère de ceux qui à mon grand étonnement me l'expriment de toutes les parties de la France, peut être considéré comme une sorte de canonisation<sup>19</sup>.» Qui pourrait ajouter à cet éloge?

## Conclusion

Maintenant qu'ils sont réunis dans la lumière du Royaume et que tous les écrans ont cédé la place à la transparence, j'imagine Charles-Antoine et Marie-Rose se réjouissant ensemble de la mission particulière que le Seigneur a confiée à leur fils Eugène. L'héritage spirituel qu'ils lui ont transmis chacun de son côté se retrouve pour une part dans notre spiritualité oblate. «Tout concourt au bien de ceux qui aiment Dieu» (Rom 8,28).

## Notes :

---

<sup>1</sup> Causerie donnée aux laïcs associés, Québec, le 5 janvier 2004.

<sup>2</sup> Cité par J. Leflon, *Eugène de Mazenod*, Paris, Plon, 1957, vol. 1, p. 125-126.

<sup>3</sup> Cité par J. Leflon, *op.cit.*, p. 186.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 187.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 242.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p.242.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p.243

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 242.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 255.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 259.

<sup>9</sup> *Écrits oblats*, vol. 14, p. 63.

<sup>10</sup> *Écrits oblats*, vol. 14, p. 119.

<sup>11</sup> *Écrits oblats*, vol. 15, p. 95.

<sup>12</sup> *Écrits oblats*, vol. 14, p. 267.

<sup>13</sup> *Écrits oblats*, vol. 15, p. 68.

<sup>14</sup> *Écrits oblats*, vol. 15, p. 87-88.

<sup>15</sup> *Écrits oblats*, vol. 15, p. 87-88.

<sup>16</sup> J. Leflon, *op. cit.*, vol. 2, p. 117.

<sup>17</sup> Voir *Vie Oblate Life*, 48 (1989), p. 465.

<sup>18</sup> *Écrits oblats*, vol. 6, p. 72.

---

<sup>19</sup> *Écrits oblats*, vol.11, p. 67.